

L'art de connoitre les femmes, avec une dissertation sur l'adultere / Par le Chevalier Plante-Amour [pseud].

Contributors

Bruys, François, 1708-1738

Publication/Creation

A La Haye : Chez Jaques vanden Kieboom, libraire dans le Pooten, 1730.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/j7hxfxf>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

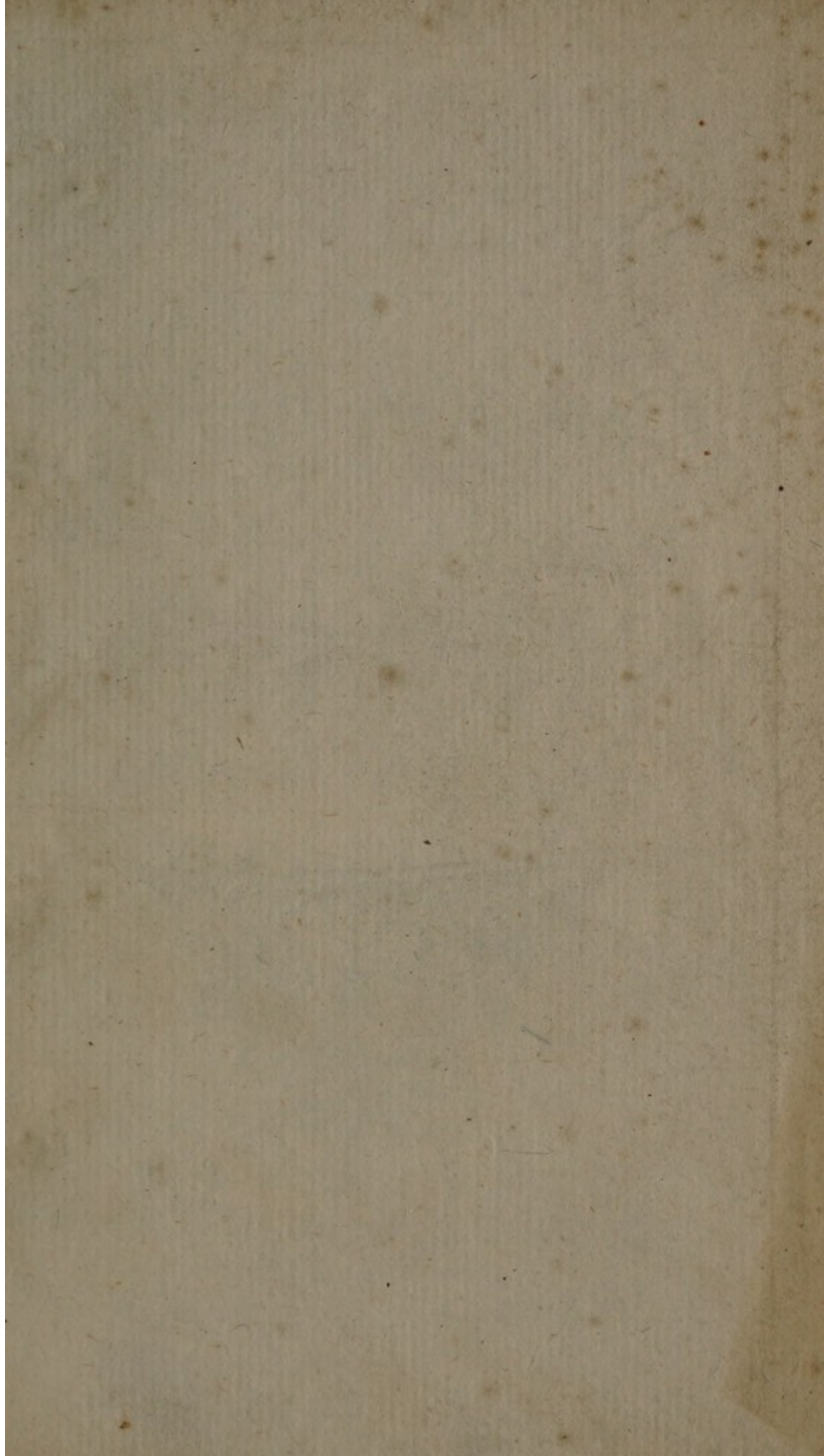


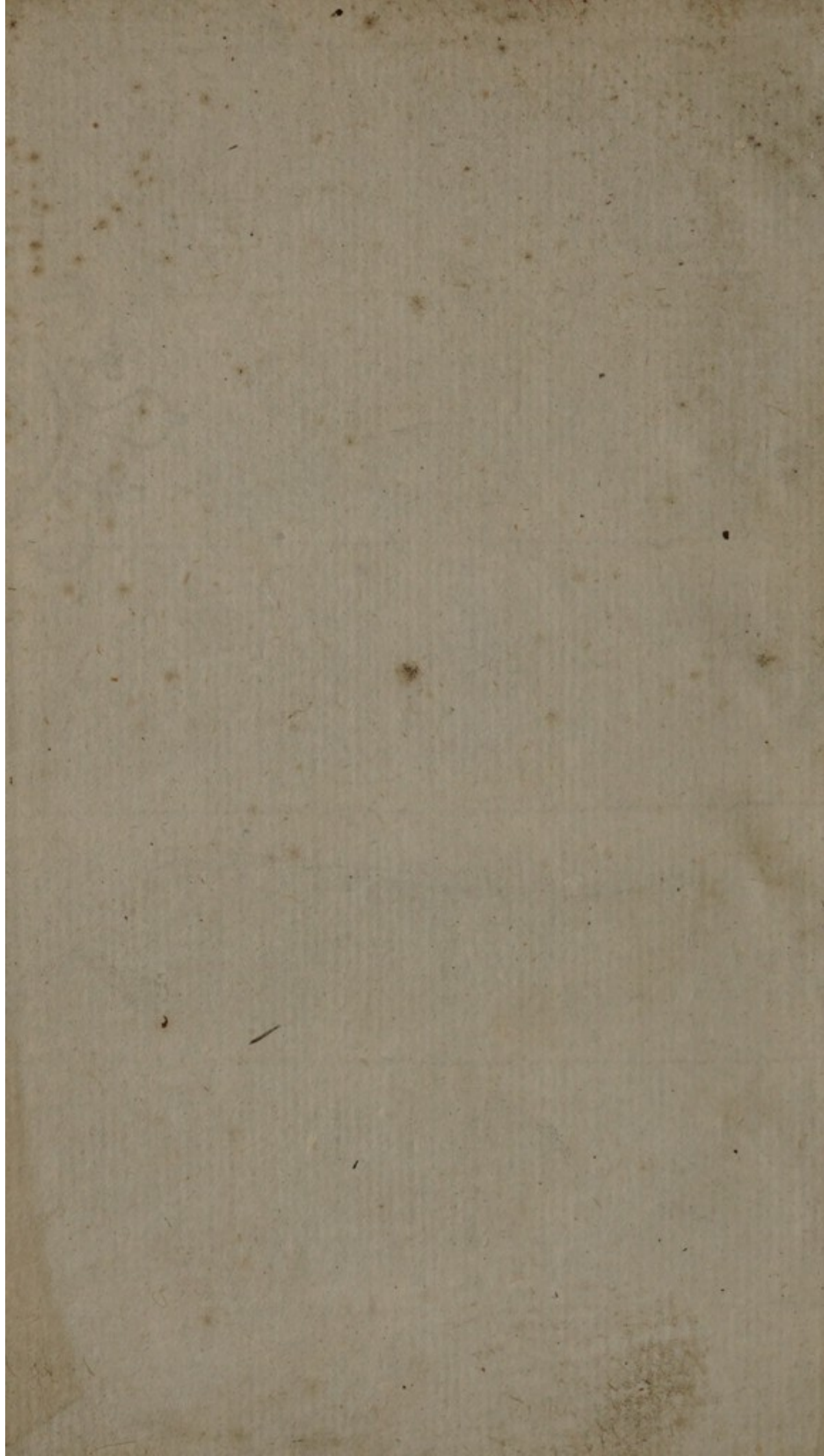
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

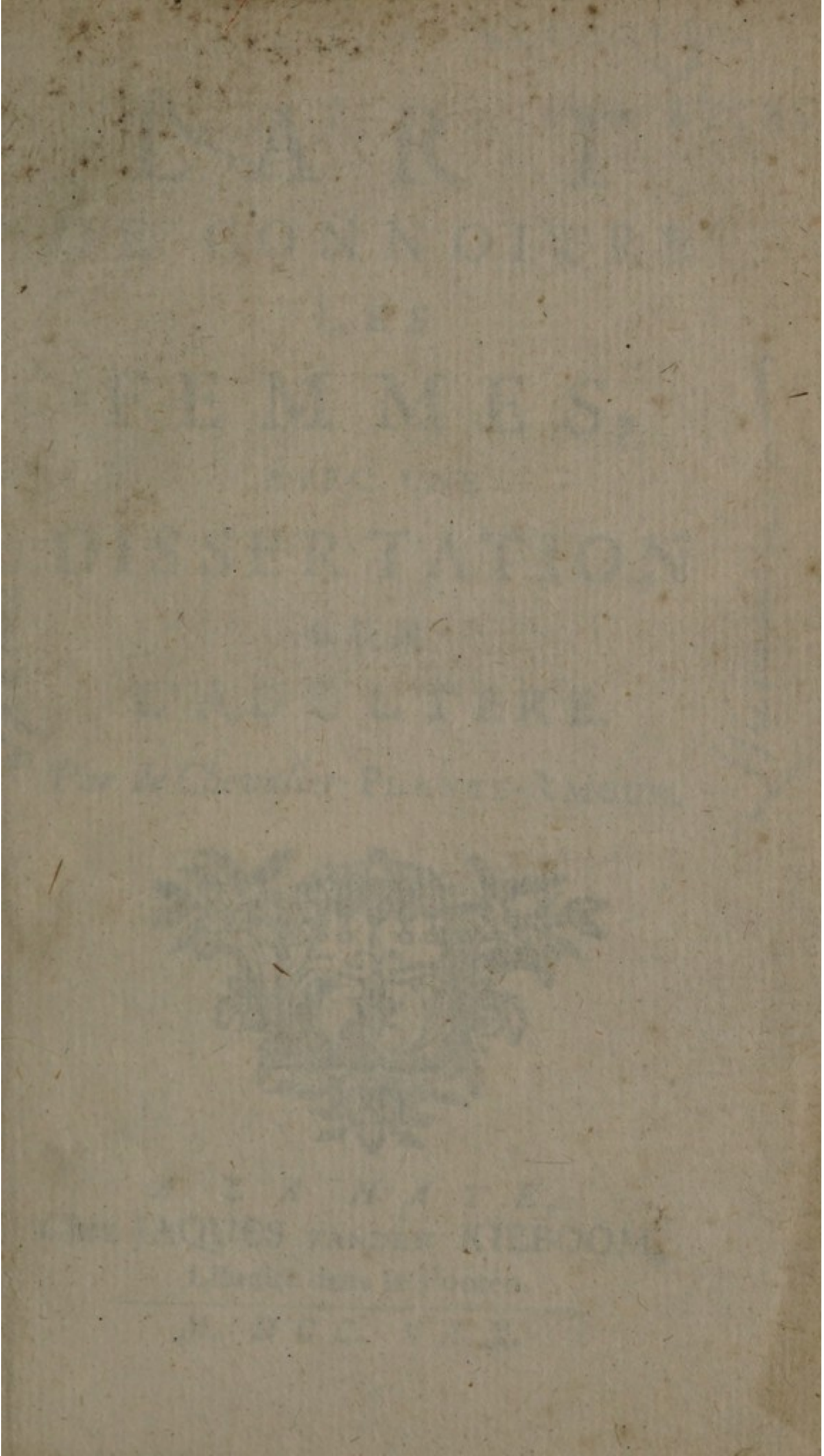


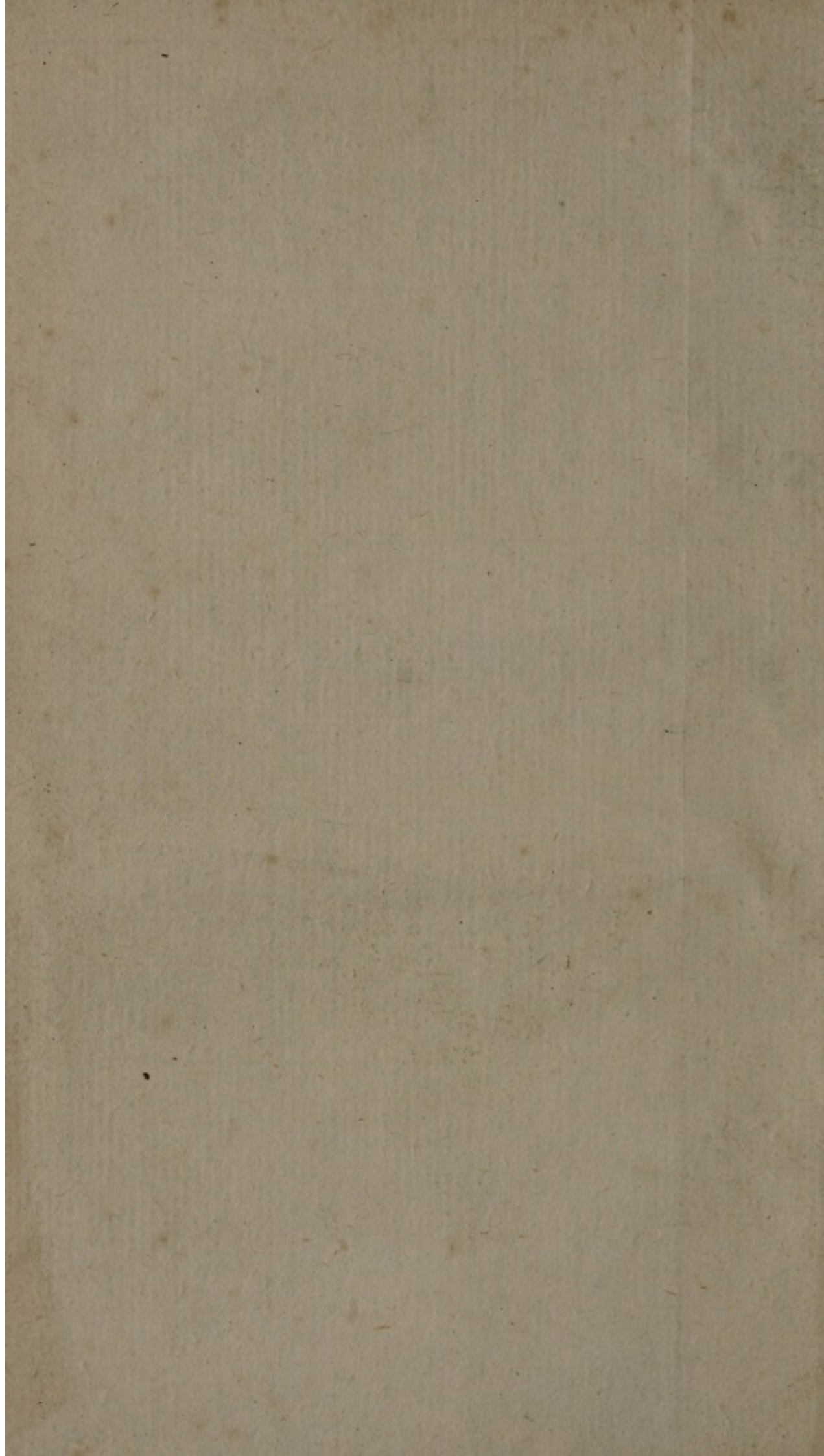
15867/A

By François Bruys









Ulloden Library-

L A R T

87585

D E C O N N O I T R E

L E S

F E M M E S,

A V E C U N E

D I S S E R T A T I O N

S U R

L' A D U L T E R E.

Par le Chevalier P L A N T E - A M O U R.



A L A H A Y E,
Chez JAQUES VANDEN KIEBOOM,

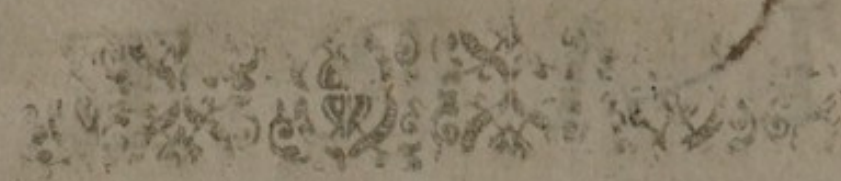
Libraire dans le Pooten.

M. D C C. X X X.

Specul-

Humor

Collection Library



ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS

1851



1851

1851

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS

1851



ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS

1851



A

M E S S I E U R S

A. B. L. M. F. M. J. A. D. B. & J. V. D.

Auteurs & Imprimeur

DES LETTRES SERIEUSES
& BADINES.



M E S S I E U R S ,

Je suis peut être le seul qui
ait pû soutenir la lecture de
l'Ouvrage que vous venez de

*

2

pu-

IV E P I T R E.

publier. Sur une idée assez vague qu'on m'en avoit donnée, j'avois resolu de ne le jamais ouvrir, persuadé que la probité ne permet pas à un homme raisonnable d'employer des momens précieux à lire des Calomnies aussi mal digerées, que le sont celles, qui, m'avoit-on dit, sont le sujet de cet Ouvrage. J'étois rempli de ces idées, &, à vous parler franchement, elles me faisoient horreur, lors qu'une personne de considération me dit que j'étois maltraité dans une de vos Lettres. Surpris au dernier point, je me cherchai dans cette obscure production. Je la feuilletai d'un
bout

E P I T R E. v

bout à l'autre. Peines inutiles! Je fus donc obligé de la lire; &, non seulement je ne m'y reconnus à aucun trait, mais même; je veux bien vous l'avouër, je n'aurois jamais pû deviner qui sont ceux à qui vous en voulez, si **MONSIEUR** votre Libraire n'avoit eû soin de reprendre dans le Public, qu'il se vange par ce Libelle, d'un homme à qui on ne peut reprocher que sa sincérité.

Vous jugez bien, Messieurs, que je me repentis sincèrement de vous avoir sacrifié quelques heures de mon plus grand loisir. J'enrageois de bon cœur, du mauvais tour que

mon ami m'avoit jouë , & je ne fais , si dans le transport furieux qui m'agitoit , je n'aurois par été homme à lui faire un mauvais parti. J'exerçai d'abord ma colere sur votre livre que je mis en pièces , à l'exemple d'un Seigneur du premier rang de cette ville , & je prononçai après lui ces mots Hollandois , sans savoir ce qu'ils signifioient : *Dit deugt niet , dit deugt niet , maakter peeper buisjes van **.

Après cette expedition , je fis déposer les Lambeaux de vos Lettres dans les lieux secrets,

* On m'a assuré que cela vouloit dire en bon François : *Ces Lettres ne valent pas plus que leurs Auteurs. Pour bien faire , il faut donner les Auteurs au D*** , & le livre à l'Epicier.*

E P I T R E. VII

crets , ou les honnêtes gens
ont donné place à l'ouvrage
entier. Quelques affaires pres-
santes m'ayant appelé là un
moment après, il me tomba
sous la main un *fragment* du
second volume, ou je lus ce
qui suit : ” je ne vous dirai
,, plus qu'un mot sur un Ro-
,, man que la *Gazette des Sa-*
,, *vans* annonce, & qui doit
,, servir de seconde partie aux
,, *aventures de Don Antonio*
,, *de Buffalis*. . . . J'ignore
,, qui est le Libraire qui s'en
,, chargera. *Neaulme* qui a
,, imprimé la première par-
,, tie, ne veut point de la
,, seconde *Scheurléer*
,, la prendroit bien, pour

VIII E P I T R E.

„ faire plaisir à quelques uns
 „ de ses amis qui s'y interef-
 „ sent, mais outre qu'il craint
 „ de passer pour debiter des
 „ Libelles diffamatoires (en
 „ quoi, pour le dire en passant,
 „ il a la conscience plus deli-
 „ cate, & il marque plus de
 „ probité que V. D * *.) Il
 „ croit au deffous de lui,
 „ d'imprimer un Ouvrage
 „ aussi peu serieux, qu'on
 „ lui a dit que celui-ci est.
 „ D'ailleurs il s' imagine que
 „ ce ne seroit pas un *Livre*
 „ *d'or*, c'est à dire qui pût
 „ lui apporter un profit con-
 „ siderable. Tant d'obstacles
 „ me font penser que les Au-
 „ teurs s'adresseront à son
 „ sub-

„ substitut *van den Kieboom*.
 „ S'ils s'en avisent, ce Ro-
 „ man figurera on ne peut
 „ pas mieux avec le *Prince*
 „ *Apprius* qu'il a débité, &
 „ avec L'ART DE CONNOÎ-
 „ TRE LES FEMMES, qu'il
 „ promet au Public, pour
 „ servir de Commentaire
 „ aux *Raggionamenti d'Are-*
 „ *tino*, & à la *Puttana er-*
 „ *rante de Venerio*." C'est,
 Messieurs, ce dernier trait
 qui me touche. J'admire
 vos Talens! Et, sans dou-
 te, ceux qui liront cet
 endroit de votre onzième
 Lettre les admireront comme
 moi! Rien ne vous arrête,
 quand il s'agit de decider du

✱ E P I T R E.

merite d'un Ouvrage. Il vous suffit d'en savoir le titre. Vous supposez ensuite qu'un de vos Ennemis (car vous en avez bon nombre , soit dit par Parenthese) vous supposez , dis-je , qu'un de vos Ennemis en est l'Auteur , & vous concluez de là que ce sera un tissu *d'obscénitez Italiennes*. Encore un coup , Messieurs , je vous admire ! Que de belles choses ne devez-vous pas dire sur les Ouvrages que vous avez entre les mains ! puis que vous vous mêlez de Juger de ceux qui sont encore sous la Presse , & dont vous n'avez pas la moindre Idée. Mais , Bon Dieu !

Dieu! A quoi vous expose un
 pareil procédé? Ignorez vous
 cette admirable sentence de
 Phedre : *Que ceux qui se mé-
 lent de mordre*, trouvent en-
 fin des gens qui mordent mieux
 qu'eux, & que quand quel-
 qu'un nous fait tord nous de-
 vons lui rendre la pareille
 C'est la loi du Talion :

*Nulli nocendum : si quis verò laeserit,
 mulctandum simili jure - - -*

Je vous avouë que cette
 pensée s'est d'abord offerte à
 mon Esprit. Et même je ne
 dissimulerai point que pour
 ne pas porter mon coup à
 fuax, j'ai remué Ciel & Ter-
 re, afin de découvrir à qui
 j'a-

j'avois affaire. J'ai emprunté les *Lettres serieuses & badines* dans l'intention de ne les jamais rendre, comme quelques-uns de vous en agissent pour se faire une Bibliotheque nombreuse aux dépens de leurs amis. J'ai lû vingt fois la même chose. Enfin l'avertissement de votre honnête Libraire, m'en a assez appris pour pouvoir découvrir le reste à l'aide de l'Astrologie judiciaire que j'entens assez bien, sans vanité. La science occulte des nombres m'a été fort utile. J'ai vû du premier coup d'œil que des personnes capables de tromper un Jesuite par leurs dé-

déguisemens ne pouvoient être que des *Chevaliers de la Cou-lisse*, des Gens à Brodequins & à Cothurnes. Par mes calculs, j'ai découvert que vous étiez nez, ILLUSTRES AUTEURS, sous le signe du *Capricorne*, & que l'influence maligne de cette Constellation vous avoit rendus des *Acteons modernes*. De là j'ai conclu tout naturellement qu'il n'appartenoit qu'à vous & à vos semblables, de faire un supplément à la *Puttana errante* de *Venerio*. Fondez sur l'expérience, & à l'abri de vos coëffures à triple étage, vous pourrez nous révéler là dessus des secrets dont

vous

XIV E P I T R E.

vous êtes seuls depositaires. Aussi me suis-je bien gardé d'empiéter sur vos Droits à cet égard , dans l'ouvrage que je mets sous votre protection. Vous y trouverez une *Dissertation*, qui pourra peut être vous consoler des disgraces pres qu'inséparables du mariage D'ailleurs, comme je fais voir par tout la foiblesse du Sexe, vous serez moins surpris que vous soyez coëffez de mains de Maîtres. Et conséquemment, vous serez determinez à supporter cet affront avec plus de grandeur d'Ame. Sur tout j'exhorte celui d'entre vous qui s'est pourvû depuis peu, par

un Esprit de mortification ,
 de la *Paillasse* des Capucins
 de **** de lire attentive-
 ment *l'Art de connoître les*
Femmes , pour me commu-
 niquer ses lumieres sur cet ar-
 ticle. s'il s'avise de faire un
 Commentaire sur mon ouvra-
 ge , qu'il ait un soin tout
 particulier de bien distinguer
 ses remarques du Texte. A
 cette condition , je lui pro-
 mets de profiter de ses avis.
 Et , pour lui donner une
 preuve de mon zele , je ferai
 venir au premier jour de Mu-
 nick * des Mémoires Anec-
 do-

* NB. que Munick est en *Baviere*. Cette
 Remarque est nécessaire pour l'intelligence du
 texte : outre que Mr. *Bruzen la Martiniere* ,
 ou de *la Martinière* , mon ami particulier , peut
 en

XVI E P I T R E.

doses , sur certaines aventures
amoureuses. J'y joindrai un
supplement , sur sa Meta-
morphose de Comedien en
Auteur. Je ne manquerai
point de découvrir à ce sujet,
les moïens qu'il a employez
depuis ce tems-la , pour faire
*Subsister** quantité de *Livres*
que

en faire usage dans son fameux *Dictionnaire Geo-
graphique & Critique* , dont il publiera incessa-
ment le second Tome. Cet auteur aime l'or-
dre , car le 1. & le 3. vol. sont imprimez de-
puis long-tems. J'annonce le fixieme & der-
nier : le 4. & 5. viendront ensuite.

* J'avouè que je me sens incapable d'em-
ploier , de moi-même , un Expression si rele-
vée. Je l'emprunte des Lettres S. & B. j'ap-
prends par là que les Livres sont de Etres ani-
mez , & qu'on peut se servir élegamment de
cette expression : Un tel livre *Subsiste* , pour
dire qu'il est imprimé , ou qu'il existe. Je
voudrois seulement que des Puristes de cette
tournure , ne s'avifassent jamais de reprocher à
un Auteur un stile Wallon. Car , quelques
Esprits de travers qui n'entendroient pas leurs
nobles expressions , pourroient fort bien les ac-
cabler du même reproche.

XVIII E P I T R E.

Quintessence, ne s'est jamais
mélé de vendre ses ouvrages,
au lieu qu'il est certain que
c'est la profession de votre
Libraire. Ainsi, conclut-il,
c'est V. D * * * lui-même,
qui, sous la figure d'un singe,
est monté sur un Theatre,
au devant de sa maison. Mr.
Mathanasius ajoute que ce
Libraire vaindicatif a mieux
aimé revêtir cette forme,
qui lui convient fort bien,
que de ne pas goûter le plai-
sir de calomnier. Voyez,
Messieurs, jusqu'ou va la ma-
lice de mon Docteur! il
prouve avec beaucoup de so-
lidité & d'enjouement que la
de-

devise de la vignete: *VILLA
DIVENDENS SCRUTA POPEL-
LO*, ne peut absolument con-
venir qu'à votre honnête Li-
braire. Car, dit-il, si ce
Maître *** n'avoit pas im-
primé quantité de miserables
rapsodies, qu'on ne trouve
que chez le Peuple, il seroit
encore aussi petit Garçon
qu'il l'étoit il y a dix ans.
Là dessus, il fait un Catalo-
gue de je ne sai combien de
mauvais livres imprimez chez
J. V. D. & ne vous en
deplaïse, Messieurs, il met
à la tête de cette liste, vos
Lettres Serieuses & Badines.
Ce n'est pas tout. Mr. Ma-
*** 2 tha-

thanasius fait connoître, par des nombres, les figures qui sont représentées au bas du Theatre de la vignète. Par exemple, il y fait remarquer J * * * & toute sa famille d'Angleterre & de Hollande. L. D. avec son Epouse, & van D. auprez d'elle, sous sa forme ordinaire. L. M. & les Amans des ses deux femmes. B. & son illustre Parentée, ou plutot celle de son aimable Epouse, car pour la sienne elle ressemble assez, dit-on, à celle de Milchisedec.

Peut être, Messieurs, serez-vous surpris que je ne

vous

vous ai pas loué dans le stile
 des faiseurs d'Epitres Dedicatoires. Mais je vous prie de
 de n'en accuser que mon
 impuissance pour une entre-
 prise de cette nature. Le
 Champ est trop vaste. Ebloui
 de l'eclat qui vous environ-
 ne, je ne vois que tenebres,
 à peu près comme un hom-
 me qui après avoir fixé ses
 regards sur le soleil, veut les
 porter ailleurs. Du moins,
 je m'imagine que c'est cela
 qui a empêché jusqu'à present
 votre mérite de penetrer jus-
 qu'à moi. *In magnis voluisse
 sat est*, comme l'a fort
 * 3 bien

bien remarqué † l'éblouissant
 monsieur *Fançon*. Que ma
 volonté soit donc réputée
 pour le fait, & qu'on ait
 pour moi en cette occasion
 la même indulgence que
 pour ce Garçon Bel Esprit
 avec lequel je mets ici en parel-
 lèle quoique par tout ailleurs,
 je fasse tous mes efforts pour
 m'en distinguer. C'est, Mes-
 sieurs, ce que j'ose attendre
 de votre Equité. Soyez per-
 suadez que je saisirai à l'ave-
 nir toutes les occasions qui se
 presenteront, pour vous faire
 con-

à la fin de la preface de son *Etat present*
des Provinces Unies Ouvrage qui n'a eu jusqu'à
 present que l'approbation des Auteurs des Let-
 tres S. & B.

connoître *de la sorte*, com-
 bien je vous estime. Je suis,
 jusqu'à revoir,

MESSIEURS,

A Amsterdam le
 6. Octobre 1729.

Votre Très-humble &
 très-obéissant serviteur.

Le Chevalier PLANTE-AMOUR.



P R E F A C E.

Pour être imprimé à la mode, il faut, en dépit qu'on en ait, faire une Preface. A mon avis pourtant cette sorte de production est un meuble assez inutile. De cent Lecteurs, souvent il n'y en a pas un qui y fasse la moindre attention. Je voudrais donc que quand le titre explique suffisamment le but d'un livre, on dispensât l'Auteur de rendre compte au Public, de mille particularitez, qui, pour l'ordinaire n'interessent personne, & qui le plus souvent sont toutes fausses. Cependant je me croi obligé, de dire ici quelque chose à ceux qui voudront lire cet ouvrage, ou en faire l'aquisition.

Le sujet en est interessant: il ne s'agit de rien moins que de se former
 une

une juste idée des femmes. Mais, me desiant de mon stile autant que de mon savoir, quoique j'aie l'expérience pour garand de ce que j'ai écrit, à la louange des Femmes vertueuses, j'ai beaucoup emprunté des auteurs qui m'ont précédé : mais pour ne pas m'attirer l'odieux titre de Plagiaire qu'on peut donner legitimement à quantité de r'habilleurs de Livres, qui copient fidellement les ouvrages des autres sans leur en faire honneur, j'ai eu soin de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de distinguer mes pensées de celles d'autrui.

Pour me justifier auprès de ceux qui pourroient trouver mauvais que je n'ai pas tout titré de mon propre fonds, je n'ai qu'à leur dire, qu'il est impossible à un Auteur, quelque habile qu'on le suppose, de dévoiler lui seul toutes les passions des Femmes. Sans compter qu'il y a dans la Bruyere, beaucoup de pen-
sées

sées des anciens. Peut être même qu'avec tous les secours que j'ai tiré de trois ou quatre bons Auteurs, je n'ai pas réussi à faire un ouvrage entierement bon.

J'ajoute que quoique j'aye frondé les femmes, sans misericorde, je n'ai point prétendu les comprendre toutes dans ce que j'en ai dit. Je sai que, graces à Dieu, il y en a encore parmi nous des femmes qu'on pourroit citer pour des exemples de la plus haute vertu, ou il soit possible d'atteindre. Je ne crains rien de leur part, persuadé qu'il n'y aura que celles qui se reconnoîtront dans cet ouvrage, qui se plaindront de moi; Et il me suffit de dire à celles qui, par une conduite sage, sont audessus de la critique, ce que Clement Marot disoit aux Dames de Paris:

*On voit assez que vous êtes entieres,
De n'avoir pris à cœur telles matieres.*

Aussi

Aussi n'est-il blason, tant soit infame,
 Qui sçut changer le bruit d'honnête femme;
 Et n'est blason tant soit plein de louanges,
 Qui le renom de folle femme change.
 On a beau dire, une colombe est noire,
 Un Corbeau blanc : pour l'avoit dit, faut croire.
 Que la Colombe en rien ne noircira,
 Et le Corbeau de rien ne blanchira.

*Je dois encore dire un mot sur
 un point très-delicat. On s'imagi-
 nera, sans doute, que j'ai eu quel-
 qu'un en vuë sous les noms emprun-
 tez dont je me suis servi, pour
 peindre les passions d'une maniere
 plus touchante. Mais je proteste,
 en honnête homme, que j'ai seule-
 ment voulu combattre les vices en
 general. Ceux qui s'y reconnoi-
 tront ne doivent s'en prendre qu'à
 eux mêmes, & tâcher de devenir
 des copies de meilleurs originaux.*

*Du reste, je ne pretends, point
 condamner absolument les Passions.
 Content de repandre un ridicule
 sur les excès aux quels on les por-
 te,*

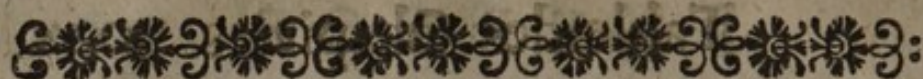
te, je blame, comme tout homme raisonnable doit le faire, la fausse Philosophie des Stoïciens, qui prétendoient élever l'homme au dessus de sa condition mortelle, en le délivrant de toutes ses passions. Systeme orgueilleux qui, s'il avoit réussi, nous eut privé de tous les moyens que nous avons ici bas, pour parvenir à la pratique des vertus Chrétiennes, & morales *. Car, sans les passions, notre ame seroit toujours dans l'indolence. Ce sont elles qui lui donnent le mouvement, & qui la portent où elle veut aller; en sorte qu'on peut dire hardiment qu'elles sont les semences des vertus, & qu'elles ne deviennent criminelles que par le mauvais usage que nous en faisons.

Voi-

* J'appelle vertus Chrétiennes celles que l'Évangile nous oblige de pratiquer, & vertus morales celles que la raison nous prescrit, telles qu'étoient, par exemple, les vertus des Païens.

Voilà tout ce que j'avois à dire : si le Public est assez gracieux pour nous obliger à faire une seconde Edition, il verra que nous aurons profité des avis qu'il aura bien voulu nous donner. Nous nous engageons de plus à donner encore quelques volumes sur la même sujet, si celui-ci est bien reçu.

P. S. Je viens d'apprendre que la Cour de Hollande, à la réquisition du Sr. Henri Scheurleer, a rendu une Interdiction contre le Libraire van Duren pour avoir imprimé ce fameux Libel, savoir les Lettres Serieuses & Badines. Desorte que, sous peine d'encourir l'indignation de la dite Cour de Hollande, le Libraire van Duren est condamné à ôter de son Libelle, l'avis sur le Carton, & la Vignette. Ce jugement épargne à Mr. Mathanafus la peine du commentaire qu'il préparoit; comme je l'ai dit dans l'Epitre Dedicatoire.



T A B L E
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Idée generale des femmes. P. 1

CHAP. II.

*Des Jeunes Demoiselles & de leur
Education.* 10

CHAP. III.

De l'Amour propre. 20

CHAP. IV.

De l'Etat de vie qu'on choisit. 34

CHAP. V.

*De la Religion & de la Devotion
des Dames.* 44

CHAP. VI.

*De l'Amour & des dereglemens
dans les quels cette passion jette
les femmes.* 61

CHAP. VII.

*De la continence & de la chaste-
té.* 78.

CHAP.

Table des Chapitres. xxxi

C H A P. VIII.

Du Mariage, 85.

C H A P. IX.

De l'Esprit & de la science. 98

C H A P. X,

Du Secret. 112

C H A P. XI.

*De la beauté & de la parure. Re-
flexions sur les modes.* 120

C H A P. XII.

Du Mensonge. 131

C H A P. XIII.

*De la medisance & de la calom-
nie.* 139

C H A P. XIV.

*De la Flatterie & de la dissimula-
tion.* 147.

C H A P. XV.

De l'amitié & de la haine. 153.

C H A P. XVI.

De l'envie. 162

C H A P. XVII.

*De l'avarice & de la prodigali-
té.* 169

C H A P.

xxxii Table des Chapitres.

C H A P. XVIII.

*De l'Orgueil & de l'ostenta-
tion.* 177

C H A P. XIX.

De la Colere. 184

PENSE'ES LIBRES SUR DI-
VERS SUJETS. 194

DISSERTATION SUR L'A-
DULTERE. 283

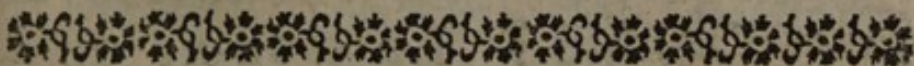
L'ART



L'ART

De connoître les

FEMMES.



CHAPITRE I.

Idée generale des Femmes.

FAITS comme nous le sommes, la Femme est un mal qui nous est devenu nécessaire. Un maudit penchant nous rend esclaves du beau Sexe. Nous ne paroissions pas plutôt dans le monde que nous éprouvons la verité de ce qu'a dit un de nos Poëtes :

A

De

De tout tems l'Homme à la Femme est livré,
Et de tout tems la Femme l'est au *Diable*.

Semblables au Papillon, nous tournons quelque tems autour d'une chandèle à laquelle nous allons enfin nous bruler, par une fatalité insurmontable, & dont personne n'est exempt. Et qu'est ce qui nous fait rechercher les Femmes avec tant d'avidité ? Le croiroit on si on n'en avoit l'expérience ? Ce n'est autre chose que la petite difference qui se trouve entr'elles & nous *quant au corps*, & même quant à l'esprit. Je ne crois pas qu'on puisse me contester le premier; pour le second on l'avouera aisément si l'on fait attention que rien ne nous plait tant dans une Femme qu'une grande vivacité, un grand feu dans la conversation. Cet avantage leur vient des agrémens de l'Imagination.

„ Rien ne plait tant, dit une d'elles,
„ les, que ces Imaginations vives,

ves,

„ ves , delicates, remplies d'idées
„ riantes. Si vous joignez la for-
„ ce à l'agrément, elles dominant,
„ elles forcent l'ame & l'entraînent,
„ car nous cedons plus certaine-
„ ment à l'agrément qu'à la verité.
„ L'imagination est la source & la
„ gardienne de nos plaisirs. Ce
„ n'est qu'à elle qu'on doit l'a-
„ gréable illusion des passions.
„ Toujours d'intelligence avec le
„ cœur, elle fait lui fournir toutes
„ les erreurs dont il a besoin. El-
„ le a droit aussi sur le tems: elle
„ fait rapeller les plaisirs passez,
„ & nous fait jouir par avance de
„ tous ceux que l'avenir nous pro-
„ met . . . Toute l'ame est en el-
„ le , & dès qu'elle se refroidit
„ tous les charmes de la vie dispa-
„ roissent. „ Aussi voit-on les Ruel-
„ le, des vieilles entierement deser-
„ tées, par ce qu'elles n'ont plus cet-
„ te superiorité de l'esprit qui vient de

la force de l'imagination, & de la sensibilité.

Les Femmes ont du gout, & cela leur tient lieu de raison, car le gout étant d'une grande étendue, il leur fait apercevoir d'une manière vive & prompte tout ce qui a rapport aux choses d'agrément, & rien plus. C'est là où brille leur esprit, c'est où se déploie leur finesse. Ainsi on se plaît avec elles, au lieu qu'on s'ennuye mortellement avec un Philosophe qui ne s'explique que par Démonstrations & qui veut tout approfondir. Les Femmes ne tomberont jamais dans ce défaut. Trop occupées de la Bagatelle, & de tout ce qui s'appelle *affaires de cœur*, elles n'entreprendront pas, selon toutes apparences, de débrouiller une question abstraite. Peut être en viendroient elles à bout, à en juger du moins par les ressorts qu'elles font
jouer

jouer avec tant d'adresse pour faire réussir une intrigue galante, ou en pénétrer le secret : mais un peu de reflexion nous convainc que tout leur esprit est borné par l'horizon de l'Amour, & qu'il ne franchit point les bornes de cette sphere.

L'histoire ne nous apprend point que les Femmes aient fait des herefies, moins encore qu'elles aient donné dans l'Athéisme : cependant si elles viennent à s'entêter d'un sentiment de Devotion, ou d'une Opinion de Theologie, on entreprendroit inutilement de leur en faire connoître le foible & l'illusion : elles se tiennent à leurs idées beaucoup plus opiniâtrément qu'un homme. C'est ce qu'elles ont de commun avec les ignorans de notre Sexe. Peu accoutumées à la reflexion, à la meditation, elles ne faisoient les objets que d'un côté. Si le beau côté se présente à leur esprit, il leur plait, & bien sou-

vent elles se figurent les choses toutes autres qu'elles ne sont en effet ; elles s'y attachent cependant & n'en veulent plus démordre.

Changer l'ordre des choses, bouleverser des Etats les plus florissans, elever des favoris du fein de la poussiere au sommet des grandeurs, rendre quelquefois l'homme le plus malheureux de tous les Etres, ce sont des Evemens dont on est redevable à *l'industrie*, ou plutot aux artifices des femmes. On pourroit faire des volumes de tous les maux qu'elles ont causées depuis la creation du monde jusqu'à present : mais, sans toucher cette corde, je me contente de l'aveu de Mezeray qui, dans la vie de *Henry IV.* dit * que les intrigues entre les Dames & les Seigneurs de la Cour, *ont causé les plus*

* Ad an. 1605.

plus grands Evenemens à la Cour de France depuis le regne de François I. A propos de ce Prince, je me souviens d'avoir lu sur son compte, une particularité assez plaisante, dans les memoires de Brantôme qui nous apprend que le seul Amiral Bonnivet conseilla à ce Monarque de passer les Monts, non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour Maîtresse quelques années devant & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retâter. J'ai ouï dire, continuer il, ce conte à une grande Dame de ce tems là; & même qu'il avoit fait cas au Roi de cete Dame (qu'on dit qui s'appelloit *la Signora Clerice*) pour lors estimée des plus belles

les

„ les d'*Italie*, & lui en avoit
 „ fait venir l'envie de la voir, &
 „ coucher, avec elle ; & voilà
 „ la principale cause de ce passa-
 „ ge du Roi qui n'est à tous
 „ connue. Ainsi la moitié du
 „ monde ne fait comment l'autre
 „ vit, car nous cuidons la chose
 „ d'une façon qui est de l'autre.
 „ Ainsi Dieu qui fait tout se mo-
 „ que bien de nous. ”

Ce recit nous fait apercevoir
 que les Femmes ne sont pas
 toujours les causes actives de ces
 étonnantes révolutions, aux quel-
 les souvent elles n'ont d'autre
 part que celle d'avoir en par-
 tage la beauté & les autres agré-
 mens. En ce cas là le tort est
 de notre côté. La *signora Cle-
 rice*, par exemple, n'étant que
 cause passive d'une expédition
 qui mit la France à deux doigts
 de sa ruine par la prison de
 son

son Roi, il y auroit de l'injustice à l'en rendre coupable.

Il ne manque aux Femmes pour reussir bien en toutes choses que de l'application, disent certains auteurs: à la bonne heure, mais elles ne peuvent l'avoir, pour l'essentiel s'entend, c'est-à-dire pour chercher la vérité. Elles se plaisent dans l'erreur. Vouloir les detromper, c'est hazarder d'encourir leur disgrâce; & alors il n'y a plus de rapel. Rien ne les rend si malheureuses que de cesser de se tromper. Elles se font illusion jusques sur les folles passions ou elles se livrent en faveur des hommes; enforte qu'il semble que dans leurs plus execrables debauches, les Femmes payent un tribut qu'elles nous doivent.



CHAPITRE II.

*Des Jeunes Demoiselles, & de
leur Education.*

LA Jeunesse est un age plein de douceurs pour les Demoiselles. Elles ne sont point comme nous sujettes à des craintes continuelles, ni à des maîtres rigides. A douze ans, & quelquefois plutôt, elles commencent à être maîtresses d'elles-mêmes. Elles entrent dans le monde, à la vérité sous les yeux d'une mere, mais qui le plus souvent favorise leur libertinage, au lieu d'en arrêter le cours.

Dans l'Education des jeunes gens, sur tout des jeunes Demoiselles.

nelles , il faudroit toujours avoir
cette sage maxime devant les yeux.

Rien de Parfait ne sort des mains de la nature,
L'homme même en naissant n'est que vice
& peché;

Ne lui refusez point une prompte *culture*;
C'est un champ qui veut être au plutot *de-*
friché.

Mais on n'y fait guere attention.
Les Filles d'un certain rang qu'ap-
prennent-elles de leur mere ? A
mettre une Coëffure, ajuster quel-
ques Colifichets, ageancer un ru-
ban, faire la belle bouche, plier
le corps en arriere, tenir la tête
droite, marcher d'un pas fier, re-
garder les gens par dessus l'Epaule,
affecter un petit air de mignardise,
& mille autres momeries sembla-
bles. Belle Education ! Elles n'en
ont pourtant pas d'autre. Parve-
nuës à un certain âge, deja dans
le monde, elles prennent gout à la
lectu-

lecture d'un Roman , ou bien à l'exemple de leur mere , elles font leur tout d'un Commerce de galanterie. Voyez *Dorinthe*, me disoit l'autre jour certain petit Maître : elle se trouve dans toutes les Societez , elle en fait l'ornement. Qu'elle est bien élevée ! continuoit-il en faisant mille gestes ridicules ! qu'elle fait bien parler juste ! qu'elle est modeste ! Je fus tenté de l'en croire sur sa parole ; mais une heure après m'étant trouvé dans un Cercle que *Dorinthe* honoroit de sa presence , je lui entendis dire quantité d'impertinences , & je remarquai beaucoup d'immodestie dans sa maniere de s'habiller. Je vis à ses cotez la jeune *Florinde*, qui , par son extérieur modeste , en impositoit à tout le monde. En sortant , *Alcion* me la vanta comme un modele de vertu ; mais je lui fermai la bouche en l'assurant que j'avois surpris cette belle à
une

une heure induë tête à tête avec *Alexis* à qui elle avoit donné rendez-vous par un Escalier derobé. Après tout , faut il s'en étonner ? Sa mere voit familièrement le Marquis de B * * *. Elle en reçoit des presens, & à toute heure il est le bien venu dans sa chambre. On cherche quelque pretexte pour éloigner *Florinde* de la Conversation, & Madame reste seule avec son Amant.

Pour les Bourgeoises, hélas ! la quenouille , l'aiguille, les froides visites d'un amant transi , & les tracasseries du menage, sont leurs occupations alternatives. La plupart même n'ont jamais appris l'A. B. C. Desorte qu'il est très-vrai de dire que ,, les Femmes d'ordinaire ne doivent rien à l'art. ,, Pourquoi donc trouver mauvais ,, qu'elles aient un esprit qui ne ,, leur coute rien ? On gate toutes les dispositions que leur a données

la Nature, on commence par négliger leur Education. On n'occupe leur esprit à rien de solide & le cœur en profite. „ Nous les „ destinons à plaire, & elles ne „ nous plaisent que par leurs graces ou par leurs vices. Il semble „ qu'elles ne soient faites que „ pour être un spectacle agréable „ à nos yeux. Elles ne songent „ donc qu'à cultiver leurs agréments, & se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature. Elles ne se refusent pas à „ des goûts qu'elles ne croient pas „ avoir reçus de la Nature pour „ les combattre. Mais ce qu'il y „ a de singulier c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur „ défendons l'usage de leurs agréments, si vous les voulez aimables & spirituelles (c'est une „ Femme qui parle aux Hommes) „ ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de me- „ „ ri-

rite. Mais nous leur deman-
dons un mélange & un mena-
gement de ces Qualitez qu'il est
difficile d'attraper, & de redui-
re à une juste mesure. " Je ne
sçais si cette illustre * Apologiste
du beau Sexe est bien fondée dans
ses plaintes. Il me semble que les
Hommes n'exigent pas tant des
Femmes. Il se trouve bien à la ve-
rité quelques genies bourrus qui
souhaiteroient trouver en elles le
vrai merite, chose très-rare : mais
est ce bien ce que la foule y cher-
che ? Point du tout. *Philante*, dit-
on, aime *Dorinthe* : il la recher-
che en mariage. Est-il de mauvais
gout ? elle est jeune, belle, bien
faite, riche, & qui plus est elle
tient le Dez dans toutes les Con-
versations, sans faire bâiller ceux
qui l'écoutent : C'est assez & mê-
me plus qu'il n'en faut. *Philante*
ne

* Me. Lambert

ne se doneroit il pas un ridicule dans le monde s'il exigeoit de *Dorinthe* un peu plus de retenuë & de circonspection, puisqu'elle a été élevée sous les yeux d'une mere Coquette? Seroit-il raisonnable d'aller lui faire une chicanne sur son peu de modestie dans les Eglises? tandis qu'elle voit sa Mere à ses côtez jeter sa vue en long & en large pour d'écouvrir son Amant. L'a t'elle aperçu? elle lui fait une inclination, accompagnée d'un souris, & d'une oeillade capable de donner de l'amour aux cœurs les plus insensibles. Pendant tout ce manège, le Ministre prêche la modestie: mais, bon! Est ce pour une Dame de son rang? Les preceptes de l'Evangile ne sont que pour les ames vulgaires. Les personnes de Qualité suivent une autre morale. De quel Droit donc, pretendroit-on empêcher *Dorinthe* de suivre un si bel exemple?

ple? Vraiment, ignore-t'elle les prerogatives de sa naissance jusqu'au point de se confondre avec le Peuple, quand elle est dans la maison de Dieu? Son Carosse, sa Livrée, son Equipage ne serviroient-ils qu'à la faire distinguer dans les Rues?

La Comedie, dit *Dorinthe* en conversation, m'a beaucoup plu aujourd'hui. Les Acteurs ont bien representé. Mais l'Opera! qu'en dites-vous? Il a été pitoïable. Bon Dieu! que je m'y suis ennuyée! *Dorinthe* ne s'aperçoit pas que par des discours de cette nature, elle ennuye les gens de bon sens. Il est vrai aussi que c'est par là qu'elle brille, & qu'elle se fait admirer des fots.

* *Clelie* fait profession publique de pieté. Sa parure est simple, son Equipage est modeste: sa table est frugale; sa maison est réglée, & ses

* V. Les hommes Ch. IV.

ses Domestiques y vivent dans une parfaite union. Toutes les Familles malheureuses lui sont déjà conuës, elle les visite, elle va les consoler : l'horreur des Prisons & des Cachots ne la rebutent point ; elle a ses jours destinez pour s'y rendre, elle s'y rend sans y manquer. Regardée comme la mere des Pauvres, ses Antichambres en sont pleines. On n'ose l'aller voir ; on craint toujours de la détourner d'une oeuvre de charité. Ses Guides dans la pieté ont presque seuls le Droit d'entrer chez elle, & de l'entretenir sans l'ennuyer. Le croiroit-on ? Déjà elle possède à fonds le langage de la spiritualité ; les progres qu'elle y a faits sont surprenants. Qui que ce soit ne parle si dignement de la vertu, & ne condamne le vice avec plus de force & d'éloquence. Irremissible d'ailleurs sur tout ce qui peut blesser une oreille scrupu-

pu-

puleuse une parole tant soit peu hazardée la fait frémir ; & peu s'en faut qu'elle ne regarde la gayeté même comme un crime. Clelie enfin est l'exemple de toute la ville , le modele que tous les maris pieux proposent à leurs Epouses. Quel changement ! sans doute , il seroit honneur à *Clelie* , il seroit triompher la Religion du desordre public ; mais les filles de *Clelie* chargées de ses depouilles les plus mondaines, élevées par elle-même dans la vanité, dans l'inaction, dans le gout du jeu & des spectacles, n'apprennent-elles pas ces filles que les vertus de la mere ne sont que des vertus d'un certain âge ; & que l'unique but ou elle tend par sa Reforme , c'est à faire d'une nouvelle façon quelque bruit dans le monde.



CHAPITRE III.

De l' Amour Propre.

L'Amour propre est une passion, ou, le dirai-je, un vice qui nous rend aimables à nous mêmes & haïssables à tout le monde, du moins à tout le monde qui pense juste. Cependant les Femmes se sont si bien familiaritées avec l'amour propre qu'elles semblent avoir le Droit de s'en faire accroire sur leur merite pretendu. Les unes se preferent à tout leur Sexe par leur naissance, ou leurs richesses, les autres par la finesse de leur taille, ou par l'eclat de leur tein. Les Laides mêmes s'imaginent effacer les disgraces de la nature par des agrémens
af-

affectés qui les rendent ridicules, & quoique nous regardions les Femmes comme fort au dessous de nous, la vanité qui est leur caractère distinctif, fait qu'elles se preferent à tous les hommes du monde. Laissons leur la satisfaction de s'applaudir en secret.

Croiroit-on que la plupart des Femmes, si occupées d'elles-memes, fussent si peu jalouses, de leur reputation, le croiroit on, dis-je, si on n'en voyoit tous les jours des exemples criants. Il y en a quelques unes, je l'avoue, qui craignent moins de rougir à leurs propres yeux, que de se rendre mepriables aux yeux des autres. Ainsi, quand elles peuvent donner carrière à leurs passions, sans s'exposer à la critique, elles donnent tête baissée dans les plus affreux desordres. „ Ordinairement les person-
„ nes de ce Caractere perdent tout
„ en perdant l'innocence, & quand

„ leur gloire est une fois immolée,
 „ elles ne ménagent plus rien.,, A
 dieux alors l'amour propre. On ne
 suit plus les impressions de cette
 passion si delicate, & pour ainsi di-
 re imperceptible, à ceux qu'elle
 domine, & qui se glisse aisément dans
 tous les états, & dans toutes nos
 actions, deforte qu'il pourroit bien
 y avoir de l'amour propre dans les
 plus grands excès des femmes. Je
 dis que cela pourroit etre, mais je
 ne voudrois pas m'en rendre ga-
 rand: j'ose dire avec plus de con-
 fiance qu'il accompagne la vertu la
 plus épurée. *Angelique* vit dans la
 retraite, sa modestie en toutes cho-
 ses est presque sans exemple. Son
 assiduité aux trois Sermons du Di-
 manche, & son gout pour les bon-
 nes lectures, sur tout de l'Ecriture
 Sainte, sont des choses admirables.
 O! qu'*Angelique* seroit agreable à
 Dieu, si en remplissant ses Devoirs
 avec tant d'exacritude, elle etoit
 indif-

indifferente sur le peu d'attention qu'on y fait. Mais hélas! son Amour propre gâte toutes ses pratiques les plus saintes; aux yeux d'un être qui, sans s'embarrasser beaucoup de l'exterieur, veut avoir nôtre cœur, & qui demande que nous l'aimions, & le servions pour l'amour de lui-même. Comment dont pouroit-on lui plaire, en accomplissant ses préceptes, autant que notre foiblesse, aidée de la grace nous en rend capables, en les accomplissant, dis-je, pour être estimé du monde?

J'avoue que le sentiment qui court après l'estime des hommes est louable, & que la crainte d'en être méprisé est si utile, que c'est peut être à elle seule que nous devons toutes les vertus des Femmes. „ Il „ faut leur rendre cette justice, „ dit *Mr. Bayle*, qu'il y en a un „ grand nombre qui s'abstien- „ nent de l'impudicité; mais ce

„ n'est pas qu'elles aient naturelle-
„ ment un plus grand fonds de
„ sainteté que les hommes, ou
„ que l'amour qu'elles ont pour
„ Dieu leur donne plus de force
„ pour résister à la tentation. Qu'est
„ ce donc? c'est qu'elles sont re-
„ tenuës par la dure loi de l'hon-
„ neur, qui les expose à l'infamie,
„ quand elles succombent au pen-
„ chant de la Nature. Il est certain
„ que si les hommes n'eussent
„ point attaché l'honneur des
„ Femmes à la chasteté, les Fem-
„ mes seroient aussi généralement
„ plongées dans les pechez de la
„ Chair que les hommes; & il y
„ a même beaucoup d'apparence
„ qu'elles s'y porteroient avec
„ plus d'ardeur, parce qu'il est
„ fort apparent que cette passion
„ est plus violente dans les Fem-
„ mes, que dans les hommes. „
„ Qu'on craigne le monde, qu'on
„ evite de lui donner du scandale, à
„ la

la bonne heure : mais si Angelique étoit véritablement Femme vertueuse, elle seroit encore plus attentive à sa conscience, & elle chercheroit en premier lieu à s'édifier elle-même. Je la regarde avec mépris, je ne fais aucun cas de sa vertu, par ce qu'elle s'en sert pour fixer toutes les attentions sur elle, & qu'elle se croit être le centre de l'admiration publique. Mais quoi ! puis-je raisonnablement la mépriser pour une foiblesse inseparable de la nature humaine ? Qui ne fait que l'Amour propre est logé dans les Cabanes des Bergers, comme dans les Palais des Rois ? Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, sont entinchés de cette maudite passion : he ! ne donnerons nous rien aux privileges du beau Sexe qui semble se l'être appropriée. Mais pensé-je bien à ce que je dis ? Pourrois je, sans crime, applaudir à Angelique, que son amour pro-

pre occupe si fort d'elle-même qu'il ne lui laisse que du degout pour tous les autres.

Une preuve que l'amour propre est le mobile de toute la conduite d'*Angelique*, & le Pivot sur lequel tourne son exterieur devot, c'est que, contre l'ordinaire de son Sexe, elle parle peu. On remarque dans ses discours un certain air gêné qui nous laisse apercevoir qu'elle ne dit pas tout ce qu'elle pense. C'est une maxime utile à l'amour propre *de savoir se taire* ;

„ Car, dit un excellentissime Au-
 „ teur*, soit que le mouvement irre-
 „ gulier des esprits bouleverse dans
 „ l'ame l'arrangement des idées, soit
 „ qu'elle soit en butte par la natu-
 „ re de son être à toutes les ex-
 „ travagances qui l'agitent, quel-
 „ les folles pensées n'occupent pas
 dans

* L'Abbé de Varennes dans son ouvrage inti-
 tulé: *les hommes*.

„ dans l'interieur les gens qui nous
„ paroissent les plus sensés. Re-
„ ver tout haut, rever tout bas,
„ fait presque toute la difference
„ des esprits. Les sages s'amusent
„ en secret de leur folie; les fous
„ ne peuvent cacher la leur. „ Ce
qui veut dire en bon françois que
pour attaquer l'amour propre, il
faut en avoir une bonne dose. *De*
vives censures, dit certain auteur,
& une critique continuelle cachent
un amour propre très-delicat. Ain-
si je me vois contraint d'avouer
que tous nos principes sont cor-
rompus, & que les plus honnêtes
gens sont les Dupes de leur Or-
gueil. Un petit grain de cette pas-
sion a fait la plupart des Martires &
des Apostats, & elle est encore au-
jourd'hui l'ame de la charité.
Croyez-vous que *Clorinde* seroit
si exacte à mettre son offrande au
Tronc en sortant de l'Eglise si elle
sçavoit que ceux qui la suivent n'y
font

font pas attention? Croyez vous que Vestalie fit tant de bien au jeune Philemon qu'elle a tiré du sein de la misere, & qu'elle traite comme son fils, si elle lçavoit d'en être payée d'ingratitude? Elle n'est pas insensible sur ce point. La reconnaissance qu'elle en attend, flatte par avance son amour propre. Sa vertu n'est pas estimable.

„ C'est un composé de peu de bon,
 „ & de beaucoup de mauvais, d'a-
 „ mour propre, de vaine gloire &
 „ d'interêt. C'est un melange de
 „ terre, ou l'on voit reluire cinq
 „ ou six grains d'or: c'est une chi-
 „ mere. Selon les hommes, c'est
 „ l'art de passer pour parfait, c'est
 „ une espece de Déification de
 „ soi-même: selon Dieu, ce n'est
 „ rien.

Du moins, me dira-t'on, vous ne pouvez nier que la vertu de *Philippile* soit solide. Depuis la mort de son mari, elle a quitté le
 mon.

monde, elle fuit les compagnies, elle ne s'occupe que de la priere, elle meprise les Richesses jusqu'à distribuer tous les biens aux Pauvres, n'ayant point d'Enfans à qui les laisser. Elle entretient *secretement* telles & telles Familles qui, sans les liberalitez mourroient de faim. Bon! *Philippile* va à la gloire par la pauvreté. Ce chemin étant peu trayé, il est bien plus difficile à tenir que celui qu'on suit d'ordinaire, & les difficultez qu'elle y trouve flattent d'avantage son amour propre. Voyez comme elle se plaint depuis qu'elle a la fièvre. On l'abandonne, dit elle; on semble la fuir, on la laisse seule dans son lit. Cet estat a-t'il quelque chose de plus affreux, & de plus insupportable que la misere ou elle se réduit par ses aumônes? car on ne peut nier qu'elle n'en fasse de tout à fait extraordinaires. D'ou viennent donc les larmes & ses sou-

soupirs ? c'est que la solitude ou elle se trouve depuis sa maladie, lui fait apercevoir qu'on ne la plaint guere. Mais, admirez sa bizarre-rie ! Ceux qui, comme moi, veulent lui temoigner la part qu'ils prennent à ses maux, les renouvel-
lent, & les augmentent. Elle croit alors qu'on la soupçonne de ne pas souffrir avec constance, ce qui est effectivement vrai. C'est pourtant l'amour propre qui produit des effets si contraires. Quel parti prendre avec *Philippile* ? Mais le mal est qu'il y a quantité de femmes de son Caractere.

Alexia se moque du *quand dira-t'on* : elle avance à grands pas dans la vertu malgré la critique : elle est insensible aux traits les plus piquants de la medifance & de la Calomnie. Elle fait qu'on taxe sa Devotion de Bigotterie, mais elle meprise ceux qui en parlent ainsi, & se contente de gemir en secret
du

du tord qu'ils se font à eux mêmes. Abus! je me trouvai dernièrement chez Alexia, ou un petit trait lâché par megarde contre sa conduite, la reveilla de cette Lerargie, si animée qu'elle m'interdisit sa maison. Vantez moi après cela l'insensibilité de cette Devote! Ceux qui ne savent pas ses allures, qui ignorent, sur son compte, mille anecdotes dont je suis bien instruit, lui font plus de plaisir que de chagrin en l'attaquant sur sa devotion. Elle a le plaisir de les taxer de Libertinage, & celui de croire qu'on est trompé par les apparences exterieures d'une feinte pieté.

Mais pour donner aux femmes un remede contre leur amour propre, il ne faut que les rapeller à leur premiere origine, & les faire souvenir que cette passion favorite peut être la source de toutes les vertus, lorsqu'elle ne les engagera qu'à

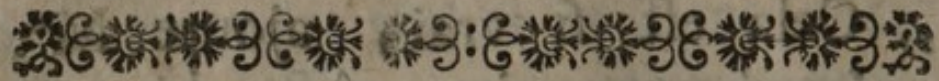
se procurer les véritables biens, & à s'aimer assez pour ne trouver rien de dignes d'elles que Dieu seul. Alors tous leurs Dereglemens s'évanouiront, & elles n'aimeront jusqu'en elles mêmes que leur indifférence pour tout le reste.

Elles doivent encore apprendre à estimer les choses, selon leur véritable mérite, & pour cela, il faut, selon M^e: Lambert, distinguer les Qualitez estimables & les agréables. Elles ne peuvent se flatter, généralement parlant, d'avoir les premières, qui sont réelles & intrinseques aux choses, & par les loix de la justice, ont un Droit naturel sur notre estime. Pour les qualitez agréables, nous ne leur en disputons point la possession. Hé! plut à Dieu que nous pussions le faire! Mais, elles ne sont que superficielles. Elles se doivent à la disposition de leurs organes, & à la force de leur imagination.

Cela

„ Cela est si vrai , ajoute M^e.
„ Lambert , qu'un même objet ne
„ fait pas les mêmes impressions
„ sur tous les hommes , & que
„ souvent nos sentimens changent,
„ sans qu'il y ait rien de changé
„ dans l'objet. „





CHAPITRE IV.

De l'Etat de vie qu'on choisit.

L Es Demoiselles, parmi nous, n'ont pas à choisir pour embrasser un Etat. Il faut nécessairement qu'elles soient dans le monde, qu'elles y vivent, qu'elles y jouent un Rôle à leur maniere. Mais, parmi les Catholiques-Romains, appelez vulgairement *Papistes* le mariage & le Couvent sont les deux partis qui s'offrent à leur choix, ou pour parler plus juste, à celui de leurs Parens. Quoique tout le succès qu'on en doit attendre depende moins des Evenemens que de certaines dispositions, de certain gout, de certain penchant naturel, on ne les consulte guere là dessus. * Les Pe-
res

* V. *Les hommes*. Ch. V.

res & meres reglent le fort de leur famille, précisément sur le nombre de leurs enfans, sur le plus ou le moins de bien qu'ils ont, & presque toujours sur la vanité qu'ils ont de les elever au dessus de leur Etat; ou souvent, sans que les enfans y entrent pour autre chose que d'être les victimes malheureuses qu'on sacrifie à la bizarrerie d'une injuste prédilection. *Agenor* a un fils qui promet beaucoup. Il a de la vivacité; il peut faire fortune dans le monde. Mais il a une fille qui emportera une grande partie de son bien. Triste objet! On ne voit *Aminthe* dans la maison de son Pere qu'avec indignation. Elle est maltraitée par sa mere & par son frere. On refuse la Porte à de riches Partis qui la recherchent en mariage. Son inclination la porte à gouter les douceurs de cet Etat, au risque d'en essuyer les amertumes. Mais si on la marie, tout

examiné, on sera obligé de lui donner vingt mille francs : c'est autant de rogné sur la portion de son frere. Patience, dit en toi même *Agenor* : il y a remede à tout. Faisons la Religieuse. Cet expedient n'est pas plutôt imaginé qu'on s'empresse de l'executer. Mais quelles en sont les suites? „ La jeune Aminte,
 „ dit l'Abbé de V * * * aussi con-
 „ nue par sa sagesse que par sa
 „ beauté, d'un esprit vif & solide;
 „ s'appliquant avec ardeur à la Lec-
 „ ture, & s'instruisant avec beau-
 „ coup de fruit, habile à s'en ser-
 „ vir, heureuse dans ses produc-
 „ tions, polie dans ses discours,
 „ modeste dans ses manieres, ju-
 „ dicieuse dans le choix de ses oc-
 „ cupations, connoissant ses de-
 „ voirs, les remplissant avec exac-
 „ titude; fuyant avec une sage pré-
 „ caution le monde sans le haïr,
 „ toujours tranquille, honorée
 „ enfin, respectée, aimée de tous
 ceux

„ ceux qui la connoissoient ; la
„ jeune Aminte, dis je, revêtuë
„ depuis trois ans de l'habit de
„ Vierge est le scandale de sa mai-
„ son par son horreur pour les de-
„ voirs, par l'irregularité de sa
„ conduite, par le chagrin qui la
„ consume dans sa retraite. Quel-
„ le destinée! & qui pourroit s'i-
„ maginer qu'on n'a songé qu'à la
„ rendre heureute quand on l'a
„ malgré elle renfermée dans un
„ Cloître. „

„ Que peut-on esperer sur le sa-
„ lut de deux pères dont l'un en-
„ leve à Dieu un Ministre digne
„ de ses Autels pour n'en faire
„ qu'un Guerrier très-mediocre, &
„ l'autre qui prive le monde d'une
„ femme d'un grand merite, pour
„ n'en faire qu'une Religieuse sans
„ vertu“. *Cephise* ennuyée du Ce-
libat pour lequel elle n'etoit pas
née, escalade à minuit la muraille
du jardin, & suit son Amant dans

Païs étrangers où, elle fait valloir les droits de la conscience pour justifier sa fuite.

Amalisse, non moins meritante qu'*Aminthe*, & qui avoit eu le même sort qu'elle, met le feu à son Couvent, en sort à la faveur du desordre, se jette entre les bras de *Philemon* qui se propofoit de la mener je ne sai où; mais aiant été reconnu & arretez sur les terres de France, ils on fait une fin digne de leurs crimes. Ce font là des aventures d'à tous les jours. Plus d'une *Aminthe*, & plus d'une *Amalisse* se reconnoîtront dans ces Portraits.

Il ne faut pas s'imaginer que toutes les Religieuses le soient par le choix de leurs Parens. Souvent elles ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre caprice, ou à une indignation orgueilleuse qui les persuade qu'il n'y a point d'hommes dignes d'elles, tant elles presument
de

de leur petit mérite Le desespoir est quelque fois de la partie. Une aînée a vû marier sa Cadette avant elle; cela seul l'a déterminée à s'enfvelir dans un Cloître. Une Vocation de cette nature n'a-t'elle pas bien du mérite devant Dieu? J'avouë qu'Elvire s'est jettée dans un Couvent, sans que rien ait pû l'en empêcher, par un tout autre principe Ni la chair, ni le sang n'ont eu part à ce choix; je ne soupçonne pas même que l'amour propre y soit entré pour quelque chose. Uniquement occupée, avant la retraite, des devoirs d'une fille vertueuse, sous les yeux d'une mere Chrétienne, elle s'etoit défendu l'usage des commoditez les plus innocentes; mais peu contente de ce sacrifice, bien qu'il ait dû lui couter beaucoup, elle s'est condamnée à une penitence des plus rigides qui soit dans l'Etat Monastique. *Elvire* est le seul exemple

puisse me persuader que son Sexe est capable de renoncer aux commoditez de la vie.

J'ai dit, au commencement de ce Chapitre que les filles, parmi les Reformez, n'avoient d'autre parti à prendre que le mariage; mais croyez vous qu'on ne trouve pas encore le secret de forcer leurs inclinations? Les Peres & meres tiennent à peu près la même conduite à cet egard que s'il ne s'agissoit que d'une affaire d'un jour. On pese le merite des Amants au poids de leurs richesses. Quatre ou cinq mille livres plus ou moins, font pencher la balance: jugez en par cette histoire: *Philis* avoit deux Amants qui la recherchoient serieusement en mariage. L'un étoit un jeune homme de bonne Famille, bien fait, bien élevé & possédant toutes les belles qualitez du corps & de l'esprit: mais il avoit peu de bien. L'autre étoit grossier
dans

dans toutes ses manieres, toujours mal propre dans ses habillemens, sans education, sans esprit, connu de toute la ville pour un brutal fiefé : d'ailleurs c'etoit un jeune homme fort laborieux, & par dessus tout qui avoit le double plus de bien que son Rival. Il obtint *Philis* à la premiere demande qu'il en fit. Elle se flattoit depuis longtems de la douce esperance d'offrir un jour à l'Himen, entre les bras d'un Epoux, l'agréable sacrifice de sa virginité. Mais dez qu'elle apprit que Florimond lui étoit destiné, elle devint insensible sur ce point. Tous les beaux sentimens qui l'avoient occupée depuis l'age de 15. ans julques là, s'évanouirent en un moment. Son cœur si tendre auparavant, fut metamorphosé tout à coup en un Rocher. Cependant il fallut obéir, & en moins d'un mois, elle fut remise au pouvoir de son nouveau mari *Clitandre*,

c'étoit le nom de l'autre prétendant, ne parut point mortifié du mépris qu'on faisoit de lui, bien que dans le fonds il y fut très sensible, & qu'il pestât de bon cœur contre la Fortune qui sembloit l'avoir oublié dans la distribution de ses graces: je ne doute pas même que convaincu de son propre mérite, il ne repetat souvent :

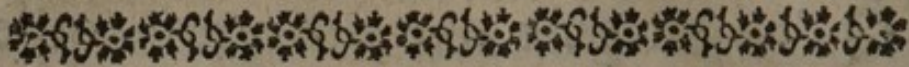
En amour comme dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide;
Et le mérite sert bien peu —

Où sans ordre & sans choix la Fortune préside:
Du plus aimable & du plus amoureux,
Du plus adroit & du plus généreux,
Souvent le malheur est extrême;
Et souvent sans y penser même
Le plus sot est le plus heureux.

Jusques là, il auroit eu raison de le dire mais enfin le bonheur lui en voulut au point que son aimable maîtresse, le jour même de sa nôce, lui accorda les dernières faveurs. Je ne rapporterai point de quel-

quelle maniere la chose arriva. Qu'on imagine une aventure toute des plus extraordinaires, & peut être ne réussira-t'on pas encore à se faire une idée juste de celle qui procura le bonheur de nos deux amans. Il me suffit de dire que cette premiere entrevue leur aiant si bien réussie, *Philis* continue à se redommager avec *Clitandre* des chagrins que lui cause la mauvaise humeur de son Epoux. Il y a six ou sept ans que ce petit manège dure, sans que *Florimond* s'en soit encore aperçu. Je demande *sur qui retombe le crime de Philis, & à qui croit-on que Dieu en demandera compte?* Elle est coupable d'Adultere, j'en conviens : mais pourquoi l'a-t'on unie pour toujours, contre son gré, avec un homme qui paroît plutôt né pour passer sa vie dans les bois avec des Bêtes feroces, qu'avec des personnes raisonnables?

CHA-



C H A P I T R E V.

*De la Religion & de la Devotion
des Femmes.*

L'Impiété, je l'ai déjà dit, n'est point le vice des Femmes. Elles ont beaucoup plus de Religion que les hommes, il faut leur rendre cette justice. Mais il me semble que toutes les Femmes devroient être de la Religion Romaine: elles eviteroient les fraix d'un examen long & ennuyeux dont elles ne font guere capables. Elles pourroient alors, sans scrupule, suivre, comme elles font toutes, la Religion de leur mere. Une foi vague est leur fait: mais pour croire certains articles preferablement à d'autres, pour se convaincre de la verité d'un sisteme de Theologie,

gie, il faut lire, examiner, peser les raisons des deux partis: il leur en couteroit trop de soins & de peines. On a bien plutôt fait de croire tout ce que l'Eglise croit, supposant qu'elle a toujours raison, quoi qu'elle enseigne blanc & noir. Charmante Religion! si l'on va au Ciel par ce chemin-là, c'est bien le plus facile & le plus court.

Nos Dames Reformées ne s'embarassent guere plus d'examiner leur Religion que si elles étoient Catholiques. Cependant elles sont exterieurement si persuadées de sa verité, qu'on voit en toutes occasions éclater leur Zele pour la conversion des Papistes: on voit qu'elles sont fort empessées à procurer quelque bien être à un maraud de Moine defroqué, fort assiduës aux exercices de pieté. Mais aussi on n'ignore pas que leur immodestie dans les Temples, & les dereglemens ou la plupart des Femmes
se

se livrent, font fremir les honnêtes gens & meritent une vive censure.

A voir l'air dont nos Dames vont entendre prêcher la parole de Dieu, leur contenance quand elles sont dans l'Eglise, ne semble-t'il pas que la Religion est devenuë une mode, & qu'on va au sermon parce qu'on s'en est fait une espeece d'habitude?

Belise a, dit-elle, un grand mal de gorge, une migraine, ou tout ce qu'il vous plaira: mais n'allez pas lui supposer une maladie qui l'oblige à tenir le lit, ou du moins à garder la chambre. Elle y demeure pour tant six semaines sans en sortir. Elle jouë, elle reçoit des visites. On ne la voit point à l'Eglise: elle en accuse avec aigreur la petite indisposition dont elle se plaint. Elle paroît enfin sur l'horizon, & je comprens en la revoyant qu'elle a voulu donner le tems à sa

Cou-

Couturiere de lui faire un habit de Brocard, ou reprendre son embonpoint, ou bien enfin attendre que Mr. * * prêchat. Je suis presque assuré que ce dernier motif à le plus contribué à sa retraite, quoique peut être les deux autres y aient aussi eu quelque part. Les Pasteurs, qui prêchent la parole de Dieu tout simplement, qui n'ont pas en Chaire ce bel air qui fait admirer le Predicateur à la mode, ne sont pas courus. Qu'iroit on faire à l'Eglise pour entendre ces Ministres qui ne savent point orner leurs discours d'expressions empoulées, ni arrondir leurs periodes. „ Autrefois & du tems des Apôtres, „ dit un Auteur, on se contentoit „ d'ecouter la verité nuë, seche & „ sans apparence : elle etoit bien „ reçue de quelque part qu'elle „ vint, & c'etoit toujours la verité. A present on ne peut plus se „ sauver d'une maniere si basse, „ dirai.

„ je, & si vulgaire. La mode est
„ venuë d'ecouter un jeune Ora-
„ teur, bien fait, dont les gestes
„ sont aisés, la voix touchante &
„ delicate, qui crie & crie avec
„ art, qui parle & parle avec
„ Esprit, qui prononce des perio-
„ des bien arrondies, d'une ca-
„ dence admirable, & dont l'oreil-
„ le est ravie. Il finit trop tôt son
„ discours, cet excellent Orateur.
„ Avec qu'elle avidité ne faisoit-
„ on pas ses raisons? Si l'on doit
„ se plaindre, c'est que ni lui, ni
„ ses Auditeurs n'ont pas trouvé la
„ verité, mais ils ne la cher-
„ choient pas. Il étoit venu ex-
„ poser au Public sa taille & sa
„ bonne mine, ses gestes & ses
„ manieres delicates, son esprit.
„ Eux de leur coté n'avoient eu
„ dessein que de voir un homme
„ beau, bien fait, dont la voix
„ fut nette, & la parole agréable;
„ les voilà contents les uns des
autres

„ autres. „ *Belise*, surtout qui, à coup sûr, n'y étoit point venue par d'autres motifs, s'en retourne très satisfaite, après avoir pris le divertissement de la devotion.

Croyez vous que *Lisimie* ait des sentimens plus scrupuleux, plus épurez sur les pratiques de la Religion, que *Belise*? Point du tout. Elle est un peu plus assidue à l'Eglise, mais aussi elle s'y rend pour censurer & pour médire, comme *Cloris* n'y vient que pour voir & être vuë. Ou trouveroit-on une jeune fille, ou une jeune femme, je dis-même de celles qui sont les plus assidues aux temples, qui y viennent dans le dessein de s'aquitter d'un devoir que Dieu impose à tous ceux qui font profession de croire en lui? Car, qui dit une *Devote*, ne dit pas toujours une personne qui a de la Devotion. Ce sont deux choses très-differentes:

D

elles

elles sont même opposées dans le langage vulgaire. Une Devote c'est une femme bizarre, chagrine, qui se scandalise des actions des autres, qui choque tout le monde, & que tout le monde craint & méprise. „ Etre exact à se montrer „ dans les lieux destinez à la pieté, „ y prier toujours, & fort haut; „ juger mal de la probité des assistants, s'y admirer & s'enfler, „ c'est là ce qu'on appelle devenir „ Devot. Avoir de la Devotion, „ c'est être paisible, doux affable, „ & Religieux en même tems; „ c'est censurer le vice sans colere, „ c'est elever la vertu sans passion, „ servir Dieu sans extérieur, le „ prier sans bruit, frequenter les „ Eglises, comme sans dessein, „ être pieux sans en avoir le Renom. C'est menager ses Remontrances, les réserver pour de „ bonnes occasions, & ne pas exposer temerairement la vertu. C'est

„ C'est supporter les hommes,
„ souffrir leurs actions, se reduire
„ au gout ordinaire, s'il est bon ;
„ l'abandonner, sans le donner à
„ connoître, s'il est corrom-
„ pu Une Devote fait
„ mepriser la Religion, une Fem-
„ me pieuse la fait craindre & ad-
„ mirer. L'exterieur en est farou-
„ che & trompeur, à en juger par
„ la premiere ; il est grand, aima-
„ ble, & honnête à en juger par la
„ seconde. „

La Devotion qui regne aujour-
d'hui, & l'hypocrisie, ou si vous
voulez la Bigotterie sont à peu près
la même chose. Les Esprits bor-
nés & incapables d'une serieuse ap-
plication pour la recherche de la
verité, y sont très-sujets. C'est
par cette raison qu'elle est bien
plus generale parmi les femmes,
que parmi les hommes. Elle est
bien souvent l'effet du temperem-
ment. L'Amour propre l'enfante

aussi quelquefois. En un mot la Bigotterie nous porte, dit un Auteur *Anglois*, à des passions furieuses sur les sujets les moins intéressants. Ainsi nous ne pouvons la regarder, suivant cette idée, que comme un vice qui nous rend Ennemis jurés de toute contradiction. Une fausse Devote ne pardonne jamais, & regarde comme ses Ennemis mortels ceux qui voudroient la detromper. „ D'ailleurs une Bi-
 „ gotte trouve dans ses moindres
 „ idées tant d'importance, qu'en
 „ les trouvant chez un autre, el-
 „ le les considère comme le plus
 „ solide mérite; & les qualitez les
 „ plus éminentes perdent tout leur
 „ prix dans ceux qui n'admettent
 „ pas jusqu'à la moindre de ses opi-
 „ nions favorites. Chez elle, ceux
 „ qui n'adoptent pas les Rites de
 „ sa Secte ne sont pas Chrétiens,
 „ quand ils reconnoîtroient toutes
 „ les Veritez de l'Evangile, &
 que

„ que leur conduite y feroit par-
„ faitement conforme. Elle ref-
„ pectera comme un foutien de
„ l'Eglise cet autre qui s'emporte
„ contre les Non-Conformistes,
„ quand il ne fauroit rendre la
„ moindre raison de ce qu'il croit,
„ & que dans fa maniere de vivre,
„ il choque les préceptes les plus
„ clairs du Christianisme.” Ani-
mée d'un zele cruel & farouche,
on l'entend fouhaiter la perte de
ceux qui ne donnent pas dans ses
travers. Bien plus encore. Elle
voudroit etre chargée de l'adminif-
tration de la justice, pour faire
main basse, non pas sur les malfai-
teurs, mais sur ceux qui n'ont pas
le Don de la foy. Et quoiqu'elle
foit alterée de fang humain, elle
ofe pourtant encore fe dire Chrê-
tienne & Chrétienne Reformée.
Elle meprise en cette occasion les
principes fur lesquels elle fe fonde
pour reprocher aux *Papiftes* l'af-

freuse boucherie qu'ils on fait des Protestants en *France*. Mais ce n'est pas tout encore. La Bigotterie, ainsi que Jesus Christ nous l'apprend lui-même dans le Portrait qu'il nous trace des Pharisiens, la bigotterie nous attache scrupuleusement à de petites pratiques indifferentes, comme seroit de ne point manger, sans s'etre lavé les mains, &c. & elle nous fait negliger ce qu'il y a d'essentiel dans la Religion; à peu près comme ce Montagnard du Royaume de *Naples* qui venant à Confesse, & étant interrogé sur les crimes qu'il pouvoit avoir commis, repondit d'un grand serieux: *j'ai avalé par hazard quelques gouttes, de petit lait qui, de la presse ou je faisois le fromage, a rejailli dans ma bouche. C'est là le seul peché dont je me sens coupable.* Le Prêtre voyant la simplicité de ce bon vilageois, lui demanda s'il n'avoit point eu de part aux vols & aux meur-

tres qui se faisoient tous les jours dans les montagnes ; il repondit ingenûment qu'oui ; mais qu'il n'y trouvoit point de mal, & que la Confession n'avoit rien de commun avec une chose pratiquée par tous les Bergers.

Enfin, la Bigotterie, selon l'Auteur Anglois que j'ai déjà cité, fait ceder les interets les plus puissants & les plus sacrez parmi les hommes, à l'interêt particulier d'une Secte fanatique. Faire un Profelitte, est, suivant les idées d'une Devote, quelques chose de plus considerable que de sauver un Etat. En un mot, la Bigotterie est une yvroye, qui, à moins d'être deracinée, ruine toutes les productions du terroir qui la nourrit ; elle est abominable dans ses effets, autant qu'elle est deraisonnable dans ses causes. *C'est un vice lâche* : il porte l'homme à fermer ses yeux pour suivre les autres

„ dans l'obscurité, à renoncer à
„ sa propre raison, le present le
„ plus beau de la divinité, & la
„ plus noble prerogative de notre
„ nature. *C'est un vice impoli &*
„ *contraire à l'humanité*; il nous
„ fait rompre en visiere à tout le
„ monde, & nous rend usurpa-
„ teurs de la liberté de raisonner
„ qu'on ne peut oter aux autres,
„ pour en jouir seul, sans violer
„ les Droits de la Societé. *C'est un*
„ *vice Anti Chrétien & directe-*
„ *ment opposé à l'humilité, la ba-*
„ *se de l'Evangile*, qui nous or-
„ donne d'estimer les autres com-
„ me plus excellens que nous-mê-
„ mes. Ce vice est le poison de la
„ Philosophie & de la verité,
„ puis qu'il nous ôte tout moien
„ de nous éclaircir & d'augmenter
„ nos connoissances. *Sur tout, ce*
„ *vice est pernicieux pour la Poli-*
„ *tique*; quand on lui lâche le
„ frein, il s'échape en jalousies,

„ en animositez , en violences,
„ en persecutions, en guerres fan-
„ glantes, & barbares. Un Ro-
„ yaume de Bigots ressembleroit
„ à l'Etat de la Nature, ou chaque,
„ Particulier auroit à craindre de
„ tous les autres. „ Telle est l'i-
dée qu'on peut se former de la
devotion qui fait de nos jours
tout le christianisme de la plu-
part des femmes & même des
trois quarts des hommes. Le Nom
de Chrétien ne sert plus qu'à nous
mettre à couvert de ces passions
brutales qui feroient honte à un
honnête Payen. Est ce là l'Esprit
de la Religion que J. C. nous a en-
seignée? Rougissez, *Belise* Rou-
gissez de cette frenesie qui vous
rend esclave du Jeune *Licion*. Est
ce la Religion qui vous a empêché
jusqu'à present, de lui faire un sa-
crifice de votre pudicité? Ignorez-
vous, *Lycie*, ce que vous avez
entendu prêcher cent fois que le

Caractere du Christianisme est la douceur, l'humilité & la patience: comment donc osez vous venir aux Assemblées Chrétiennes, puis que vous ne respirez que vengeance & que haine? Comment osez vous paroître dans la maison de Dieu plus bouffie d'orgueil, que de la graisse qui vous etouffe? Apprenez qu'avec de pareilles, dispositions vous ne pouvez pretendre à l'heritage de ceux *qui sont doux & humbles de cœur*. Vous ne pouvez souffrir à vos côtez une vieille couverte de haillons: craignez ou plutot tremblez que votre jeunesse & votre parure ne vous rendent indignes d'approcher du fils de Dieu. En un mot, *Belise*, devenez humble & modeste: pratiquez vos devoirs pour l'amour de Dieu seul, & alors, je ne taxerai plus votre Religion d'hypocrisie, ni votre Devotion de Bigotterie. Mais je fremis quand je pense combien vous êtes

êtes éloignée d'un changement qui vous seroit si avantageux. Neanmoins, pour le faciliter autant qu'il est en nous, voici quelques moïens dont vous pouvez faire usage, contre un mal qui semble être sans remede.

1. Defaites vous de cette orgueilleuse presomtion qui vous fait regarder avec mepris ceux qui ne vous imitent pas en tout, & qui ne seront tenus de le faire que quand vous imiterez vous-même J. C. modele de l'humilité la plus parfaite.

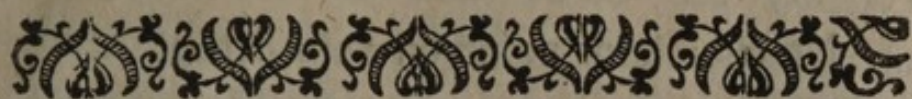
2. Pensez souvent combien l'Esprit humain est, par sa nature, sujet à l'Erreur, & ne decidez plus avec precipitarion, sur des Questions que vous n'entendez point.

3. N'ayez plus pour les personnes de differentes Religions ce mepris dont nous avez affecté jusqu'à present de donner des marques publiques. Frequentez les, bien loin de

de les fuir. Le commerce que vous aurez avec elles étendra vos connoissances, & vous frayera un chemin pour parvenir à la vérité.

4. Ayez sur tout une probité sans faste, & un amour genereux pour la vérité.

5. Ne changez point de sentiment à la legere, & sans avoir mu-
rement examiné & pesé les raisons pour & contre. Agir autrement, c'est faire peu de cas de la Religion, c'est fouler aux pieds les loix sacrées & inviolables de la conscience, c'est enfin mepriser, ou pour mieux dire insulter Dieu lui-même sur le thrône de sa gloire.



CHAPITRE VI.

*De l'Amour & des Dereglemens
dans lesquels cette passion jette
les Femmes.*

L'Amour, quoi qu'agreable
quelquefois par les douces
illusions dont il flatte nos espra-
mes, tient le plus souvent d'une
espece de frenesie ou de fureur
aveugle & brutale * qui nous
ôte entierement l'usage de la rai-
son:

Ne

* C'est ce qu'Horace disoit à sa Chere *Lydie*,
dans l'Ode XXV. du 1. livre;

*Cum tibi flagrans amor & libido,
Qua solet Matres furiare Equorum,
Saviet circa Jecur ulcerosum
Non sine questu,*

Ne cherchons point un vain detour
Pour excuser nôtre foiblesse ;
Les premiers soupirs de l'Amour
Sont les derniers de la Sageffe.

Cette passion fougueuse nous convainc de la foiblesse de nôtre nature, en même tems qu'elle nous apprend à en connoître la force & les prerogatives, qui nous rapprochent le plus de la Divinité, par la faculté que nous avons de produire nos semblables. Voyez ce qu'en dit *Horace* ; Poëte qui a transmis à la Posterité, le souvenir de ses Amours, & les noms de ses diverses Maîtresses. C'etoit un sçavant aussi fameux, & peut être plus chez les anciens *Romains* par ses galanteries, que par ses Ecrits. Et qu'on ne s'en etonne pas : les Philosophes qui paroissent les plus insensibles, ressentent quelquefois les feux de l'Amour,

Veut.

Veut-on favoir tous les defordres que cette passion peut produire dans le cœur, on n'a qu'à lire la peinture vive qu'Ovide nous a donnée de l'Amour de *Byblis* pour son frere *Caune*. * „ D'abord, cette fille ne crut pas, dit-il, que sa passion s'appellat Amour. Baiser son frere à toute heure, lui paroissoit un effet de l'Amitié fraternelle : mais enfin cette passion se declara peu à peu. Toutes les fois qu'elle devoit voir son frere, elle étoit plus curieuse de se parer, Elle avoit plus d'envie qu'auparavant, de paroître belle à ses yeux ; & lorsque quelque fille qu'elle croyoit plus belle qu'elle paroissoit auprès de lui, elle en étoit aussi tot jalouse. Neanmoins elle ne connoissoit pas encore ni sa passion, ni elle-même.

* Ovide metamorph. l. IX. fable II.

„ même ; avec ce feu inconnu qui
„ la devoroit , elle ne formoit ni
„ vœux, ni desirs , mais cette forte
„ de modestie ne demeura pas long-
„ tems ou il y avoit tant d'A-
„ mour. „ Elle resolut enfin d'e-
crire à son frere qui etoit devenu
son Amant , & s'appuyant sur sa
table : *Quoi qu'il en puisse arri-
ver , dit-elle ; découvrons ce fol
Amour. Mais en quel gouffre me
vais-je plonger ? Et combien le feu
que je nourris est-il horrible &
épouvantable ?* „ Elle Commença à
„ écrire, mais d'une main timide
„ & tremblante, & fut en doute
„ si elle devoit achever. Elle
„ tient d'une main la plume, &
„ de l'autre le Papier. Elle lit &
„ relit ce qu'elle a écrit, elle ef-
„ face, elle change , & remet en
„ même tems ce qu'elle vient
„ d'effacer. Ce qu'elle a écrit lui
„ plait , mais elle ne laisse pas
„ de le condamner, & d'en avoir
hon-

„ honte. Elle veut déchirer sa
„ lettre, & aussitot elle ne le veut
„ plus, elle ne fait ce qu'elle
„ veut & tout ce qu'elle veut lui
„ deplait. On eut vû sur son visa-
„ ge un melange d'audace, & de
„ crainte. Elle avoit mis dans
„ sa lettre le nom de soeur, mais
„ elle l'effaça en la relisant. „
Caune reçut très-mal cette Let-
tre qui avoit couté tant de pei-
nes à *Biblis*: cette pauvre fille
s'imagine qu'elle a eu tort de se
confier à du papier, & qu'elle
auroit mieux fait de decouvrir elle-
même sa passion. „ Son Esprit de-
„ meura dans un trouble étrange.
„ Bien qu'elle se repentit d'avoir
„ voulu tenter son frere, elle veut
„ pourtant le tenter encore. Elle
„ renonce à la modestie, elle lui
„ parle même, & lorsqu'elle a
„ été cent fois refusée, elle s'ex-
„ pose encore au hazard d'essuyer
„ de nouveaux refus. Enfin *Caune*
E qui

„ qui voyoit que l'aveuglement de
„ sa sœur ne guerissoit point, &
„ que sa fureur n'avoit point de
„ fin, abandonna la Patrie, & al-
„ la bâtir une ville dans un Pais
„ étranger, s'imaginant que son
„ absence étoit l'unique remede à
„ la passion de sa sœur. Mais
„ cette miserable fille en devint
„ plus furieuse. Elle déchira ses
„ habits, elle s'arracha les che-
„ veux & la fureur la transporta de
„ telle sorte, qu'elle n'eut point
„ de honte d'avouer que le mal
„ qu'elle enduroit, procedoit de
„ son Amour & des mepris de son
„ frere. „ Encore seroit-on heu-
reux si ce que l'Amour fait souffrir
apprenoit à s'en passer; mais hélas!
il n'est propre qu'à nous jeter
dans le desespoir, quand on ne
peut jouir de l'objet aimé.

Ainsi, cette passion etant aussi
vive qu'elle l'est, on a tout lieu de
s'etonner qu'on puisse lui en asso-
cier

cier d'autres : mais d'ailleurs, c'est une raison pour n'être point surpris qu'elle porte les Femmes à des dereglemens qui deshonnorent la Religion, & causent tant de troubles dans la société. Car plus un vice est infame, & plus les Femmes s'y livrent, * & même avec une espece de fureur. Aussi voit-on par tout, & jusqu'à *Rome* des lieux publics, consacrés aux plus infames debauches, & ou l'on voit des filles & des Femmes, sans honte & sans pudeur, faire commerce de leurs corps. C'est le metier dont elles vivent. Mr. de *St. Didier*, Gentilhomme du Comte d'*Avaux*, dans la Relation qu'il nous a donnée de la ville de *Venise*, assure que de dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les meres & les Tantes font elles-mêmes

* *Fortem animum præstant rebus quas turpiter Audent.* Juvenal sat. 6. vs. 197.

mes le marché, & conviennent du prix de la virginité de leurs filles, pour un certain tems, moiennant cent ou deux cents ducats, pour faire, disent elles, de quoi les marier. Il ajoute qu'il se trouva un jour à un Traite de cette nature, & qu'un Gentilhomme étranger, de sa connoissance, etant depuis quelque tems en marché pour une fille, & differant toujours à donner une reponse positive, sur ce qu'il ne lui trouvoit pas assez d'embonpoint, & qu'elle n'avoit pas encore la gorge bien formée, la Tante lui dit qu'il ne falloit pas être plus long-tems à se deteminer, parce que le P. Predicateur d'un des premiers Couvents de Venise qu'elle nomma, etoit entré en traité; & avoit deja fait une offre raisonnable. Il dit aussi que c'est l'opinion commune de tout le monde à Venise, qu'un seul frere se marie pour tous les autres, & que
cela

cela ne se dit pas sans fondement, mais qu'il seroit inutile d'en vouloir donner des preuves

Il ajoute que ceux qui connoissent autant Rome que Venise sont en peine de decider en laquelle de ces deux villes, il y a plus de Courtisannes, & plus de Libertinage. Heureux ! si ces defordres etoient renfermés dans les bornes de l'Italie, mais la corruption est passée du Sanctuaire au Parvis du Temple. Les Pais les plus éloignez de Rome cette ville si celebre du tems de St. Paul, par la foi des fidèles, ne lui cedent en rien pour la Debauche. En France, en Allemagne, en Hollande, &c. on voit à peuprès les mêmes defordres. On auroit aussi-tot trouvé un Cygne noir qu'une femme veritablement vertueuse. *

On

* Rara avis in terris, nigroque simillima
Cygne. Juvenal. Sat. VI. vs. 164.

On me dira peut être qu'il n'y a que des Femmes du commun qui fassent negoce de la vertu, ou plutot de l'impudicité la plus outrée. Mais je n'en excepte point les Dames de la premiere volée. Qu'on y prenne bien garde, elles donnent souvent l'exemple, & elles autorisent les desordres; car elles sont enhardies à commettre toutes sortes de crimes par l'impunité, qui est un des privileges attachez à la grandeur. Les mœurs sont-elles moins corrompuës aujourd'hui que du tems d'*Horace* & de *Juvenal*? Bien loin de là: j'ose dire que les passions augmentent & se fortifient à mesure que le monde vieillit. Or, quels n'etoient pas à *Rome*, & par tout ailleurs les dereglemens des Femmes de Distinction, sous le regne d'*Auguste* & de ses Successeurs? Ne voyoit-on pas alors des Dames qui pouvoient compter parmi leurs Ancêtres, je ne fais com-
bien

bien de Contuls, aller impudem-
ment se faire inscrire chez les Edi-
les pour se mettre à l'abri de la ri-
gueur des loix ? C'est ce que fit
Vestilia qui étoit d'une famille Pre-
torienne, suivant en cela, dit *Ta-
cite*, la coutume établie depuis
long-tems à *Rome*, où l'on croyoit
assez punir les Femmes debauchées
par la honte d'un aveu sincere de
leur Crime. *Suetone* * nous ap-
prend, que les Dames Romaines
aimoient mieux perdre les préro-
gatives & les honneurs attachez à
leur naissance, & donner leur
nom dans les Registres publics des
Ediles, que de ne pas s'abandon-
ner à toute la corruption de leur
cœur.

Juvenal nous represente † quel-
ques

* Sueton. in Tiber. c. 35.

† *Lenonum ancillas posita Saufeia Corona
Provocat & tollit pendentis premia coxa . . .
Palmam inter Dominas virtus natalibus
Æquat. Juvenal. sat. VI. vs. 319. &c.*

ques Dames de son siècle défiant à l'Escrime d'Amour , les servantes des Lieux infames ou elles alloient éprouver leurs forces. Elles preferent , dit ce Poëte , la victoire qu'elles y remportent à leur naissance même quelque illustre qu'elle soit ; & quand elles sont dans les grottes obscures ou elles sacrifient à Venus , agitées de transports furieux , elles s'écrient toutes ensemble : „ Nous voici donc dans un „ lieu ou tout nous est permis ! „ Qu'on nous amene des hommes. „ Quoi ! nos amans sont endormis ? He bien qu'on nous fasse „ venir de jeunes garçons deguisez „ en filles. S'il ne s'en trouve „ point sur le champ , continue „ Juvenal , elles font appeller des „ Esclaves. Au defaut de ceux-ci , „ elles envoient querir , l'argent à „ la main , des Porteurs d'eau. „ Que fai-je ? Plutot que de ne „ pas assouvir leur brutale passion, „ elles

„ elles n'auroient pas honte d'a-
 „ voir recours aux Bêtes mêmes.*
 Encore un coup, il faudroit ne
 guere connoître les mœurs de nô-
 tre siècle, pour s'en former une
 idée plus avantageuse. Si j'étois
 homme à peindre d'après nature,
 ou si l'on pouvoit dire la vérité
 sans courir aucun risque, je pour-
 rois donner ici des Portraits, ou
 l'on reconnoîtroit bien des Dames
 de nos jours. Mais au défaut de ce-
 la, les Lecteurs judicieux pourront
 appliquer à qui bon leur semblera
 les paroles de Juvenal que je viens
 de citer. C'est une copie dont il y
 a eu dans tous les tems beaucoup
 d'Originaux.

Après

* *Jam fas est, admitte viros, dormitat adulter?
 Illa jubet sumto juvenem properare Cucullo.
 Si nihil est servis incurritur: abstuleris spem
 Servorum, veniet conductor aquarius: hic si
 Queritur, & desunt homines, mora nulla
 per ipsam*

Quo minus imposito clunem summittat Asello.
 Juvenal Sat. 6. vs. 326.

Après tout l'Amour n'est condamnable qu'autant qu'il cause les dereglemens dont on vient de parler. Quand cette passion est bien réglée, & qu'elle ne nous fait point franchir les bornes de la chasteté & de la pudeur, elle n'a rien que de très-legitime.

Je fais bien qu'un Amant est toujours agité de quelque transport, mais la passion qui le domine, & qu'on nomme, dans l'isle de Cythere, *la belle passion*, ne lui fait pas toujours fouler aux pieds les loix de la Religion & de l'honnêteté.

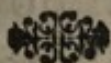
* Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme

Qu'un merite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le Jour
Si d'entre les mortels on bannissoit l'Amour?
Non, non, tous les plaisirs se gouttent à le
suivre,

Et vivre sans aimer, n'est pas proprement
vivre.

Les

* Moliere;



Les biens , la gloire , les grandeurs ,
Les sceptres qui font tant d'envie ,
Tout n'est rien si l'Amour n'y mele ses ardeurs
Il n'est point , sans l'amour , de plaisir dans
la vie.

Mais ces maximes ne doivent pas
être prises au pied de la lettre. El-
les ne sont pas vraies en tout sens ,
& franchement , elles ne convien-
nent qu'à un très-petit nombre de
personnes. qui sont assez maîtresses
d'elles-mêmes pour dire :

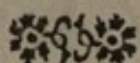
Si pousser des soupirs & pleurer nuit & jour
C'est le premier tribut que l'on paie à l'Amour,
Avant qu'entrer sous sa puissance ,
Je veux qu'il m'en donne quittance.

Car si l'on ne se sent pas assez de
force d'Esprit , pour éteindre ,
quand on le voudra , les étincelles
qui pourroient causer un incendie ,
il faut éviter jusques aux engage-
mens

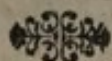
mens les plus innocens. Les jeux se tournent quelques fois en affaires serieuses. Mais, en bonne foi, qu'est ce que les Moralistes les plus rigides, trouveroient de criminel dans les soupirs de deux jeunes cœurs faits l'un pour l'autre, & qui souhaitent passionnement d'être réunis par les liens du mariage? Pourroient ils blamer la jeune L * * * de ses empessemens pour le Marquis de C * * *? Elle l'aime, elle en est aimée. Du reste, elle est d'une vertu solide & reconnuë; elle fuit avec autant de soins la compagnie de tout autre homme, qu'elle recherche avec avidité celle de cet heureux Amant. Pour moi, j'approuve en elle jusqu'à ces agréables fureurs de l'Amour, qui lui font dire, après *Sapho*:

Heureux ! qui près de toi pour toi seul soupire,
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
 Qui te voit quelquefois doucement lui sourire;
 Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils
 l'égaler ?

Je



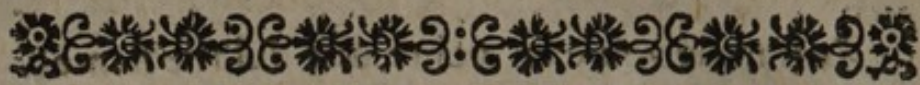
Je sens de veine en veine une subtile flame ;
Courir par tout mon corps si tot que je te vois
Et dans les doux transports ou s'egare mon
Ame
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.



Un nuage confus se repand sur ma vûe
Je n'entends plus, je tombe en de douces
langueurs
Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë,
Un frisson me saisit, je tremble, je me
meurs.

Oui, je le soutiens, quelque ani-
mé, & quelque passioné que soit
ce langage, il est très permis à
L * * * de le tenir. Son Amant est
sage & digne d'elle. Les motifs qui
les font agir l'un & l'autre, sont
justes & Chrétiens. On ne peut
donc raisonnablement, trouver
mauvais qu'ils se temoignent reci-
proquement ce qu'ils sentent l'un-
pour l'autre.

CHA-



CHAPITRE VII.

De la Contenance & de la Chasteté.

YA-t'il encore dans le monde un reste de ces vertus que nos bons Peres appelloient Contenance & Chastete? C'est-là une question qu'on me feroit, sans doute, après avoir lû le Chapitre precedent, si je ne la prevenois ici. Question à laquelle je repons que ces vertus ne sont pas encore tout à fait bannies du Christianisme. Oui : on a encore la satisfaction de voir des Femmes vertueules & chastes, au milieu de l'impudicité qui semble inonder le genre humain. Et je ne doute point que parmi ce grand nombre de Devotes qui peuplent les Couvents, il n'y ait quelques
vesta-

vestales, douées du Don de Continence. La Grace est assez puissante pour les mettre en état d'observer le vœu qu'elles ont fait, quoique temerairement, de *conserver leur vase en sanctification*. Parmi les filles, si la défense du septieme commandement n'est pas capable de leur faire garder la chasteté, du moins la crainte de l'infamie produit ce bon effet. Combien n'y en a-t'il pas qui font l'Original du *Pastor fido*, & qui disent dans le secret de leur cœur, ou dans un tête-à-tête passionné :

Que vôtre bonheur est extrême,
 Vous qui n'avez dans vos Amours
 D'autre regle que l'Amour même!
 Que j'en vie un semblable sort,
 Et que nous sommes malheureuses,
 Nous de qui les Loix rigoureuses
 Punissent l'Amour par la mort!

Ha! que l'on aime peu quand on craint de mourir;

Myrtille, plut au ciel qu'une mort inhumaine,

Fut

Fut du peché la seule peine ,
Je ferois gloire d'y courir ?
Seule regle des belles ames ,
Et le premier Dieu de mon cœur ,
Honneur, voi que je fais à ta sainte rigueur
Un sacrifice de mes flammes.

Ainsi la crainte de la mort, ou des jugemens de Dieu, n'est pas le principe de la chasteté des Femmes. L'enflure qui est quelquefois la fuite d'un commerce criminel, un certain reste de pudeur qui empêche les plus passionnées de faire toutes les avances: un noble orgueil, & d'autres passions de cette nature y contribuent beaucoup plus que toute autre chose.

Mais, pour le dire franchement; je ne suis point de ces Moralistes rigides, qui prétendent, & soutiennent d'un ton décisif qu'on peut être impudique, non seulement par les actions, & par les paroles obscènes, mais encore par les pensées. Nous ne sommes point maîtres

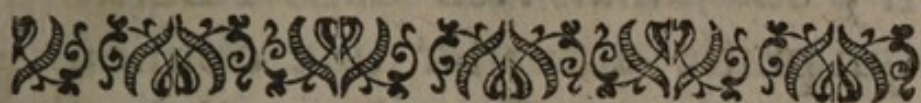
tres de nos desirs, ainsi on ne peut condamner que le plaisir qu'on y prend, au lieu de s'opposer à ces aiguillons involontaires de la chair. Desorte que, selon mes principes, on ne pèche réellement contre la chasteté & contre la Contenance, que quand on souhaite passionément, de faire des choses opposées à ces vertus. Toute femme, par exemple, qui se sent très-disposée à commettre un adultere, & qui vit dans l'esperance d'assouvir un jour ses desirs criminels, en peut conclure hardiment que quoique son corps soit chaste, elle est coupable devant Dieu du crime qu'elle auroit commis si elle en avoit trouvé l'occasion. * „ ha! que l'on se „ trompe, dit Mr. Bayle, si l'on „ croit faire pour l'Amour de „ Dieu, tout ce qu'on fait de louable,

* . . . *Servatis benè corpus, adultera mens est.*
Ovid. *Amor.* l. 3. El. 4.

„ ble , à moins que l'on n'ait
„ éprouvé que l'on s'abstient des
„ choses qui nous sont plus che-
„ res, dez qu'on s'aperçoit que
„ Dieu nous les a defenduës. Un
„ homme qui aime les Femmes
„ & qui contente sa passion le
„ plus qu'il peut, mais qui d'ail-
„ leurs est si sobre, qu'il ne
„ hait rien tant que de rompre
„ son Regime, & qui ne pour-
„ roit boire du vin pur sans
„ gagner des maux de têtes fort
„ violens, qui est outre cela
„ grand Poltron, & ne fait ce
„ que c'est ni d'Epée, ni de Pif-
„ tolet, n'auroit-il pas bonne
„ grace de se faire un merite
„ devant Dieu de ce qu'il ne
„ s'enivre point, ni ne vole point
„ sur les grands chemins? Qu'il
„ renonce à l'impudicité à la
„ quelle il est si sensible, qu'il se
„ fasse cette violence-là par la
„ raison que Dieu le lui a com-
man-

„ mandé , & alors on prendra
„ pour bon tout ce qui est en lui
„ de louable : autrement il nous
„ permettra de croire que son
„ aversion pour l'yvrognerie &
„ pour le vol, est une vertu à la
„ quelle sa foi n'a nulle part, &
„ qu'il retiendrait toute entière
„ quand même il renonceroit au
„ Christianisme. „ Il en est de
même de toutes les Femmes qui se
sentent capables de commettre
quelqu'action criante. Elles ont
une passion favorite qu'elles culti-
vent avec soin, bien loin de vou-
loir s'en defaire. Du reste, elles
sont assez réglées; elles s'en ap-
plaudissent, & se figurent qu'elles
font un grand sacrifice à Dieu en
s'abstenant de certains vices qui
les dèshonoreroient dans le
monde & les perdroient de repu-
tation. Mais, Mesdames, qu'il
me soit permis de vous dire inge-
nûment ce que je pense là dessus,

& de le dire après le même Auteur que je viens de citer. *Si vous etiez capables de faire un grand sacrifice à Dieu, vous comprendriez bien que ce seroit vôtre passion favorite qu'il faudroit sacrifier, & qu'on ne sacrifie pas les passions aux quelles notre temperament nous rend insensibles, ou que le seul point d'honneur nous empêche de suivre aveuglement. Consultez-vous là dessus, & soyez persuadées que toutes les vertus qui n'ont que des vûes humaines & charnelles pour principes, sont bien quelque chose de beau aux yeux des hommes, mais que devant Dieu, qui sonde les Reins & les cœurs, ce ne sont que des Pechez éclatans, selon l'expression de St. Augustin.*



CHAPITRE VIII.

Du mariage.

DAns les premiers siècles du Christianisme, quelques Peres de l'Eglise, infatués d'un faux Principe, emprunté des Paiens, qui avoient reconnus l'excellence du Celibat, preferoient cet Etat à celui du mariage. Quelques uns d'entre ces SS. Docteurs, ont outré leurs idées sur cette matiere jusqu'à dire que le *mariage etoit un usage illegitime & impur.* * Mais assurement, il

F 3

n'y

* Justin de Resurrect. Il y a des Femmes qui n'etant pas d'abord steriles, sont demeurées vierges, & se sont abstenues de tout commerce charnel. D'autres s'en sont abstenues depuis un certain tems. Il y a aussi des hommes, qu'on voit garder la continence dez le Commencement & d'autres depuis un tems, en sorte qu'ils renoncent à l'usage illegitime du mariage, par lequel on satisfait les desirs de la chair.

n'y eut jamais rien dans l'Ecriture qui puisse autoriser une opinion si extravagante. Et même, j'ose dire (faisant abstraction du pouvoir invincible de la grace) que le mariage est le seul moïen de conserver la chasteté, & que c'est l'unique remede aux feux de la concupiscence; car tout le monde n'est pas de l'humeur d'un saint visionnaire. C'est, si je ne me trompe le bon François d'Assise, Patron des Gueux, lequel se vautroit dans la neige pour arrêter certains mouvemens impetueux de la chair & pour garantir la Robbe de Chasteté des flammes du plaisir. Quelle chaleur dans un Moine!

Les hommes & les Femmes pris separement, ne sont pour ainsi dire, que des Creatures imparfaites, & comme une moitié les unes des autres. L'humanité divisée en deux Sexes n'est proprement entiere que par l'union de tous les deux. Chaque Sexe a reçu certains merites d'agrés-

d'agrémens qu'il doit à l'autre Sexe; & c'est cette communication mutuelle de beautez particulieres, qui fait la beauté generale de la nature. De là vient cette pente presque invincible que nous avons à nous faire part des graces qui nous embellissent. Celui qui les possède n'en est point touché, parce qu'il doit aspirer à d'autres: mais celui qui les voit, en est charmé, parce qu'elles lui sont propres; & qu'elles ne sont faites que pour lui. Ce jeu de la nature qui ne nous a separez que pour nous rapprocher de plus près, est aussi ancien qu'elle même; & l'on a toujours vû les deux Sexes se redemander l'un à l'autre, cette portion d'eux mêmes qui leur manque, & se former reciproquement de se communiquer leurs perfections, pour ne faire tous ensemble qu'un seul corps d'humanité, qui puisse augmenter ses forces par son union, & eten-

dre sa durée par ses forces.* je ne doute point que les Peres de l'Eglise qui ont tant clabaudé contre le mariage n'aient senti, comme nous, ces impressions secretes de la nature, qui devoient les obliger à parler tout autrement qu'il n'ont fait. Mais entre nous, peut etre que par des expressions qui paroissent & qui sont en effet si dures, ils ont seulement voulu dire;

- - - - Qu'on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le feing d'un Notaire,

Ou tout au moins qu'il ne faut rien precipiter dans une affaire de cette importance, & de toute la vie. Qu'il faut connoître les inclinations d'une Femme avant de s'unir à elle par des liens indissolubles; & qu'après avoir pris toutes
les

* V. Les Amours d'Horace p. 132.

les précautions imaginables, on a encore tout le tems de se repentir de son choix. Si c'étoit là leur pensée, il n'y a rien de mauvais. Bien loin de là: elle renferme un conseil que tout homme raisonnable devroit suivre, & qui est bien exprimé par cette Epigramme:

Ami, je voi beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose.
Il y faut penser mûrement,
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

On voit bien, sans que je le dise, que la conclusion de ce dernier vers n'étant là que pour la rime, & pour la chute de l'Epigramme, on auroit tort de prendre cet avis à la rigueur, & de s'en servir pour se dispenser du mariage. Si c'étoit là le sens qu'on dut lui donner, il se-

roit très-criminel, puis qu'il tendroit à la destruction de nôtre espece. Mais, si l'on ne doit pas *songer toute sa vie* au mariage, il faut du moins y penser très-long-tems. Combien d'hommes pour s'être mariés sans reflexion, & par un *impromptu* d'Amour, vivent avec leurs Femmes d'une maniere scandaleuse. Toutes les humeurs ne sympatissent point les unes avec les autres, & il y a plus d'un mari qui pourroit dire après Mr. *Passerat*:

Celui qui n'a pas vû comment la Mer Egée,
Heurtant contre sa rive écume en sa fureur:
Comment la foudre craque, éclatant son
 horreur
Sur quelque grosse tour dont la etre est
 chargée:

Qui n'a pas vû comment la Lionne outragée
D'un rugir gemissant se fend presque le cœur,
Et ce qu'oit le chasseur à demi-mort de peur
Laisant sur l'autre bord la Tigresse enragée:

Qu'il

Qu'il vienne à mon logis, il entendra souvent
 Les muglemens des bœufs, les orages, le vent,
 Les Tambours, les Canons, la foudre & la
 tempête :

Il entendra l'enfer; & ce qu'on peut nom-
 mer

D'impetueux au Ciel, en la terre, en la mer,
 Ma Femme, cher Ami, seule a tous dans
 sa tête.

Tout bien considéré, on ne peut
 blamer *absolument* le Heros que
Boileau fait parler dans sa Satyre
 contre le mariage. Tout ce qu'il
 lui fait dire est sentences, & tou-
 tes sentences vraies à certains egards,
 & fondées sur l'experience journa-
 liere, qui nous apprend à n'en
 pouvoir douter que pour la plupart
 des gens.

L'hymen avec la joye a tant d'antipatie
 Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée &
 la sortie.

Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit ;
 L'on a cent mauvais jours pour une bonne
 nuit.

Nean-

Neanmoins , cette verité n'est pas si generale qu'elle excluë toute exception. Il y a des mariages heureux, & quand ils sont tels, c'est sans contredit le plus beau & le plus aimable Etat de la vie.

Quelle joie en effet , quelle douceur extrême!
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime:
De s'entendre apeller *petit cœur* , ou *mon bon*;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable mere ,
De petits Citoïens dont on croit être pere!

Quel charme ! au moindre mal qui nous vient
menacer ,

De la voir aussitot accourir , s'empressez ,
S'effraier d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.

Pour gouter ces douceurs dans le mariage , le Mari & la Femme doivent contribuer reciproquement à leur felicité. Ils doivent suivre les préceptes de *St. Paul* qui ordonne à l'homme *d'aimer sa Femme comme J. C. aime son Eglise ;* & à la Femme *d'être soumise à son*

son mari en toutes choses. Tous deux doivent se garder une fidélité inviolable, & l'entrée de leur cœur doit être entièrement fermée à la jalousie. Car qu'y gagneroit-on, à agir autrement? Des inquiétudes mortelles, suivies de toutes les précautions imaginables, peuvent elles nous garantir du Cocuage? Au contraire: plus une Femme est gênée, & plus il est à craindre qu'elle ne vienne à bout de ses desseins. Une preuve de cela, c'est qu'on voit beaucoup plus de desordres en *Italie* & en *Espagne* où les Femmes ont peu de liberté, qu'en France, où elles peuvent recevoir des visites à toute heure. Telle est la perversité, & la bizarrerie de nos inclinations. Nous nous portons violemment à ce qui nous est défendu; & la liberté semble écousser nos desirs. On pêche moins, quand on peut le faire impunément. On ne fait qu'irriter les pas-

passions, en voulant les dompter : le plus sûr moyen de les vaincre, c'est de leur laisser le champ libre. *

Lucien accompagne sa Femme, à l'Eglise, aux promenades, dans les visites qu'elle rend à ses amies ; en un mot elle ne va jamais seule. Ce jaloux prend toutes les précautions du monde pour n'être point coëffé de la façon de Geronte. Quand il sort pour vacquer à ses affaires, & que la bienfiance ne lui permet pas de mener avec lui sa moitié, il la ferme dans une Chambre ; mais le pauvre sot est duppé. A peine est-il parti que la servante, d'intelligence avec sa maîtresse, court en donner avis à Geronte. Elle l'introduit dans l'appartement de la belle Prisonniere, par une Porte qu'on a
mena-

* *Cui peccare licet, peccat minus : ipsa ptestas
Semina nequitia languidiora facit.*

*Desine, crede mihi, vitia irritare vetando :
Obsequia vinces aptius illa tuo.*

Ovide *amor.* lib. 3. Eleg. 4.

menagée avec beaucoup d'art, sous la tapisserie, & derriere le Lit. Representez vous, si vous le pouvez, ce que font alors les deux Amans. Les maris doivent apprendre de cet exemple que le meilleur parti qu'un honnête homme puisse prendre, c'est de se reposer entièrement sur la bonne foi de son Epouse. C'est le moïen le plus sûr de n'être point trompé. Finissons ce Chapitre par uue reflexion que j'emprunte d'un Auteur qui seroit très mal dans ses affaires, s'il n'étoit pas mieux connu de Dieu, que de moi.

„ Le mariage, dit-il, est un Païs de
„ ridiculitez, en même tems que
„ c'est un Païs d'épreuve & de pa-
„ tience. De quelque maniere que
„ l'on en sorte, c'est par violence.
„ L'Amour est l'introducteur, &
„ quitte presque toujours à l'entrée.
„ Au defaut de l'Amour, c'est l'in-
„ terêt qui introduit. Dans la sui-
té,

„ te, c'est la haine ou l'indifferen-
 „ ce, qui prennent le soin de con-
 „ duire. Le but de ceux qui voia-
 „ gent dans ce país est souvent ex-
 „ traordinaire & bisarre, tout le
 „ monde a du penchant pour y
 „ voiajer; il en est peu qui ne se
 „ repentent d'y être entrés. Quel-
 „ le source de ridicule!

„ La meilleure raison que l'on
 „ puisse donner de la discorde qui
 „ suit après le mariage, c'est que
 „ l'Epoux & l'Epouse n'y font
 „ plus animés du même Esprit.
 „ Avant le mariage, l'Amour ou
 „ l'interêt les regissoit, après le
 „ mariage c'est le Dieu Hymen qui
 „ repand son esprit sur les mariés.

„ Si vous me de mandez quel est
 „ cet Esprit, je vous avertis qu'il
 „ est difficile à definir. Je vais
 „ pourtant vous en donner une foi-
 „ ble idée.

„ Le Dieu Hymen est imperieux,
 „ il aime à faire des reproches, &
 n'en

„ n'en souffre pas volontiers: il est
„ penetrant, il est subtil; il voit
„ & enseigne trop de choses. L'es-
„ prit d'Amour au contraire n'en
„ connoit jamais assez. Avant le
„ mariage, on etoit d'accord, par-
„ ce que l'on alloit au même but;
„ car tout ce que l'Amour fait fai-
„ re, c'est de réunir pour un tems,
„ & d'une seule maniere: au contrai-
„ re, l'hymen fait dèfunir pour
„ toujours en mille façons. De
„ plus: dans le mariage, on s'en-
„ nuie de se rencontrer toujours
„ l'un l'autre. De là les contrarie-
„ tés, la bifarrerie, les regrets. Je
„ n'en dirai pas d'avantage, de
„ peur d'en dire encore trop peu.

„ Il est si vrai qu'une vue con-
„ tinuelle ennuye & importune,
„ que bien des mariez trouvent le
„ secret de s'aimer en ne se voyant
„ presque jamais.”



CHAPITRE IX.

De l'Esprit & de la science.

LEs Femmes se plaignent que les hommes veulent qu'elles aient de l'Esprit, mais pour le cacher, l'arrêter & l'empêcher de rien produire. „ Il ne sauroit prendre l'effort, disent-elles, qu'il ne soit aussi tot rapellé par ce qu'on nomme bienveillance. La gloire qui est l'Ame & le soutien de toutes les productions d'esprit leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute esperance; on l'abbaisse, & pour le dire avec *Platon*, on lui coupe les aîles. Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore.” Mais je doute que ces plaintes soient bien fon-

fondées. Elles ne doivent s'en prendre qu'à l'Education qu'on leur a données si elles sont gênées sur le fait des productions d'esprit : & comme elles ne sont point élevées sous les yeux des hommes, c'est à tort qu'elles nous accusent de leur couper les aîles. „ Par quelles loix, „ dit Mr. de la *Bruyere*, par quels „ Edits, par quels rescripts leur a-t'on defendu d'ouvrir les yeux „ & de lire, de retenir ce qu'elles „ ont lû, & d'en rendre compte „ ou dans leur conversation, ou „ par leurs ouvrages? Ne se sont „ elles pas au contraire etablies elles-mêmes dans cet usage de ne „ rien favoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine legereté qui les empêche de suivre une longue étude, „ ou par le talent & le genie qu'elles ont seulement pour les ou-

„ vrages de la main , ou par les
 „ distractions que donnent les de-
 „ tails d'un Domestique , ou par
 „ un éloignement naturel des cho-
 „ ses penibles & serieufes, ou par
 „ une curiosité toute differente de
 „ celle qui contente l'Esprit , ou
 „ par un tout autre gout que celui
 „ d'exercer leur memoire.”

On admire les productions des *Saphos*, des *Corines*, des *Desroches*, des *Desgournay*, des *Scudery*, des *Deshoulieres*, des *Daciers*. On vante leur gout, leur finesse, leur legereté dans le stile, leur delicateffe à rendre ce qu'elles pensent. Mais qu'est ce que tout cela, demande froidement un *Misanthrope*? C'est l'effet d'une imagination echauffée, & rien plus. Il n'y a que du brillant, & point de solide. Des ouvrages de la nature de ceux de ces heroïnes qu'on vient de nommer, ne peuvent plaire qu'à des genies superficiels. „ On re-
 garde

„ garde une Femme sçavante com-
„ me on fait une belle arme, elle
„ est cizeleé artistement, d'une
„ polissure admirable, & d'un tra-
„ vail fort recherché, c'est une
„ pièce de Cabinet que l'on mon-
„ tre aux Curieux, qui n'est pas
„ d'usage, qui ne sert ni à la guer-
„ re, ni à la chasse, non plus
„ qu'un cheval de manège quoique
„ le mieux instruit du monde. ”

Pourquoi a-t'on attaché une espee de honte au savoir des Femmes? c'est qu'elles ne peuvent être savantes qu'à demi. Ainsi pour éviter le ridicule, il vaut beaucoup mieux qu'elles soient tout à fait ignorantes. Honte pour honte, elles n'ont pas eu tort de choisir celle qui leur rendoit d'avantage, & de se livrer au plaisir. Cependant je suis bien éloigné d'approuver les desordres qui ont suivi ce choix, & qui ne font tous les jours que croître & embellir. Du reste, je

ne pretends point nier que les Femmes aient de l'esprit: j'ai même remarqué ailleurs que c'est par cet endroit qu'elles nous plaisent. Mais je ne puis convenir qu'elles aient un esprit affaitonné d'assez de jugement pour réussir dans l'étude des sciences abstraites. Approfondir les misteres de la nature, quintessencier les Elemens, se frayer une route dans les abîmes des tems, sont des choses fort au dessus de leur portée. Qu'elles cessent donc de nous envier un avantage que nous avons réellement plus qu'elles du côté de l'Esprit, & qu'elles apprennent enfin à se servir de leurs petites lumieres, pour mieux s'assujétir au service de Dieu, sans donner dans une excessive Devotion.

Clorinde n'employe plus dans la conversation que des termes choisis, & des termes de l'art dont elle parle: elle se recrie sur le moindre

dre mot hazardé : elle lit assidument tous les nouveaux ouvrages ; elle decide de leur merite & y met le prix. Elle sçait le Latin & le Grec : pour le François, Bon Dieu ! elle pourroit corriger le Dictionnaire de l'Academie, elle a fait des changemens considerables dans l'exemplaire qu'elle en a : en un mot c'est une sçavante qui decide de tout & de tout bien. Tel est le portrait que *Zolippe* fait de *Clorinde*, à tous ceux qui ont la patience de l'ecouter. Mais qu'on ne s'y trompe point ; je connois *Clorinde*, & je juge tout autrement de son Esprit & de sa science. Quoiqu'en puisse dire le colleporteur de son merite, je ne trouve en elle aucun fonds de raisonnement ; beaucoup de nullitez, encore plus de puerilitez, mais rien d'approfondi. Elle recite des passages entiers des Auteurs qu'elle a lû, mais c'est là toute la science. Sa cervelle est un

repertoire mal en ordre des plus beaux endroits des Poëtes Grecs, Latins & François. Toujours les yeux fîchez sur des *in folio*, elle s'arrete à en apprendre quelques Lambeaux par cœur, & elle les debite ensuite avec une volubilité étonnante, mais souvent très-mal à propos. Elle fait couler de sa bouche un si grand torrent de paroles, que les Grammairiens les plus accoutumez à criailier dans leurs Ecoles, les Orateurs même les plus vehemens, tout se tait devant elle : un Avocat, un crieur public, que dirai-je une autre Femme & c'est beaucoup dire, auroit beau elever sa voix, on ne l'entendrait point. Elle seule fait plus de bruit que toutes les cloches de la ville. * Elle ne sçut jamais l'art d'examiner si un sistême est bien ou mal

* *Cedunt Grammatici, viniuntur Rhetores, omnis*

mal fondé. Un auteur qui parle en maître, qui décide avec confiance sur une question qu'il n'entend pas, a toujours raison, pourvu, d'ailleurs que son stile soit à la mode; car c'est là une condition sans la quelle on ne peut emporter son approbation. Preuve de cela, c'est que dans une visite que je lui rendis, il y a quelques jours, elle me vanta beaucoup *l'essai Philosophique sur l'ame des Bêtes*: * elle en admiroit la solidité, & chaque proposition, quoique destituée de preuves lui paroissoit une Demonstration. „ Qu'on est redevable à cet „ Auteur, me dit-elle d'un ton „ fort animé! Qu'on lui est redevable d'avoir attaqué avec tant de

*Turba tacet : neq; Caussidicus, nec Præcoloquatur;
Altera nec mulier : verborum tanta cadit vis
Tot paritur pelves, tot tintinnabula dicas
Pulsari.* Juvenal Sat. VI. vs, 437.

* Cet ouvrage fut imprimé à *Amsterdam* chez *Changuion* l'année dernière 1728.]

„ de force le sisteme de Descartes,
„ & celui de Bayle, sur l'ame des
„ Bêtes! Le premier, en soutenant
„ que les Animaux qu'on nomme
„ vulgairement irraisonnables, sont
„ de pures machines, semble don-
„ ner lieu de douter de l'existence
„ de nôtre ame; & le second, en
„ avançant que l'Ame des Bêtes,
„ est semblable à la nôtre, a por-
„ té, comme le dit fort bien l'Au-
„ teur, à la Religion & à la mo-
„ rale les coups les plus dange-
„ reux. Clorinde s'échauffoit en
son harnois, & elle auroit dit bien
d'autres impertinences; mais je
l'interrompis un peu brusquement,
pour lui faire remarquer que le Phi-
losophe dont elle prenoit le parti si
fort à cœur; & qu'elle citoit avec
complaisance, auroit dû éviter de
donner prise sur lui même du côté
de la Religion & de la morale:
„ car, lui-dis-je, outre qu'il ne
„ prouve rien contre les deux
grands

„ grands hommes qu'il attaque * ,
 „ il mene ses Lecteurs droit à l'im-
 „ pieté : & il ne tient pas à lui
 „ que nous ne doutions de l'im-
 „ mortalité de nôtre ame †. Mais,
 con-

* 1. L'Auteur de l'*Essai Philosophique* ne prouve rien contre Descartes. Il avouë que Dieu peut produire une machine qui, sans la Direction d'une Ame qui lui soit unie, execute tout ce qu'on voit faire aux Bêtes, & au commencement du Chap. VI. il confirme cet aveu. Pour dire ensuite quelque chose de solide, il faudroit prouver que Dieu n'a pas fait, ce qu'il peut faire à cet egard. Or, l'auteur ne le prouve point, & même il est impossible de le faire.

2. Bien loin de refuter Mr. Bayle, il rentre dans le sisteme de cet Auteur; car ces *differences spécifiques* que l'auteur de l'*essai* établit entre les esprits, n'étant point essentielles, l'ame des Bêtes ne peut être essentiellement distinguée de celle de l'homme, & c'est-là tout ce que Mr. Bayle a voulu dire.

† Dans le Chapitre XII. de l'*Essai Philosophique*, on établit l'Ame des Bêtes est mortelle, & cela après avoir prouvé qu'elle est Spirituelle. Si les preuves de la Spiritualité de l'Ame des Bêtes, sont solides, ce qu'on n'avouë pas, elles detruisent la principale preuve de l'immortalité de nôtre ame: preuve qui est tirée de sa Spiritualité. Il est vrai que, pour voiler cette impiété, il essaye de donner de
 puis-

„ continuai-je d'un ton un peu ra-
 „ douci, & qui laissoit entrevoir
 „ l'Ironie, je gage que j'ai deviné
 „ la raison qui vous engage à de-
 fen-

puissantes raisons comme il les appelle, pour croire nos ames immortelles, qui, dit-il, ne sçauroient avoir lieu pour celles des Bêtes. Mais quelles, sont elles ces puissantes raisons? je ne les rapporterai point ici: on peut consulter l'ouvrage ou elles sont deduites; & on reconnoitra, sans peine l'egarement & l'embarras de l'Auteur. Si son principe de la spiritualité de l'Ame des Bêtes est vrai, toutes ces puissantes raisons sont applicables aux animaux qui ont vie, puis qu'il avouë lui-même que *l'immaterialité de l'Ame est un fondement sur lequel il faut bâtir; si l'on veut prouver son immortalité, par les lumieres naturelles.* Ou ce fondement est ruineux, ou bien il est applicable aux ames des bêtes comme à celles des hommes, suivant les principes de l'Essai Philosophique. Mais, pour rendre plus sensible l'impieté du sisteme de cet Auteur, reduisons le en forme de fillogisme

On est sûr de l'immortalité de l'ame par son immaterialité:

Mais, les Ames des Betes sont mortelles quoiqu'immaterialles, & qu'il n'y ait point de differences essentielles entr'elles & celles des hommes.

Donc, à Pari.

La Consequence coule desource.

„ fendre son système avec tant de
„ chaleur. Expliquez-vous, me
„ dit elle. Très volontiers, Ma-
„ dame, répondis-je: voici, pour
„ vous satisfaire ce qui me vient
„ dans la pensée. Surquoi l'Auteur
„ de L'essai Philosphique se fon-
„ de-t'il pour soutenir que l'ame
„ des Bêtes est mortelle, bien
„ qu'elle soit spirituelle? Ce ne
„ peut être que sur les différences
„ spécifiques des esprits; différen-
„ ces qu'il a imaginées *gratis*. Or,
„ ces différences ne consistent, se-
„ lon lui, que dans le plus ou le
„ moins d'étendue d'idées. Ainsi,
„ Madame, vous trouvez votre
„ compte dans un système qui vous
„ assure de l'immortalité à la quel-
„ le un Païsan, par exemple, ne
„ peut point prétendre, car ses
„ idées étant très-bornées, il est
„ confondu avec les Bêtes; au lieu
„ qu'une personne aussi spirituelle
„ & aussi sçavante que vous l'etes
est

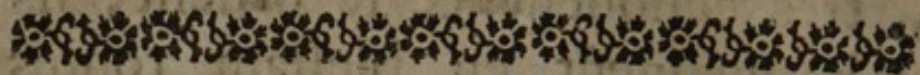
„ est distinguée de toutes les au-
 „ tres creatures, par la plus belle,
 „ & la plus avantageuse, preroga-
 „ tive qu'on puisse desirer. ”

Notre conversation s'échauffa beaucoup sur cette matiere, mais je trouvai tant d'obstination dans *Clorinde*; & je lui parlai si peu respectueusement de *son Philosophe* qu'enfin nous nous quittames fort mal satisfaits l'un de l'autre, & je sortis de sa nombreuse Bibliotheque, très-convaincu que la science des Femmes n'est autre chose qu'un grand entêtement, soutenu d'une imagination vive qui charme les genies superficiels, & qui ne veulent pas se donner la peine de rien approfondir. L'experience me convainquit en ce rencontre, * qu'il y
 „ a des gens qui gagnent à être
 „ extraordinaires: ils voguent, ils
 „ cinglent dans une mer ou les au-
 tres

* La Bruyere.

„ tres échouent & se brisent; ils
„ parviennent, en blessant toutes
„ les regles de parvenir; ils tirent
„ de leur irregularité & de leur fo-
„ lie tous les fruits d'une sagesse la
„ plus consommée Les
„ Connoisseurs, ou ceux qui se
„ croient tels, se cantonnent & se
„ divisent en des partis contraires,
„ dont chacun, poussé par un tout
„ autre intérêt que celui du public
„ ou de l'Equité, admire un cer-
„ tain Poëme, ou une certaine
„ musique, & sifflé toute autre.





CHAPITRE X.

Du Secret.

SI l'on avoit assez de force d'esprit, & que l'on fut assez maitre de ses passions pour garder le secret, il y auroit bien moins de defordres dans la Societé civile. Mais par malheur, notre nature est la foiblesse même. Nous nous confions à des gens qui ne cherchent qu'à nous *tirer les vers du Nez* pour mettre à profit, aux depens de leur honneur, les aveux que nous leur faisons ou sur nôtre compte, ou sur celui des autres. Le secret est, pour les ames foibles, un pesant fardeau dont elles se dechargent, souvent sans faire attention aux consequences facheuses de leur indiscretion. Nous nous plaignons
amé-

amèrement de leur infidélité, & nous les accusons de trahison; cependant nous sommes les plus coupables, puis que nous nous sommes trahis les premiers. Nous ne pouvons vivre sans avoir un Confident: he! pourquoi n'auroit-il pas le sien? Ennemis jurés de la contrainte, nous cherchons d'abord à nous mettre à notre aise. Nous voulons nager en pleine eau; &, suivant cette fausse maxime, qu'on ne doit avoir rien de caché pour ses amis, nous laissons voir à decouvert le fonds de notre cœur à ceux que nous croyons tels, & par ce moien, tout se fait. *Le secret*, dit l'Abbé de Varennes, * passant ainsi des uns aux autres, va se rendre au Public comme à son centre. Nous nous apercevons alors, mais trop tard, que ce que nous avions le plus intérêt de cacher est connu de

tout

* Les hommes chap. XI.

tout le monde. Desorte que la prudence veut que nous ne fassions d'autres confidences que celles qui ne peuvent nous estre nuisibles. Elle nous oblige encore à vivre avec nos meilleurs amis comme avec gens qui peuvent devenir nos Ennemis. Cette maxime, dira t'on, ne peut sortir que de la bouche d'un Jesuite. Patience! On auroit raison de la censurer, comme injurieuse à l'amitié, s'il estoit possible de trouver de veritables amis. Il est vrai que dans le monde, on se fait de grandes civilitez, des offres reciproques de service: on se donne la main; mais, c'est pour se trahir: car,

Sacrifier à sa fortune

La justice, les loix, & la fidelité;

Mepriiser les devoirs de la société,

Quand on nous voit dans l'infortune:

Railler aux depens de l'honneur,

Etre Politique & flatteur,

Se faire un jeu de l'imposture ;
Mettre l'heureux du siècle ou deffus du heros,
Louer, blâmer mal à propos,
Se venger de la moindre injure ;
Promettre & rarement tenir ;
Etre Civil, mais peu sincere,
Baïser celui qu'on veut trahir :
Sous le masque trompeur d'une vertu severe ;
Empoisonner la plus pure vertu,
Dans le pauvre impuissant voir le moindre fêtu :
Servir le crime heureux, & chercher à lui plaire,
Adorer les vices des Grands,
C'est là le Caractère
Des Amis de ce tems.

Sans hyperbole, sans figure ;
La candeur n'est plus qu'à bas prix ;
L'amitié change de nature .
Le plus grand des malheurs c'est d'avoir des
amis.

Des faux amis s'entend ; & il
n'y en a presque pas d'autres. C'est
ce que n'ignoroit pas Socrate, dont
Mr. La Fontaine a joliment rendu
la pensée par ces vers :

Socrate un jour faisant bâtir
 Chacun censuroit son ouvrage,
 L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point
 mentir

Indignes d'un tel personnage :

L'autre blâmoit la face, & tous estoient d'avis
 Que les appartemens en estoient trop petits.

Quelle maison pour lui ? l'on y tournoit à peine.

Plut au Ciel que de vrais amis

Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison

De trouver pour ceux là trop grande sa maison

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose,

rien n'est plus commun que ce nom,

Rien n'est plus rare que la chose.

Du moins, me dira-t'on, un
 homme peut bien se confier à sa
 Femme. On ira même jusqu'à pre-
 tendre qu'il le doit faire absolu-
 ment. Mais, non : il est de la Sa-
 gesse des hommes de se défier de la
 foiblesse des Femmes. Elles ont
 tant de plaisir à babiller qu'elles
 disent indifferemment tout ce qu'el-
 les savent, & souvent ce qu'elles
 ne savent pas. En un mot, elles
 ne

ne tiennent secretes que les choses qui les deshonoreroient si elles les publioient.

Plus une Femme est insinuante, plus elle a d'adresse pour penetrer les secrets de son mari, & plus il doit etre sur ses gardes. Que faisons, s'il n'y a pas encore des Grands qui, à l'exemple d'Auguste, couchent avec les Femmes des autres, pour decouvrir des secrets d'importance; car une Femme, dans ses transports amoureux, n'a rien de caché: &, tôt ou tard, elle fera perir son Mari, même sans y penser, s'il est assez imprudent pour lui apprendre des choses dont dependent sa liberté, sa vie ou son honneur. Toutes les histoires fournissent des preuves de l'infidelité des Femmes; preuves qui ne nous permettent pas de douter un moment de cette verité. Mais entre mille que je pourrois rapporter, si je voulois faire un ouvrage de Mar-

queterie , j'en choisiss un seul exemple , tiré de l'Écriture sainte. *Samson* , après avoir triomphé plusieurs fois de ses Ennemis , perit enfin par les artifices de *Dalila* , la maîtresse , à qui il eut la foiblesse de faire un aveu qui lui couta la vie , après avoir efluyé une infinité de mauvais traitemens. Il avoit résisté long-tems ; mais , vaincu par les Cajolleries de cette Femme , il lui avoua que sa force estoit dans ses cheveux. *Dalila* , au comble de sa joye , d'être depositaire de cet important secret , le communiqua aux *Philistins* , qui lui promirent de grandes récompenses , si elle leur livroit *Samson*. Un jour qu'elle le combloit de politesses & de douceurs , à son ordinaire , elle le fit endormir sur ses genoux. Sur le champ , elle lui coupe les cheveux , & le remet entre les mains de ses Ennemis. Tout le monde sçait la suite de cette histoire :

je

passé à une autre reflexion.

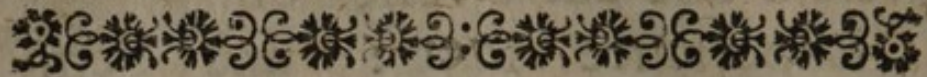
Expérience faite : une Femme en colere, sçut elle des choses capables de faire perir son Mari par la main d'un Bourreau, elle les lui reprochera à haute voix. Ainsi accoutumons nous, à ne decouvrir à qui que ce soit, pas même à nos propres Femmes, & peut être encore moins à elles qu'à toutes autres personnes, que ce que nous voulons bien que tout le monde sache ; car, si nous avons la foiblesse de leur dire tout, il vaudroit autant payer le Crieur public, pour divulguer nos secrets dans tous les Carrefours de la ville.

* Tout le monde connoit leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance & qu'indiscretion ;
Leur esprit est méchant & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible & de plus imbecile,
Rien de plus infidèle, & malgré tout cela,
Dans le monde, on fait tout pour ces animaux là.

H 4

CHA-

* Moliere,



CHAPITRE XI.

*De la Beauté, & de la parure.
Reflexions sur les Modes.*

LA mort ne respecte personne. Elle foule également à ses pieds les Rois, & les derniers de leurs Sujets. Riches & pauvres, jeunes & vieux, tous obéissent à ses loix; & elle met le dernier des hommes à niveau du plus grand Prince. Tristes reflexions pour les Femmes qui comptent sur leur Beauté. Il faut pourtant en venir là Ou la mort dissipe les agréments d'un beau visage, en reduisant le corps le mieux fait, & dans la plus florissante jeunesse à servir de pâture aux vers; ou bien l'age defigure les traits de la plus belle personne du monde. Dans ce dernier
Etat,

Erat, il ne reste aux Femmes que
le facheux souvenir de ce qu'elles
ont été :

On void bien qu'à la fin de la saison cruelle
La nature se renouvelle,
Et reprend du Printems les superbes atours;
Et qu'après que la nuit a répandu ses ombres
Le bel Astre des Cieux perce ses voiles sombres,
Et vient recommencer son cours.

Mais lorsque la beauté gemit sous les années,
Les inflexibles destinées
Ne la delivrent point d'un joug si rigoureux;
Elle ne revient plus à la saison nouvelle,
Et le triste manteau d'une nuit éternelle
Cache sa lumiere à nos yeux.

Que direz-vous, Iris quand la nouvelle
Image
De votre difforme visage
Peinte dans un miroir vous remplira de peur;
Quant ne vous trouvant plus à vous même
semblable,
Vous croirez contempler un fantôme
effroiable
En contemplant votre laideur ?

Sans doute qu'alors, vous aurez recours au fard, & vous tacherez de niveler, par mille fortes d'ingrédiens, les rides & les creux de votre visage. Votre sein de lys & de roses ne subsistant plus, vous y suppléerez par des couleurs étrangères : mais soyez persuadée que tout l'art du monde ne peut réparer les injures des ans.

Car de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la Beauté mourante
Ses efforts ne sauroient r'animer les appas;
Et quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Il en avance le trépas.

Un peu de bon sens, apprendroit
aux femmes qu'elles ne doivent
point s'enorgueillir de la possession
d'un bien si fragile qui peut leur
être enlevé, même avant la vieillesse,
par la moindre maladie, par la petite
verole, ou par mille autres acci-
dens.

Ouvrez donc votre oreille à des conseils si sages,
Eloignez ces pensers volages,
Les frivoles desseins, & les jeunes desirs;
Detachez votre cœur de vos attraits fragiles
Et meprisant ces fleurs en epines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.

Mais quels sont ils ces *Plaisirs solides*? On ne les trouve point sur la Terre. Tout ce qui est sous le Soleil est sujet au changement, il faut donc s'occuper de meditations serieuses & frequentes sur les Biens avenir. Toutes reflexions faites, on ne doit pas plus compter sur la Beauté que sur les biens de la Fortune.

Les femmes, ou pour donner plus d'éclat à leur beauté, ou pour suppléer à ce qui leur manque de ce côté-là, ont recours à la parure. Je vois Lucinde, par exemple, qui passe des trois ou quatre heures, entieres à se coëffer, ou à se decoëffer, jusqu'à ce que son miroir lui dise qu'elle à réussi à se bien mettre.

El.

Elle conclut de cette approbation qu'elle est dans un Equipage propre à faire des Conquêtes. Elle s'exerce pendant quelques heures aux grimaces qu'elle doit faire dans les compagnies ou elle se trouvera , pour fixer sur elle l'attention de *Plan-*
cus. C'est à cela qu'aboutissent tous les soins qu'elle prend pour se donner un petit air de Coqueterie qui lui convient infiniment mieux que celui de la Devotion , étant aussi ennemie qu'elle l'est de la Regularité. Mais , y penlez-vous *Lucinde* ? Quoi ? vous etalez sur votre personne avec tout l'art imaginable , les plus belles piereries qui soient dans votre cassette ; les plus belles dentelles que vous avez pû trouver ? le plus beau linge de *Hollande* ? les plus riches Etoffes des Gobelins ? He ! pourquoi le faites vous ? Est-ce pour plaire à Dieu ? vous n'ignorez pas , sans doute , que c'est au contraire le moyen de
vous

vous rendre l'objet de son indignation. Vous lisez quelquefois l'Écriture Sainte: n'y avez vous donc pas remarqué l'ordre que les Apôtres S. Pierre* & S. Paul † ont donné aux Femmes de s'orner de bonnes œuvres, & non pas de Pierrieres, & d'entortillemens de Cheveux? Pouvez vous eluder la force de ce Precepte, & pouvez vous n'y pas voir votre condamnation? faudroit-il donc que, pour obliger les Femmes à observer les loix du Christianisme à cet egard, faudroit-il, que tous les Etats imitassent les sages Reglemens de la République de Geneve? Oui: il le faudroit, puis que la Religion ne peut faire chez vous une Réforme si nécessaire pour votre salut; & si avantageuse au bien public.

* I. Epitre de S. Pier. Ch. 3. vs. & 4.

† I. Epitre de S. Paul à Timothée Ch. 2. vs. 9. & 10.

blic.* Par la prudence des Magistrats de Geneve, on ne voit point regner dans cette illustre & florissante ville,

* Des Caurres dans ses œuvres morales de l'Édition de Paris en 1575. a imploré l'autorité du bras seculier, contre l'excès des parures des femmes de son tems. Voici ce qu'il en dit: Supplions que toutes les femmes & filles s'accoustrent aussi honnestement, avec une honte & sobriété, sans tortillonemens de cheveux, ne bagues d'or & d'argent, perles ne autres habits precieux. Mais tant s'en fault, Mes Dames, (qui prenez plaisir à cela) que vous veulliez suivre ce Conseil de Mr. S. Paul, qu'en despit qu'il en parle, vous en porterez en votre confusion & damnation, si Dieu ne vous fait la grace de vous en retirer. Il est autant possible de vous detacher de vos parures que d'arracher la Lune aux dents, si Messieurs de justice ne prennent cette matiere à cueur. Car la chair & le sang vous aveuglent si fort que vous ne craignez Dieu ne Diable, pour predication qu'on vous fasse: dont, comme disoit Notre Seigneur, aux Juifs, vous mourrez en votre orgueil & vaine gloire, si vous n'en faites penitence. Il faut, veuillés ou non, que vous détortilloniez, déchauve-fouriffiez, deretiez, c'est à dire, ne portiez plus en aîles de Chauve-souris, ou en façon de Rets vos cheveux par les quels pretendez prendre diaboliquement, & enfler les hommes, pour rassasier votre de sordonné appetit: ou bien que vous soyez perduës & damnées.

le, la Tyrannie des modes. Il est defendu aux Dames, sous peine d'une amande pecuniaire, d'y porter des Robes volantes, dont l'usage est si commun par tout ailleurs, des Etoffes à fleurs, des dentelles au dessus d'un certain prix, &c. Je l'avoue, j'ai souvent admiré cette louable precaution, qui enrichit les Particuliers, & qui les met ainsi dans une situation à pouvoir fournir abondamment aux besoins de l'Etat. Et ce qui m'a le plus frappé, c'est que vous n'entendez personne se plaindre de ces loix. On les pratique d'inclination, & il semble que les Dames de distinction n'ayent rien tant à cœur que de surpasser leurs egales, en modestie. En un mot, la France qui confine aux Territoire de cette ville, n'a pû encore y introduire la folie des modes, qui rendent nôtre Nation ridicule, en faisant paroître son inconstance dans la maniere de
s'ha-

s'habiller. Il y a vingt ans que les Femmes estoient ensevelies dans leurs Coeffures; & aujourd'hui elles les portent si petites qu'à peine les aperçoit-on sur leurs, têtes. La petite Bourgeoise à frondé pendant quelque tems cette jupe monstrueuse par sa largueur, mais après avoir ri, elle s'y est logée elle même. La meilleure partie de la Politesse consiste à suivre le torrent bizarre de la mode. „ Nous vivons „ tous dans l'Esclavage. Loin de „ dependre de nous mêmes, nous „ dependons très-souvent de certains caprices grossiers, & indignes de la Raison. Peut être „ que si nous les apercevions dans „ les Bêtes, nous ne les leur pardonnerions pas. Mais de tous les „ Esclavages le plus ridicule & le „ plus mauvais c'est le desir continuel de changer de modes. „ A peine un usage en a-t'il détruit un autre qu'il cede lui-même à quelque

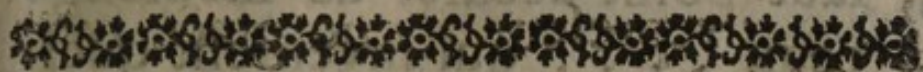
que chose de plus nouveau & de plus frappant.

Je ne trouve rien de plus judicieux que les idées de *Juvenal*, lorsqu'il nous represente une Dame à sa toilette, & une Femme de Chambre à coté d'elle, & toute en dèfordre, n'ayant encore pû trouver le tems de s'habiller. Quelqu'attion que cette pauvre creature apporte à parer l'Idole, elle n'y peut réussir. „ Ah! que vois-je!
„ s'ecrie tout d'un coup sa maîtresse;
„ se; que faites vous? Impertinente que vous etes; est ce là tout
„ ce que vous en savez? Que je
„ suis malheureuse! une boucle de
„ cheveux qui passe plus que les
„ autres! Elle ne se possede pas,
„ & elle bat cette fille pour la punir
„ du crime d'un cheveu qui ne se
„ laisse point friser. Eh! Madame,
„ s'ecrie là dessus le Poëte,
„ devez-vous vous en prendre à elle,
„ le, si vous n'etes pas contente

„ de votre nez , que ne cesse de
„ vous représenter une glace trop
„ fidèle?

„ Cependant, continuë cet Au-
„ teur, on appelle une autre Fem-
„ me de Chambre pour reparer
„ la faute de la première. Celle-
„ ci peigne la Dame & la frise de
„ nouveau. Tout étant fait, on
„ assemble toutes les filles de la
„ Maison, entre lesquelles paroît
„ une vieille Gouvernante, qui
„ n'a plus d'autre métier que de
„ filer. On tient Conseil, la vieille
„ opine la première, & chacune
„ ensuite, selon son âge & le
„ gout que l'expérience lui a don-
„ né. On diroit qu'il s'agit ici de
„ l'honneur & de la vie même
„ de la maîtresse du Logis. Mais
„ telle est la folie des Femmes de
„ ne rien estimer de plus impor-
„ tant que ce qui peut contri-
„ buer à les faire paroître plus bel-
„ les.”

CHA-



LE CHAPITRE XII

Du Mensonge.

CEux qui se piquent de la plus scrupuleuse sincérité ne sont pas toujours si exacts sur ce point qu'il ne leur arrive quelquefois de s'exprimer, de propos délibéré, d'une manière qui ne répond pas à ce qu'ils ont dans l'Esprit, & c'est ce qui s'appelle mensonge, en morale rigide. Mais, comme je fais profession d'être plus accommodant, il me semble * que l'on ne ment pas „ toutes les fois qu'on parle d'une „ manière qui n'est pas conforme „ ou aux choses, ou à nos pen- „ sées . . . sur ce pié-là, il ne
I 2 faut

* Puffendorff devoirs de l'homme, &c.
l. I. C. 10. vs. 7.

„ faut point accuser de mensonge
 „ ceux . . . qui inventent quel-
 „ que chose de faux pour une bon-
 „ ne fin, dont ils ne sauroient ve-
 „ nir à bout sans cela . . . Mais
 „ toutes les fois que l'on est dans
 „ une obligation manifeste, de
 „ decouvrir ses pensées à autrui fi-
 „ delement & sans detour, on ne
 „ sauroit, sans crime, ni suppri-
 „ mer une partie de la verité, ni
 „ user d'Equivoques, ou de res-
 „ trictions mentales. „ Voilà un
 principe que nous dicte la Con-
 science, independemment de la
 Revelation, qui encherit encore
 sur cette idée. Elle nous apprend
 que Dieu étant la verité même,
 hait souverainement le menson-
 ge, que les menteurs sont enfans
 du Diable, & que la perdition,
 c'est à dire, les peines eternelles
 de l'Enfer seront leur partage.

En effet, le mensonge est quel-
 que chose de si odieux, à ne le
 con-

considerer même que par les lumieres naturelles, & il est si contraire à l'idée que nous avons de l'honnête homme, qu'un certain sentiment, pris du fonds même de cette idée, & qu'on ne peut definir, bien qu'il soit fort sensible, nous fait bouillir le sang dans les veines quand on nous donne un démenti. Nous regardons cela comme un des plus sanglans affronts qu'on puisse nous faire: nous voulons en avoir satisfaction, souvent même au peril de notre vie. N'est ce pas là une preuve bien sensible que le mensonge est un vice des plus grands & des plus abominables aux yeux de Dieu? Puis qu'on regarde dans le monde un démenti comme un attentat à son honneur, n'est-il pas naturel d'en conclurre, qu'en mentant, on tombe dans l'infamie?

Quelques Philosophes Païens, ont regardé le mensonge comme

un vice punissable, & comme une peste dans la Société civile. Platon, donnant en cela dans une extrémité opposée au Systeme de certains Moralistes de nos jours, étoit de cet avis. Selon ce Philosophe*, il n'est permis de mentir qu'à ceux qui sont chargez du Gouvernement d'un Etat; encore faut-il qu'ils ne le fassent que pour le bien public. Et tout autre qu'eux doit s'abstenir de mentir. Si un Sujet, soit Artisan, Medecin ou autre, ment à son Prince, il doit être puni.

Si un Païen a fait paroître tant d'horreur du mensonge, quels ne devoient pas être à cet egard les sentimens d'un Chrétien, instruit dans la loi de Dieu? Neanmoins on ment de gaieté de cœur, tous les jours, à toute heure, & à tout moment. Il n'y a point

* Lib. III. de Republicâ.

point de défaut plus commun que le mensonge: c'est beaucoup si dans les conversations ordinaires, il se debite deux veritez parmi trente faussetez. Ignore-t'on que lors qu'on s'est acquis la reputation de Menteur, on ne trouve plus de creance, lors même qu'on dit une verité? * On a lieu de s'étonner que ce vice soit si commun parmi nous: mais ce qui surprend encore bien plus, c'est qu'il est presque impossible de plaire aux Femmes, sans être Menteur. Il faut être revêtu de cette infamante qualité, & la faire valoir methodiquement pour être bien venu auprès de *Dorontbe*. Il faut, aux depens de la verité, flatter son orgueilleuse presumption, & satisfaire en même tems la haine qu'elle a conçue contre

* *Aristoteles interrogatus*, quid nam mendaces lucraventur? ut cum vera, inquit, dixerint, non illis credatur. Diogen. Laërce l. 5. n. 17.

tre telles & telles Demoiselles qui ont eu la vanité de disputer avec elle du prix de la Beauté, ou des agrémens du corps & de l'Esprit.

Sylvie ment en perfection. Ecoutez-là un moment, elle vous apprendra qu'elle descent en droite ligne d'un Seigneur très-consideré à la Cour de France sous le regne de François I. Peu s'en faut même qu'elle ne fasse remonter sa Genealogie jusqu'au tems de *Pharamond* qui fonda la Monarchie *Françoise*. Elle vous fera connoître tous ses Ancêtres par leurs noms & surnoms. Elle fait tous leurs titres, & les belles actions qui les ont rendus recommandables. Vous seriez tenté de la croire sur sa parole, si je ne vous apprenois ici en confidence que son Ayeul estoit Marchand de dentelles.

Alippe, menteur en titre d'office, est le Confident de *Sylvie*. On dit

dit même qu'il l'épousera quoi qu'il n'ait, pour tout mérite & pour tous biens qu'une Noblesse assez ancienne. Ne fera-t'il pas bien recompensé des louanges qu'il a prodiguées mal à propos à Sylvie? Comment feroit il possible après cela qu'il n'y eut pas des menteurs? Tous, me direz-vous, n'ont pas le même bonheur qu'*Alippe*. J'en conviens, mais aussi faut-il avouer avec *Mr. Bayle* que tous ceux qui mentent pour flater les autres y trouvent presque de toujours de grandes douceurs. „ Ils se font des amis qui payent „ quelquefois leurs louanges, ar- „ gent comptant, ou bien qui „ leur rendent service quand l'oc- „ casion s'en presente, ou à tout „ le moins qui leur rendent louan- „ ges pour louanges. Au pis al- „ ler, ils se font une secrete joye „ de voir la credulité de ceux
I 5 qu'ils

„ qu'ils louent , & d'éviter leur
„ indignation ; car il y a des gens
„ qui ne pardonnent jamais à
„ ceux qui leur épargnent l'en-
„ cens. ”

Je ne puis quitter encore *Alippe* pour ce que j'en ai dit, car il faut tracer son Portrait : Il est si officieux dans ses menfonges, qu'il dira quelquefois à *Sylvie* qu'une autre en a parlé avec de grands éloges, & qui plus est lui a donné la préférence sur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle même. C'est ainsi que ses menfonges produisent par toute la ville la plus plaisante confusion que l'on se puisse imaginer. On voit rendre une visite au bout de six mois qu'elle est due, & après qu'on s'est bien déchiré de part & d'autre durant tout ce tems.



CHAPITRE XIII.

*De la Medifance & de la
Calomnie.*

DEux vices affreux, la Medifance & la Calomnie, regnent aujourd'hui dans le monde: Vices encore plus abominables aux yeux de Dieu, que le menfonge, & qui font très-feverement condamnez dans l'Ecriture. Medire, c'est publier les defauts réels d'une perfonne: Calomnier, c'est lui en fuppofer qu'elle n'a point.

La Medifance, fuivant la definition qu'en donne *Theophraste*, est une pente fecrete de l'ame, à penfer mal de tous les hommes, laquelle fe manifeite par les paroles. Ainfi les Femmes étant fort vaines & fort envieufes, elles excellent dans l'art de medire. Pourvû qu'on n'ufe

n'use pas de repraiselles à leur égard, elles aiment aussi beaucoup à entendre parler mal des autres Femmes, & sur tout de celles qui sont en concurrence de beauté, ou d'esprit, ou de credit, ou de rang, de quelque maniere que ce puisse être, avec celles qu'on frequente. „ Il ne faut donc pas, „ dit Mr. Bayle, leur rendre visi- „ te, fans savoir quelque histoire „ désavantageuse de ces autres-là, „ & de ceux qui ont accoutumé „ de les voir. Si l'on n'en a point „ apprises, qu'on en invente, car „ il faut ou savoir medire, ou re- „ noncer à la profession de galant „ homme. C'est pour cela qu'on „ remarque qu'il n'y a point de „ lieu au monde, ou la medifance „ regne tant, que dans ceux ou „ les deux Sexes sont toujours en- „ semble, non seulement par ce „ que cette familiarité fait naître „ mille incidens qui donnent sujet „ de

„ de causer, mais aussi parce que
„ les hommes apprennent dans
„ cette école tous les raffinemens
„ de cet art.”

Il est bien difficile d'être medifant, fans être calomniateur. On aime à grossir les objets, & rarement on parle au desavantage de quelqu'un, fans y ajouter certaines circonstances aggravantes, qui n'ont pas le moindre fondement.

Cenophile, en sortant de l'Eglise ou elle vient d'entendre un Sermon contre la medifance, louë extrêmement le Predicateur, & en même tems, s'adressant à sa voisine, avez vous remarqué Dalithere, lui dit-elle. Qu'elle est coquette! N'a-t'elle pas honte de porter un habit de foye? Si vous saviez de quelle maniere elle vit, vous en fremiriez, & qui pis est, elle est à la charge du C***, tandis que tant d'honnêtes gens languissent, & se tuent de peines pour elever leurs
famil-

familles. Voilà ce qui s'appelle
 medifance : *Cenophile* ajoute que
Dalithere est enceinte de fix mois,
 c'est calomnie. *Eucharifte*, vrai
Mifantrope, qui semble né pour
 tout dire, tant il est sincere, &
 qui brusque toutes les regles de la
 bienfeance, *Eucharifte*, dis-je,
 temoin de cette conversation, dit
 assez haut : hé ! *Cenophile*, à quoi
 pensez vous, de déchirer ainsi la
 reputation de la pauvre *Dalithere*?
 Savez vous bien que plus de dix
 Demoifelles de vos meilleures a-
 mies, m'ont affuré que vous étiez
 fur le point d'accoucher. Je con-
 nois pourtant à votre taille qu'il
 n'en est rien. Mais d'autres difent
 que vous avez deja franchi ce mau-
 vais pas, & ajoutent même que le
 fruit de vos crimes est à cent pas
 de votre Porte ; qu'ils l'ont vû, &
 qu'ils ont parlé à la Nourrice. Dites
 moi, *Cenophile*, fi c'est être medi-
 fant ou Calomniateur de parler ain-
 fi ?

fi ? Une personne qui fait metier de parler mal de tout le monde, trouve toujours nouvelle matiere pour exercer sa langue, bien souvent aux depens de gens qu'il ne connoit pas. Tantôt on se jette sur la Genealogie, tantôt sur les mœurs, & quelquefois sur les defauts naturels que nous ne pouvons corriger. *Basilide* entre dans le detail du menage de *Bastinde*. Elle fait tout ce qui s'y passe, & l'apprend à qui veut l'entendre; elle ajoute beaucoup de choses de son propre fonds, à ce qu'elle dit de réel. En un mot elle se fait gloire de medire.

Pour achever, ou perfectioner le Portrait d'un medisant, il ne faut que rapporter ce qu'en a escrit *Theophraste*, „ Si on l'interroge sur que-
„ qu'autre, dit-il, & que l'on lui
„ demande quel est cet homme ?
„ il fait d'abord sa genealogie: son
„ Pere, dit-il, s'appelloit *Sos-*
sie

„ *sie*^{*}, que l'on a connu dans le ser-
 „ vice & parmi les troupes sous le
 „ nom de *Sosistrate*, il a été Affran-
 „ chi depuis ce tems & reçu dans
 „ l'une des †. tribus de la ville;
 „ pour sa mere, c'étoit une noble
 „ *Thracienne* ‡, car les Femmes
 „ de *Thrace*, ajoute-t'il, se pi-
 „ quent la plupart d'une ancienne
 „ noblesse; celui-ci, né de si hon-
 „ nêtes gens, est un scelerat, &
 „ qui ne merite que le Gibet; &
 „ retournant à la mere de cet
 „ homme qu'il peint avec de si
 „ belles couleurs, elle est, pour-
 „ suit-il, de ces Femmes qui epient
 „ sur les grands chemins †. les jeu-
 nes

*. C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'Esclave.

†. Le Peuple d'Athenes, ainsi que celui de l'ancienne Rome, étoit partagé en diverses Tribus.

‡. Cela est dit par derision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

†. Elles tenoient hotellerie sur les grands chemins ou elles se mêloient d'infames commerces.

„ nes gens au passage, & qui,
„ pour ainsi dire les enlevent & les
„ ravissent. Dans une compagnie
„ ou il se trouve quelqu'un qui par-
„ le mal d'une personne absente,
„ il releve la conversation; je suis,
„ lui dit-il, de vôtre sentiment,
„ cet homme m'est odieux, & je
„ ne le puis souffrir; qu'il est in-
„ supportable par sa Phisionomie!
„ y a-t'il un plus grand fripon, &
„ des manieres plus extravagantes?
„ sçavez vous combien il donne à
„ sa Femme pour la depense de
„ chaque repas? trois aboles * &
„ rien d'avantage; & croiriez-
„ vous que dans les rigueur de
„ l'hyver & aux mois de Decem-
„ bre, il l'oblige de se laver avec
„ de l'eau froide? Si alors quel-
„ qu'un de ceux qui l'ecoutent se
„ leve & se retire, il parle de lui
„ pres.

* Il y avoit au deffous de cette monnoye
d'autres encore de moindre prix.

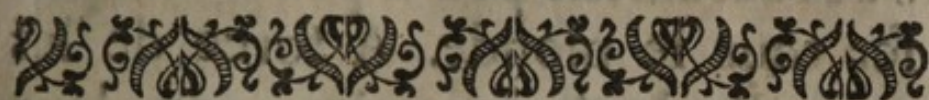
„ presque dans les mêmes termes,
 „ nul de ses plus familiers n'est
 „ epargné; & les morts * mêmes
 „ dans le tombeau ne trouvent pas
 „ un azyle contre sa mauvaise lan-
 „ gue. ”

A peine trouveroit-on un homme, qui ne fut coupable de ce vice, & qui n'eut causé quelque chagrin à d'honnêtes gens par ses Calomnies, & par les faux rapports. Je conclus de là après *Horace* que quiconque déchire un Ami en son absence, qui ne prend pas son parti quand on l'attaque, qui n'epargne personne; qui veut se mettre sur le pié de diseur de bons mots; qui est capable d'inventer mille faussetez; enfin qui ne peut garder un secret, je conclus, dis-je, que c'est là ce qui s'appelle un très-mechant homme, & celui de qui on doit se defier. †

CHA-

* Il etoit defendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une Loy de Solon leur Legislatteur.

† *Horace* lib. I. sat. IV. vs. 81.



CHAPITRE X.

De la Flatterie & de la Dissimulation.

LE mensonge & la flatterie sont deux vices essentiellement unis l'un à l'autre; mais qui ne se rencontrent pas toujours avec la dissimulation. Un flateur est un homme guidé par l'interêt & qui ne peut tarir sur les louanges de celui qu'il fait semblant d'estimer. Comme rien ne nous oblige à flatter les gens que nous fréquentons, on ne peut guere le faire sans crime. Par la flatterie, on augmente la vanité des Femmes, on leur fait croire qu'elles sont belles, & plus belles que routes celles qu'on connoît : elles s'en applaudissent, &

s'accoutument peu à peu à mepri-
fer tout le monde. A force de les
etourdir de leur merite , on leur
perfuade enfin , qu'elles furpaſſent
toutes celles , à qui pourtant elles
font de beaucoup inferieures , à
tous égards.

Alcibe ſe trouvant auprès de *Ce-
nobie* , ne ſe contente pas de lui
faire entendre qu'elle a quelques
agrémens , il la nomme beauté Ce-
leſte & Divine. Il ne peut rien di-
re de naturel & de vrai : il outre
toutes ſes comparaiſons & flatte
tous ſes Portraits. Mais il y trouve
ſon compte , bien mieux encore
que ſ'il ne faiſoit que mentir tout
uniment. Il eſt au moins plus sûr
de ſ'acquérir les bonnes graces de
Cenobie. Il ne dit rien , ni ne fait
rien au hazard. Toutes ſes paroles
& toutes ſes actions ſe raportent
au deſſein qu'il a de lui plaire : il y
auroit bien du malheur ſ'il n'y réuſ-
ſiſſoit enfin. Il ſe l'eſt déjà ren-
duë

duë favorable en quelques occasions.

On prétend, dit l'Abbé de *Varennes* *, que les Femmes sont beaucoup plus fieres dans l'elevation que les hommes; mais à qui nous en prendre qu'à nous-mêmes? Moins opposez à les en corriger, parce que nous en sommes moins jaloux, ne les conduisons nous pas à force de flatteries au point de se croire autorisées, dans toutes leurs manieres?

Il est bon de remarquer ici que la verité & la flatterie sont incompatibles, & que comme c'est le propre de la veritable amitié de dire librement ce que l'on pense, il s'ensuit que la flatterie détruit l'amitié à qui la verité & la sincerité sont essentielles. „ Qu'on designe s'il se peut „ un usage plus funeste de l'esprit „ que l'emploi qu'on en fait dans
la

* V. Les hommes ch. 15. p. 150.

„ la Galanterie pour surprendre la
 „ credulité. Ce n'est qu'à force de
 „ seduire l'amour propre qu'on y
 „ réussit. Si les Femmes etoient
 „ mieux instruites de la juste va-
 „ leur de ce qui fait le fond des
 „ cajoleries qu'on leur prodigue,
 „ peut être en feroient-elles assez
 „ peu de cas pour en faire perdre
 „ l'usage par leur fierté. Mais le
 „ mal est fait, elles ont mis elles-
 „ mêmes parmi les devoirs d'un
 „ homme qui fait vivre, celui de
 „ les tromper ainsi. ”

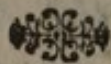
Pour la dissimulation, elle n'est
 pas à beaucoup près si criminelle
 que la flatterie. Il est même neces-
 faire d'en avoir en certaines rencon-
 tres. C'est la prudence qui doit
 nous regler pour être sinceres &
 dissimulez quand il le faut. Mais si
 la dissimulation a pour but de trom-
 per ou de seduire par des paroles
 doubles & artificieuses, il faut s'en
 defier, comme de ce qu'il y a au
 monde

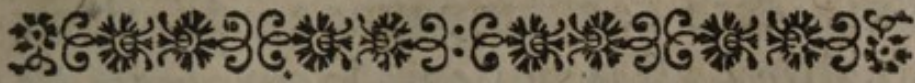
monde de plus pernicious. ; Les
 ,, manieres d'agir, dit *Theophraste*,
 ,, ne partent point d'une ame sim-
 ,, ple & droite le venin
 ,, des aspics est moins à craindre."

Defions nous donc souverainement
 des Femmes, puis que la flatterie
 est si commune parmi elles.* La
 l'agée aborde certaines personnes
 qu'elle hait ; elle leur parle, &
 leur fait croire par cette demarche
 qu'elle se reconilie de bonne foi.
 Elle loue ceux qu'elle voudroit voir
 perir, elle s'afflige avec eux s'il
 leur est arrivé quelque disgrâce.
 Elle semble pardonner les discours
 offensans que l'on lui tient : elle
 recite sans emotion les plus horri-
 bles discours que l'on aura tenus
 sur son compte, & elle employe
 les paroles les plus flatteuses pour
 adoucir ceux qui se plaignent d'elle,
 & qui sont aigris par les injures
 qu'ils

* Ce Portrait est imité de *Theophraste*.

qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelq'un qui se croit de ses amis l'aborde avec empressement, elle feint des affaires, & lui dit de revenir une autre fois : elle cache soigneusement tout ce qu'elle fait; & à l'entendre parler on diroit toujours qu'elle delibere. Souvent après avoir ecouté ce qu'on lui a dit, elle veut faire croire qu'elle n'y a pas eu la moindre intention. Elle feint de n'avoir pas aperçu les choses ou elle vient de jeter les yeux, ou si elle est convenue d'un fait, de ne s'en plus souvenir.





CHAPITRE XI.

De l'Amitié & de la hayne.

Rien de plus utile que l'Amitié dans l'adversité & dans la prospérité. Elle rend notre bonheur plus parfait, & elle nous aide à supporter nos infortunes. En effet, qu'y a-t'il de plus doux que d'avoir une personne sur qui l'on puisse compter comme sur soi-même? Ne sent-on pas plus vivement les impressions des plaisirs, quand on a un Ami qui en goute les douceurs avec nous? & que peut-on trouver de plus soulageant que d'avoir une personne qui partage notre chagrin, & qui souvent le sent plus vivement que nous-mêmes*.

L'Ami-

* *Quid dulcius quam habere, qui cum omnia audeas sic loqui, ut tecum? Quis esset tantus fruc-*

L'Amitié, pour être véritable, doit être accompagnée de deux qualitez essentielles, la probité & la constance. Point d'Amitié, sans ces deux caractères qui en font l'essence. D'où nous pouvons conclure qu'il ne faut point compter sur l'Amitié des hommes, ni des Femmes d'aujourd'hui. L'interêt en est le noeud, & ce même interêt est cause qu'il n'y a point d'amitié éternelle. Car, „ s'aimer les uns les „ autres, dit l'Abbé de V * * * „ pour le seul plaisir de s'aimer, c'est

tus in prosperis rebus, nisi haberes, qui illis aequè, ac tu ipse gauderet? Adversas verò ferre difficile esset sine eo, qui illas graviss, etiam quam tu, ferret Amicitia res plurimas continet: quo quo te verteris, presto est, nullo loco excluditur, nunquam intempestiva, nunquam molesta est. Itaque non aqua, non igni, ut aiunt, pluribus locis utimur, quam amicitia, neque ego nunc de vulgari, aut de mediocri, qua tamen ipsa & delectat, & prodest, sed de vera & perfecta loquor, qualis eorum, qui pauci nominantur, fuit. Nam & secundas res splendiores facit amicitia, & adversas partiens communicansque, leviores. Cicero. De Amicit. n. 6.

„ c'est un sentiment trop delicat
„ pour des hommes qui s'estiment
„ si peu entr'eux. Leur amitié à un
„ fondement plus interessant que
„ le merite qu'ils se supposent re-
„ ciproquement, l'impossibilité de
„ se passer les uns des autres. ”

Suivant ce Principe, il est rare que deux Femmes s'aiment. Dans les plus étroites liaisons qu'on remarque entr'elles, il n'y a qu'hypocrisie. Pourquoi cela? C'est que l'Amour propre leur fait toujours imaginer certaines inegalitez de l'une à l'autre, qui excluent totalement l'amitié. Toutes deux en particulier croient l'emporter l'une sur l'autre, par la beauté, par l'esprit, ou par les richesses, & il est moralement, impossible qu'elles ne fassent quelque fois éclater ces sentimens, en voilà assez pour rompre tout commerce: outre qu'avec de pareilles dispositions, elles ne peuvent s'estimer reciproquement,

ment, comment donc pourroient-elles s'aimer? *L'amitié ne se prouve jamais mieux que par le sacrifice de ce qui coute le plus à l'Amour propre: C'est aimer son ami eperdument que de s'avouer son inférieur en tout; &, par la raison des contraires, c'est ne le point aimer que de se croire supérieur à lui, à tous egards.*

Coriante est, me direz-vous, d'une amitié-scrupuleuse & tout à fait delicate: elle a choisi pour sa compagne la plus aimable & la plus vertueuse *Demoiselle de la Haye*: elle la suit partout; à l'Eglise, à la promenade, &c. elles sont éternellement ensemble. Mais, dit *Zerodote*, je serois tenté de croire, malgré cette grande liaison, que *Coriante*, n'aime pas *Ariane*, puis qu'en louant sa vertu, elle découvre ses Defauts, & les motifs les plus secrets de sa conduite. Elle donne un mauvais tour à toutes
les

les actions de son amie: est ce par charité? ou pour prevenir la medifance? Admirez le travers d'Esprit de *Coriante*! En déchirant ainfi *Ariane*, elle proteste de l'estime qu'elle a pour elle. Je n'ai osé lui en dire mon sentiment, ajoute-t'elle, dans la crainte de rompre l'amitié qui est entre nous. Cela lui donne lieu de faire l'histoire scandaleuse de quelques Demoiselles qui ont pris ses remontrances en mauvaise part. Elle vous déclare l'origine de leur mauvaise reputation, & vous recommande le secret; tout cela par charité apparemment! Tel est le caractere de la plupart des Femmes qui disent avoir un grand nombre d'Amies.

Mais si elles ne savent pas aimer, elles savent fort bien haïr, & même haïr à l'excès. Rarement elles en reviennent quand elles ont pris quelqu'un en aversion. Cependant,

dant , quelle passion plus injuste que la haine , quand elle a pour objet toute autre chose que celles qui peuvent contribuer à la destruction de notre être ? Car comme toutes les Creatures font les ouvrages de Dieu , & qu'elles portent sur leur front le Caractere de celui qui les a produites, elles ont des qualitez qui les rendent aimables, & la bonté qui est le principal objet de l'Amour bien réglé, leur est si naturelle qu'on ne la peut separer de leur essence. * Aussi, Dieu leur donna son approbation, dez qu'il les eut produites, & pour nous obliger à les aimer, il nous apprend, qu'elles estoient extrêmement bonnes. Quelqu'opposition qu'elles puissent avoir à nos humeurs, ou à

NOS

* *Quid quid est pro suo genere, ac pro suo modulo habet similitudinem Dei, quando quidem fecit omnia bona valde, non ob aliud, ni si quia ipse summè bonus est.* Aug. Lib. II. de Trinitate C. h.

nos inclinations, nous devons croire qu'elles n'ont rien de mauvais, & que les qualitez mêmes qui nous blessent, sont bonnes à quelque chose: ainsi la haine est une passion très-injuste, & il semble que pour l'exercer, il faudroit sortir du monde, & chercher des creatures defectueuses & absolument mauvaises, qui pussent estre des objets legitimes de notre indignation. " Car, ajoute le P. „ *Senault*, il n'y a rien dans le „ Ciel, ni dans la Terre qui ne „ soit aimable: s'il se rencontre „ quelque chose, qui choque notre „ inclination, il s'en faut prendre à notre mauvaise humeur, „ ou il en faut accuser le péché, „ qui, aiant deregulé notre volonté, lui a donné des antipaties „ dësraisonnables, & la contraint „ de haïr les ouvrages de Dieu. ”

La haine que nous avons pour certaines créatures ne peut qu'etre dës

agrea-

agreable à Dieu, parce qu'étant le souverain Bien, & le seul Createur de toutes choses, il aime ses ouvrages. * Pourroit-il trouver bon que nous les haïssions? *La haine est donc une foiblesse de notre Nature, une preuve de notre indigence, & une passion qu'on ne peut raisonnablement employer contre les ouvrages de Dieu.*

J'ai insinué plus haut que la haine est une passion fort commune parmi les Femmes & on n'en pourra douter, si l'on fait attention qu'elle procede le plus souvent de l'Amour propre. " Car si nous e-

„ tions plus reglez en nos affec-

„ tions, nous serions plus moderez

„ en nos averfions, & fans con-

„ fulter notre interêt, nous ne

„ haïrions que ce qui est verita-

„ blement odieux; mais nous som-

„ mes si injustes, que nous ne ju-

geons

* La Sageffe. C. II.

„ geons des choses, que par le ra-
„ port qu'elles ont avec nous.
„ Nous les condamnons quand el-
„ les nous déplaisent, nous les ap-
„ prouvons quand elles nous a-
„ greent, & par un aveuglement
„ etrange, nous ne les estimons
„ bonnes ou mauvaises que par le
„ contentement, ou le déplaisir
„ qu'elles nous causent. Nous
„ voudrions etre le centre du mon-
„ de, & que toutes les autres crea-
„ tures n'eussent point d'autres in-
„ clinations que les nôtres.”



CHA-



CHAPITRE XVI.

De L'Envie.

IL est bien difficile de donner une definition précise de l'envie; mais pour la faire connoître sous des couleurs qui lui conviennent parfaitement, on peut l'appeller *une tristesse lâche, & injuste*, qui nous fait trouver defectueuses les plus belles vertus que d'autres possèdent. C'est une passion chagrine qui trouve son supplice en elle-même. Les *Phalaris*, les *Agatocles*, les *Denis*, ces Tyrans inhumains si fameux dans l'histoire par leur cruauté, n'ont point inventé de tourmens plus barbares & plus insupportables que ceux que l'envie fait souffrir aux miserables qu'elle dechi-

dechire. * Elle est condamnable de quelque coté qu'on l'envisage, puis qu'elle attaque, par une guerre ouverte, toutes ces nobles habitudes qui approchent notre ame de la pureté des intelligences celestes. Les autres passions ont des bornes, & ne persecutent que les passions qui leur sont opposées; mais l'envie, comme un monstre furieux choque à la fois tout ce qu'il y a de bon dans l'homme: les biens de la fortune, l'humilité, la charité, la Devotion, elle engloutit tout, elle s'approprie tout: elle croit que toutes les recompenses lui sont dûes. Les maux d'autrui, semblent faire son bonheur. " Si bien qu'elle est un mal universel, & cette tritesse honteuse est composée tout ensemble d'Avarice, d'orgueil

* Invidus alterius macrescit rebus opimis.
 Invidiâ Siculi non invenère Tyranni
 Majus Tormentum . . . Hor. Epit. 2. l. 3.

„ gueil & de cruauté. ” Mais elle s'attaque toujours aux vertus les plus nobles & les plus eminentes, elle reserve ses plus grands efforts, & toute la fureur dont elle est capable contre celles qui paroissent avec plus d'eclat. Il ne s'est point commis de meurtres & de parricides, qu'elle n'ait armé & dirigé la main de l'assassin. Ce fut elle qui suscita les enfans de Jacob contre leur frere Joseph: Sa future grandeur leur donna de la jalousie, & pour combattre les desseins du Ciel, ils firent un Esclave de celui dont il vouloit faire un Roi. Elle anima Saul contre *David*, & par une aveugle fureur, elle lui persuada qu'il n'y avoit rien de plus pernicieux aux Souverains que la grandeur de leurs Sujets. Et, pour remonter jusqu'à la source de nos malheurs, ne fut-ce pas elle qui anima les Demons contre les hommes, qui leur inspira le moien de
les

les perdre avant leur naissance, & de les faire mourir en la personne d'Adam.† Un envieux s'attriste quand tout le monde est en joye, & il se rejouit dans les calamitez publiques. Sa perte lui est agreable, pourvu qu'elle attire celle de son Ennemi, & il lui est si naturel de commettre des injustices qu'il achete le plaisir de se venger aux depens de sa propre vie. Il se fache contre la fortune ; il se plaint de son siècle, & quand il ne peut empêcher les bons succez de ses Ennemis, le desespoir le confine dans la solitude, ou s'entretenant de ses deplaisirs, il souffre la peine de tous les crimes qu'il a commis. * Il n'y a rien de plus lache que son

cou-

† *Invidia vitium Diabolicum quo solo Diabolus reus est, non enim ei dicitur ut Damnetur; adulterium commisisti, fortune fecisti, villam alienam rapuisti, sed homini stanti invidisti. Aug. l. VI.*

* *Obirascens fortuna invidus, & de secundo quereris, & in angulos sens poena incubat sua. Seneca de tranquil. c. 2.*

courage ; il est toujours rampant dans la poussiere, & si quelquefois la fortune l'eleve, il s'abbaisse aussitot * & se ravale au deffous de certaines choses, indignes de son attention. C'est une maxime assurée que tout ce qui nous donne de l'envie est au deffus de nous. Par notre propre jugement, nous donnons gain de cause à nos egaux, nous avouons que nous leur sommes inferieurs, quand leur merite nous donne de la jalousie. *Senegue*, ce grand Philosophe qui se rendit illustre par sa constance, à souffrir la mort, a remarqué que l'envie estoit la passion des ames basses, & qu'elle ne consumme que ces hommes lâches qui ne peuvent rien entreprendre de genereux. † „ Car, sui-

* O, invidia qua semper sibi est inimica! nam qui invidet, sibi quidem ignominiam facit, illi autem cui invidet gloriam parit. *Chrysoft.*

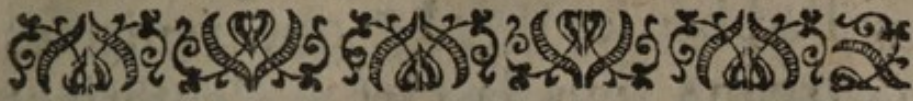
† Si non invideris major es: nam qui invidet minor est. *Senec.*

„ suivant la remarque du *P. Sen-*
„ *nault*, s'ils avoient le cœur un
„ peu noble, & si la vertu leur
„ avoit fait part de cette satisfac-
„ tion qu'elle porte toujours avec
„ soi-même, ils feroient contents
„ de leur condition, & ne forme-
„ roient point de souhaits, qui
„ decouvrirent leur misere. S'ils
„ remarquoient en leurs egaux
„ quelque perfection eclatante, ils
„ lui donneroient les louanges
„ qu'elle merite, ou saisis d'une
„ noble émulation, ils tache-
„ roient de l'acquérir. Mais com-
„ me le vice qui les tyrannise
„ rampe sur la terre, ils ne con-
„ çoivent que de laches desirs.
„ Lors même qu'ils font quelqu'ef-
„ fort pour s'élever, ils s'abbais-
„ sent d'avantage; & l'on trouve
„ par experience que leur grandeur
„ apparente, n'est qu'un pur effet
„ de leur veritable misere.”

Il n'est pas necessaire, après

tout ce que j'ai dit jusqu'à present, de m'arrêter à prouver que l'envie n'est pas si rare chez les Femmes qu'on pourroit peut être le croire ; & qu'elle y est même très-commune : Je n'en veux point d'autres preuves que le plaisir qu'elles prennent à medire, & leur penchant à la vengeance.





CHAPITRE XVII.

*De l'Avarice & de la
Prodigalité.*

LA comparaison que font les Moralistes de l'avarice à l'hydropisie, me paroît fort juste; car de même qu'un hydropique veut toujours boire, un avare n'est jamais content des biens qu'il possède. * Il travaille continuellement à en acquérir de nouveaux. Il sacrifie volontiers à ce desir deregulé, son honneur sa gloire & tout ce qu'il a de plus cher. Il se prive de toutes sortes de commoditez, & des plaisirs innocens de la vie, pour accumuler trefors sur trefors.

Qui

* *Semper avarus eget* Hor. Ep. 2. l. 1. v. 55.

„ Qui l'eut jamais imaginé, dit
„ l'Abbé de V * * * que tenir ses
„ trefors sous la clef, s'enfermer
„ à double verouil pour compter
„ & calculer, garder à vue son
„ coffre fort, ne pouvoir s'en eloi-
„ gner qu'en tremblant, etre bour-
„ relé sans cesse de l'inquietude de
„ voir fondre son argent par de
„ nouveaux impots, ou par un
„ nouvel arrangement dans les
„ monnoyes, se coucher, se lever
„ dans cette crainte, & consom-
„ mer dans une situation si agitée
„ une vie si courte, & à laquelle
„ un avare ne peut esperer de re-
„ venir. Qui l'eut, dis-je, jamais
„ imaginé qu'une si grande folie
„ put se tourner en passion, tenir
„ lieu de tout autre plaisir, & pa-
„ roitre preferable à la tranquillité
„ de l'Esprit? ”

Les Femmes qui aiment tant
leurs aises, ne sont pas toutes exem-
tes de l'avarice. Diriez vous, à
voir

voir Faustine si mal vetue, & marcher à pied, qu'elle à plus de vingt mille livres de rente? Le croiriez-vous, à lui voir manger une crouste de pain sec & boire de l'eau? C'est pourtant une chose sure & connuë de toute la ville. Elle ne tient point de domestiques, elle ne voit personne, ni ne joue jamais. Elle est fort assiduë aux Eglises: est-ce par un principe de Religion, ou par bigotterie? Ni l'un, ni l'autre de ces motifs ne la fait agir: C'est l'avarice, qui la rend sobre, modeste & vertueuse à l'exterieur. Faustine ignore-t'elle que l'avarice est un vice tout à fait odieux à Dieu par sa nature & par ses effets? N'a-t'elle jamais entendu prêcher contre ce detestable monstre que *S. Paul* compare à l'Idolatrie? elle fait tout cela; & néanmoins elle est avare; il faut donc qu'elle goute quelque plaisir bien vif, malgré la contrainte ou elle vit assurément:

ment: Horace a eu raison de faire dire à un avare que quoique le Peuple se mocque de lui, il goutte mille douceurs, & s'applaudit en secret en comptant ses Ecus. *

Je joindrai au portrait de Faustine, celui que *Theophraste* a fait d'un avare. " Quelquefois, dit-il, „ dans les tems difficiles, le Peuple est obligé de s'assembler pour „ regler une contribution capable „ de subvenir aux desseins de la „ Republique; alors il se leve & „ garde le silence, ou le plus souvent il fend la presse & se retire. „ Lorsqu'il marie sa fille & qu'il „ sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les „ parties seules qui doivent etre „ brulées sur l'Autel, il reserve „ les autres pour les vendre, & com-

* *Populus me sibilat at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplet in
Arcâ. Horace sat. 4. h. 1.*

„ comme il manque de Domesti-
„ ques pour servir à table, & etre
„ chargés du soin des nôces, il
„ loue des gens pour tout le tems
„ de la fête qui se nourrissent à
„ leurs depens, & à qui il donne
„ une certaine somme. S'il est Ca-
„ pitaine de Galere, voulant me-
„ nager son lit, il se contente de
„ coucher indifferemment avec les
„ autres sur la natte qu'il emprun-
„ te de son Pilote. Vous verrez
„ une autrefois cet homme fordi-
„ de acheter en plein marché des
„ viandes cuites, toutes fortes
„ d'herbes, & les porter hardi-
„ ment dans son sein & sous sa ro-
„ be: S'il l'a un jour envoyée chez
„ le teinturier pour la détacher,
„ comme il n'en a pas une secon-
„ de pour fortir, il est obligé de
„ garder la chambre. Il sçait evi-
„ ter dans la Place la rencontre
„ d'un ami pauvre qui pourroit lui
„ demander comme aux autres
„ quel-

„ quelque secours, il se detourne
 „ de lui, il reprend le chemin de
 „ sa maison. Il ne donne point de
 „ servantes à sa Femme, content
 „ de lui en louer quelques unes
 „ pour l'accompagner à la ville
 „ toutes les fois qu'elle sort. En-
 „ fin ne pensez pas que ce soit un
 „ autre que lui qui ballie le matin
 „ sa chambre, qui fasse font lit &
 „ le nettoye. Il faut ajouter qu'il
 „ porte un manteau usé, sale &
 „ tout couvert de taches, qu'en
 „ aiant honte lui-même, il le re-
 „ tourne quand il est obligé d'aller
 „ tenir sa place dans quelque assem-
 „ blée. ”

Ce Portrait, tiré d'après nature, justifie le sentiment d'un Philosophe Païen * qui disoit *qu'un avare ne peut pas etre honnête homme.* Les *Lacedemoniens* en estoient si persuadés qu'ils punissoient rigou-
 reu-

* Antythenc.

seulement l'avarice & la croyoient opposée au Bien de la société Civile. Un Ancien historien * rapporte qu'un jeune homme aiant acheté une terre à bon marché, les Magistrats l'envoyèrent chercher & le mirent à l'Amende, parce qu'ils supposèrent que c'étoit l'avidité du gain qui lui avoit fait acheter ce bien au dessous de son prix.

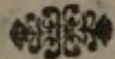
On s'imagine d'ordinaire que les avares & les prodigues sont diametralement opposés, mais cela n'est pas toujours vrai; car il y a des gens qui sont à la fois avares & prodigues, & c'est assez le Caractere des Femmes, sur tout de celles d'un certain rang. Il y a des gens, par exemple, qui n'amassent du bien que pour le prodiguer, & en faire un usage illicite; je n'en veux point d'autre preuve que la conduite des gens de finances, & de

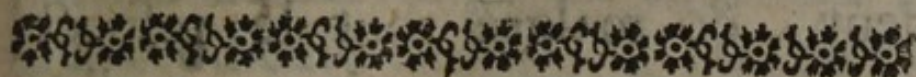
* Elien hist. l. 14. c. 44.

de guerre. Peut-on voir de plus in-
 signes voleurs que la plupart de ces
 messieurs. „ * Leurs festins, leurs
 „ Bâtimens, & les fêtes qu'ils don-
 „ nent aux Dames se font avec la
 „ dernière profusion: mais en re-
 „ compense leurs extorsions sur le
 „ Peuple se font avec la dernière
 „ avarice, & on leur peut appli-
 „ quer très-justement ce qu'on a
 „ dit d'un ancien *Romain* † qu'ils
 „ sont avides du bien d'autrui, &
 „ prodigues du leur. ”

* Bayle, *pensées diverses.*

† *Alieni appetens, sui profusus. Sallust. de
 Catilina.*





CHAPITRE XVIII.

De l'Orgueil & de l'Osten-
tation.

Vanitez des vanitez, dit le Sage, tout est vanitez : ajoutons ; chez les Femmes, pour rendre le sens plus complet. Oui, chez les Femmes, car elles regardent avec mepris tout ce qu'il y a dans le monde : il semble que rien ne soit digne d'elles, & c'est justement cette disposition d'esprit qui fait l'orgueil. Imaginez-vous, que *Seraphique* est l'Original des trois quarts des Femmes : on diroit que toutes les Dames de la Ville se mou-
lent sur elle ; & elles en paroissent être des copies justes dans toutes leurs proportions. He bien ! voici le Portrait de *Seraphique*. Elle re-

M

garde

garde avec dedain ceux qui l'abordent, & malgré tout le respect qu'ils temoignent avoir pour elle, on est tenté de croire, à en juger par sa contenance, pendant qu'ils lui parlent, qu'elle essaye un sanglant affront. Elle reproche jusqu'aux moindres de ses bien-faits. Elle dit par tout qu'elle a fait de grands plaisirs à telles personnes qui n'en ont pas eu la moindre reconnoissance. Mais ces pretendus ingrats repondent à ces reproches, que, supposé la verité du fait, elle s'est payée elle-même de tout le bien qu'elle a pû leur faire, à force de le repeter & d'en etourdir le Public. Vous la voyez marcher fierement dans les Rues, sans daigner repondre aux saluts qu'on lui fait; elle ne regarde personne. Envers ceux-mêmes dont elle a besoin, elle n'use jamais de prieres: elle s' imagine qu'on doit lui faire plaisir, & lui rendre *gratis* toutes fortes

fortes de services. Ce caractere la rend odieuse en H * * * ou elle est venuë se transplanter depuis peu. Aussi trouve-t'elle mille désagrémens dans ce País, ou l'on marchande jusqu'aux pas & aux paroles d'un Laquais, & ou, on ne parle imperieusement que monnoye sonnante. Il faut rendre cette justice aux Dames H * * * elles sont beaucoup moins fieres que les F * * * mais c'est moins chez elles une vertu, qu'un effet de l'air grossier qu'elles respirent. J'en pourrois encore donner d'autres raisons que je tais par prudence.

Pour ce qui est de l'Ostentation, les Dames des deux País n'ont guere de reproche à se faire là dessus. Les unes & les autres, aiment beaucoup à faire montre de leurs biens, & de leurs avantages réels ou pretendus. En F * * * les Dames font montre des agrémens de l'Esprit & du corps: en H * * * il

semble qu'on negligé ces avantages, & qu'on leur préfere un somptueux étalage de superbes ameublemens, de belles porcelaines de la Chine, de riches étoffes des Indes, &c. Ici & là, les Femmes se vantent de leurs Richesses.

Il est juste que les Hommes tiennent leur coin dans chaque Article de cet ouvrage; je joindrai donc, à ce que je viens de dire, le Portrait que *Theophraste* nous a donné d'un homme qui est dominé par l'Ostentation. Ils s'arête, dit-il, dans l'endroit du *Pyrée* * ou les Marchands etalent, & ou se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la Mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, & de ceux

* Port à *Athenes* fort celebre.

ceux sur tout que lui, qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voiage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie & lui dit bien-tot qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux Vases, & tout enrichis de Pierreries il a rapporté d'Asie, quels excellens Ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs. Il se vante dans une autre occasion d'une Lettre qu'il a reçue d'Antipater * qui apprend que lui troisieme est entré dans la Macedoine. Il dit une autrefois que bien que les Magistrats lui ayent permis tels transports † de bois qu'il lui plairoit sans payer de tributs, pour éviter néanmoins l'envie du Peuple,

* L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand.

† Parce que les Pins, les sapins, les Cypres, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux estoient rares dans le Pais Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres Pais qu'en payant un fort gros tribut.

ple, il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux Pauvres Citoyens d'Athenes jusques à la somme de cinq talens; & s'il parle à des gens qu'il ne connoit point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoiqu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix Talens y sont employez, sans compter, pour suit-il, les Galeres que j'ai armées à mes depends, & les charges publiques que j'ai exercées à mes fraix & sans recompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de Chevaux, fait sortir de l'Ecurie les plus beaux

beaux chevaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait deployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à dix talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins ou l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, & qu'il a herité de son Pere, mais qu'il veut s'en defaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'etrangers qu'il retire chez lui, *par droit d'hospitalité.*



CHAPITRE XIX.

De la Colere.

LEs Grecs n'avoient-ils pas raison d'appeller la Colere *une folie de peu de durée*? Un homme emporté par l'impetuosité de cette passion qu'est-il autre chose qu'un furieux qui n'écoute pas la raison? Il sacrifie, au desir de satisfaire sa vengeance, tous les sentimens de pieté, de compassion, & même les regles les plus inviolables de son devoir. Rien n'est sacré pour lui. De là vient que la colere est souvent plus dangereuse que bien des especes de folies. * On se repent de tout ce que fait faire cette passion.

* *Sapè mentem hominum detexit ira latentem;
Ira qua peior est quandoque insania. Euenus.*

sion; mais on s'en repent quand le mal est fait & qu'il n'y a plus de remede. On s'engage, par une fuite necessaire de cette passion, dans les injustes ressentimens qui nous portent à la vengeance. La nature corrompuë nous enseigne ces desordres; &, sans autres maîtres que nos desirs, nous trouvons toujours le moïen de satisfaire cette passion. Elle est si furieuse que souvent il est impossible de la reprimer, ou de la prevenir, tant elle est soudaine. De quoi n'est pas pas capable un homme transporté de colere, dit Horace? Non, non, les Prêtres de *Cybele*, ceux d'*Apolon*, ceux même de *Bacchus*, ne sont point sujets à de plus noires vapeurs, lorsqu'enlevez à eux mêmes & privez de raison, ils suivent les fougueuses ardeurs du Dieu qui les inspire. Non, non les Corybantes, eux mêmes, ces Prêtres aussi fous que bien d'autres, aux jours de

leurs plus violens transports, lorsqu'ils courent les rues en frapant à coups redoublés leurs instrumens d'airin, ne marquent pas plus d'égarement d'esprit, qu'on en voit dans un homme que la colere maîtrise *.

On ne craint alors, ajoute-t'il, ni le fer, ni le feu, ni les tempêtes de la Mer, ni Jupiter lui-même quoique le plus scelerat des Dieux, le vit-on fondre du haut du Ciel lançant des foudres de toutes parts †.

On croiroit peut être que la Colere est la marque d'un Cœur genereux; mais il n'en est rien. C'est bien plutot une preuve de
notre

* *Non Dindymene, non adytis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Tiber equi, non acuta*

*Sic gemuant Corybantes ara,
Tristes ut ira. Lib. I. Ode 16.*

† *Quas neque Noricus
Deseret ensis, nec mare Naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu. Ibid.*

notre foiblesse; & je suis persuadé que quand l'écriture donne la primauté à la colere des Femmes, * elle veut nous faire entendre que leur infirmité surpasse celle des hommes. „ Car, dans „ les Femmes les Especies des „ objets vives & legeres se re- „ muent d'elles-mêmes; & l'ima- „ gination subtile & delicate, se „ livre sans peine à leur empor- „ tement. ” ** Aussi ne faut. Il jamais consulter son zele pendant qu'il est en fermentation; car alors on a le jugement *obtrus*, & on est dans une entiere impossibilité de juger sainement des choses. *

† Nous serions perdus si la colere etoit aussi opiniatre qu'elle est soudaine,

* Eccl. Ch. 25.

** Les Amours d'Horace.

* *Iratus de re incerta contendere noli : Impedit ira animum ne possit cernere verum.* Catonis distich. l. 2. n. 5.

† V. Senault de l'usage des Passions.

daine, & la terre ne seroit plus qu'une solitude si cette passion avoit autant de durée qu'elle a de chaleur. La Nature ne pouvoit mieux nous faire paroître le soin qu'elle a de notre conservation, qu'en donnant des bornes étroites à la plus farouche de nos passions. Et puis que l'Amour qu'elle nous porte, l'a obligée à rendre les monstres stériles, & à donner une courte vie aux Bêtes les plus furieuses, elle ne devoit donner qu'un terme bien court à une passion aussi dangereuse que la colere. Encore ne laisse-t'elle pas de causer beaucoup de malheurs en ce peu de tems qu'elle dure. Elle employe bien les momens que la nature lui a donnez, & en peu d'heures elle fait bien des ravages. Car, outre qu'elle trouble l'Esprit de l'homme, qu'elle altere sa couleur, qu'elle semble se jouer de son sang, que tantot elle le retire auprès du cœur, tantot elle le re-
jette

jette sur le visage, qu'elle allume des flammes dans les yeux, qu'elle met des menaces en la bouche, & qu'elle arme les mains de tout ce qu'elle rencontre, elle produit bien des effets plus étranges dans le monde. Elle en a mille fois changé la face depuis sa naissance. Il n'y a point de Provinces ou elle n'ait fait quelques dégâts, & l'on ne trouve point de Royaume qui ne pleure encore sa violence. Ces ruines qui ont autrefois été les fondemens de quelque superbe ville, sont les restes de la Colere. Ces Monarchies qui gouvernoient autrefois toute la terre, & que nous ne connoissons plus que par l'histoire, ne se plaignent pas tant de la fortune, que de la Colere. Ces grands Princes dont l'orgueil est réduit en poudre, soupirent dans leurs tombeaux, & n'acusent que la colere de la perte de leur vie, & de la ruine de leurs Etats. Les uns
ont

ont été affassinez dans leur lit; les autres, comme des victimes ont été immolez auprès des Autels: les uns ont fini miserablement leurs jours au milieu de leurs armées, & tant de soldats qui les environnoient ne les ont pû defendre de la mort; les autres ont perdu la vie sur leur Throne, sans que cet éclat qui brille sur le visage des Rois, put etonner leurs meurtriers; les uns ont vû leurs propres enfans attenter à leur personne; les autres ont vû repandre leur sang, par la main de leurs Esclaves. Mais, sans se plaindre de leurs parricides, ils ne se plaignent que de la Colere, & oubliants tous leurs desastres particuliers, ils ne condamnent que cette passion qui en est la source seconde & malheureuse. * Que ne pour-

* *Aspice nobilissimarum civitatum fundamenta vix notabilia: has ira dejecit. Aspice solitudines sine habitatione desertas: has ira exhaustit. Aspice per memoria proditos duces mali exempla facti, alium*

pourrois je pas ajouter à ce detail, si je voulois donner ici une chronique scandaleuse des Femmes ? De combien de meurtres, de combien d'empoisonnemens, &c. ne pourrois-je pas la grossir ? Mais il me suffit de pouvoir dire, appuyé de l'autorité de l'Écriture, que quoique ces desordres soient horribles, la colere en a fait commettre de beaucoup plus grands aux Femmes. Quelle autre passion que la Colere, pourroit rendre une mere assez barbare, pour donner la mort à un enfant, à qui elle vient de donner la vie ? Un ancien* n'avoit-il donc pas bien raison de demander aux Dieux d'être supérieur à la colere ? Pour nous, qui sommes éclairés des lumieres de l'Évangile, nous devons continuellement implorer le

lium ira in cubili^o suo confodit, alium inter sacramensa percussit, alium filii parricidio dare sanguinem jussit. Seuéc. l. 1. de ira c. 2.

* Libanus.

le secours de la Grace, afin de prendre si bien nos mesures, qu'il ne nous arrive jamais de suivre les mouvemens dereglez de la Colere.

Mais, diront les Dames, qui naturellement aiment la chicane, il est dit dans l'Écriture : *mettez-vous en colere & ne pechez-point* : la colere, concluront-elles, n'est donc pas une passion si hideuse que vous venez de la peindre. Le beau & le savant commentaire que je pourrois faire sur ces Paroles ! si j'avois étudié quelques mois de plus en Theologie. Je pourrois *peut être* prouver assez solidement que le véritable sens de ce passage est que s'il étoit possible de se mettre en colere sans pecher, il seroit permis de le faire : Belle découverte ! mais je m'en tiens aux idées vulgaires, & je dis que le S. Esprit nous ordonne de nous mettre en colere contre nos vices, & d'être enflammées d'un St. Zele pour detruire nos mauvaises habitudes.

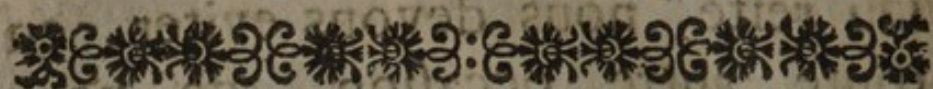
Du

Du reste, nous devons éviter, en toute autre occasion, de nous mettre en colere, & nous devons l'éviter avec d'autant plus de soin qu'on ne peut rien faire avec regle & mesure tant qu'on est maîtrisé par cette passion.*

* *Ira procul absit, cum quâ nihil recte fieri; nihil consideratè potest. Cicer. de Offic. l. 1. n. 38.*



N P E N



P E N S E ' E S

LIBRES

Sur divers Sujets.

* **L**es bonnes mœurs ne font pas moins essentielles à la Religion que la foi : ainsi je voudrois bien favoir pourquoi on s'aplique avec tant d'exactitude à reformer la foi des errans, tandis qu'on a au milieu de son Troupeau, & dans son propre cœur des vices abominables, qui scandalisent les foibles, & defigurent la Religion.

* Les P * * * prennent toutes fortes de precautions pour empêcher qu'un R * * * n'entame les matieres de controverfes, & que nos Livres ne parviennent jusqu'à eux; & ils publient en même tems que leur Eglise est si ferme que
rien

rien ne peut l'ébranler, qu'elle est infallible, &c. Si cela est, leurs frayeurs sont mal fondées, & leurs précautions inutiles. Que ne laissent-ils la Liberté de parler & d'écrire?

* Prov. I. vi. 20. & 21. *La souveraine sagesse crie hautement au dehors, elle fait retentir sa voix dans les rues, elle crie dans les carrefours ou on mène le plus de bruit, aux entrées des Portes &c.* R. si l'on étoit capable de Reflexions, le Roi & le Sujet, le Maître & l'Esclave, le Noble & le Roturier, tous les hommes de quelque qualité qu'ils soient, pauvres & riches; tous sans exception entendraient cette voix de la sagesse qui crie au dehors par la mort d'un de nos Proches, par l'abaissement d'un homme qui, un moment auparavant, se voyoit élevé au faite des Grands. Nous entendrions la voix de nôtre con-

science. C'est un juge integre qui nous suit en tout lieu, & que les embarras les plus tumultueux de ce monde ne peuvent empêcher de *crier*, pour nous avertir des crimes que nous commettons, contre les loix de la Nature.

* Les S * * * font, à proprement parler des Mahometans deguïsez sous ce nouveau nom, pour eviter les Chatimens que meritent leurs blasphemes', au jugement des Ortodoxes.

* Les R * * * disent qu'il ne faut croire à aucun homme, pas même au P * * *, ni aux Conciles, mais à l'Ecriture seule. Fort bien, repond un C. R * *: moi qui ne fais ni l'Hebreu, ni le Grec, je suis obligé de croire à l'Ecriture, sur la bonne foi des Traducteurs, n'est-il pas vrai? Sont-ils plus infallibles que le P * * *, vos Messieurs qui traduisent la Bible? N'avouerez-vous pas que leur fidelité est
pour

pour le moins aussi Equivoque que celle d'un Concile ? Disconviendrez vous que le sens d'un passage depend souvent d'une Lettre omise , d'un seul mot oublié , ou mal rendu ? N'est-il pas vrai encore , qu'il n'y a point d'analogie parfaite entre les Langues de divers Pais ; moins encore entre le jargon françois & la langue Hebraïque ? Voilà une difficulté qui m'embarasse beaucoup : je prie Mrs. nos M * * * qui en savent plus que moi de lever mes doutes dessus pourvû qu'ils le fassent charitablement , & non *Theologiquement*.

* Les P * * * en persecutant les R * * * agissent contre leurs propres principes. Pour entrer dans cette pensée , on doit se souvenir qu'il y a deux sentimens qui divisent aujourd'hui leur Eglise , en deux Partis inegaux. Le plus considerable par le nombre est celui des Molinistes qui nient l'efficace de la Grace , tant ils sont jaloux

de soutenir les droits de la Liberté d'indifférence, par ce que sans elle, disent-ils, il n'y a ni vertus, ni vices, ni Religion, ni Recompenles, ni peines; principes directement opposé aux criantes persecutions dont on a accablez les Reformés en France depuis deux cens ans; car les exils, les prisons, les Galeres, la Rouë, le feu, la confiscation des biens, & pour tout dire en un mot la DRAGONNADE, ne sont ce pas des choses qui forcent pour le moins autant la Liberté que la Grace efficace? L'autre parti est celui des Jansenistes qui soutiennent avec raison, n'en deplaise aux Disciples du Visionaire Ignace, 1. qu'il n'y a que la Grace efficace par elle-même qui puisse changer le Cœur, donner la foi, & les autres vertus nécessaires à salut: 2. que Dieu ne donne pas cette Grace à tous, mais à qui, il lui plaît. Ce sentiment exclut la Persecution, puis que
tous

tous les moïens humains ne peuvent changer le cœur, ni donner la Grace à ceux qu'on traîne involontairement au pied des Autels pour y adorer un morceau de Pâte mal paîtrie.

* J'admire les C * * R * * * qui dans leurs Ecrits pour prouver la Divinité de la Religion Chrétienne, & la fausseté du Mahometisme, citent l'exemple des Apôtres qui ont dissipé les tenebres du Paganisme, non pas en persecutant, mais en souffrant persecution, & par la seule voie de la persuasion; au lieu que le faux Prophete Mahomet a employé l'Epée pour faire recevoir l'Alcoran. Du moins, Messieurs les Catholiques, foyez d'accord avec vous-mêmes, & ne nous donnez pas lieu de conclure de vos propres Principes que votre Religion ne vaut pas plus que le Mahometisme.

* Le sens de ces paroles: *Ceci est mon corps : ceci est mon sang,*

N 4

fait

fait depuis long tems le sujet d'une dispute fort échauffée entre les deux Communions la Protestante & la Romaine. Chaque parti veut avoir raison ; cependant il faut nécessairement que l'un des deux ait tort. On ne peut saisir la vérité par deux points diametralement opposés. Qui prendrons nous pour juge en cette occasion ? L'Écriture. Mais on se bat sur le sens qu'on doit lui donner. Aions donc recours à la raison. Si nous la consultons sans prévention , elle ne nous trompera point , & j'ose avancer qu'elle décide en faveur du sens figuré. Un peu de Reflexions aux circonstances qui accompagnerent la benediction du pain Eucaristique, convaincra tout homme raisonnable de cette vérité , & par une consequence nécessaire , de l'impossibilité , ou si vous voulez de l'absurdité du dogme de la Transubstantiation. C'étoit J. C. lui-même.

même qui parloit; les Apotres le voyoient; pour lors sous la même figure qu'ils l'avoient toujours vû depuis trois ans qu'ils s'étoient attachés à sa fortune: Ne faudroit-il pas qu'ils eussent été pis que fous, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour croire bonnement que le corps qu'ils voyoient être un objet très-different du pain que J.C. tenoit entre ses doigts, se trouvat neanmoins dans ce pain.

Du moins faudroit-il supposer que J. C. avoit deux corps, (ou que les Apotres le crurent ainsi,) l'un qu'ils conçurent par la foi être réellement dans le Pain, & l'autre que tous leurs sens leur disoient être hors du Pain. Cependant jusqu'à present aucun Catholique, que je sache, n'a avancé ce sentiment.

On ne dira pas non plus que le corps que les Apotres voioient être hors du pain, fut un corps phantastique, car on saperseroit par là

tous les principaux dogmes de la Religion Chrétienne, entr' autres celui de la Resurrection du Sauveur, qui en est la base, puis que les Disciples n'en ont eus d'autres preuves que le temoignage de leurs sens. Je ne crois pas que l'on puisse résister à la force de cette preuve, que je regarde comme une Demonstration en faveur de notre sentiment : je ne pretens pas pourtant parler en Pape, ni que ce que j'avance soit regardé comme s'il étoit proferé *ex Cathedrâ*.

* Un Missionnaire de la Chine raconte qu'une Dame Mandarine voulant se confesser ; & ne pouvant se faire entendre au Jesuite, fit le detail de ses Pechez à son fils aîné qui devoit ensuite les raconter au R. P. en recevoir les avis, & les lui communiquer : le P. Chavagnac finit ce recit par une exclamation digne d'un hypocrite Jesuite : *Trouveroit-on en Europe,*
dit-

dit-il, † ces Exemples de simplicité & de ferveur. Quoi! est ce donc là un Exemple à imiter?

* On voit par le 3. Chapitre de la premiere Epitre de S. Jean, que ne pas faire du bien à son frere & le haïr sont une même chose: Or, dit Cet Apotre quiconque hait son frere est meurtrier, & vous savez que nul meurtrier n'a la vie eternelle demeurante en soi: ainsi donc celui qui aura des biens de ce monde & verra son frere avoir necessité, & lui fermera ses entrailles, comment demeure la charité de Dieu en lui? C'est dire clairement qu'un tel homme n'aura pas la vie éternelle.

* Peut-on être de pourvû de sens jusqu'au point de soutenir que la Grace nous entraine invinciblement à faire le bien, & nous laisse néanmoins le pouvoir de faire le mal? he!

† V. la 9. des Lettres Edifiantes,

he ! quel pouvoir ! Selon de savans Docteurs , il ne sera jamais réduit à l'Acte , tandis que la Grace agira dans le fidele. Est ce donc là un pouvoir ? Ces Theologiens revent apparemment lorsqu'ils croient trouver une preuve solide de ce sentiment dans cette comparaison : un homme , disent-ils , a le pouvoir de se jeter par la fenêtre , & cependant il ne le fera pas , tandis qu'il sera dans son bon sens. Ils ne prennent pas garde qu'ils prouvent tout le contraire de ce qu'ils veulent , car la raison est une Chainé qui retient l'homme en question dans sa chambre , sans qu'il lui vienne seulement la moindre pensée de se jeter par la fenêtre. Mais , dira-t'on , si la raison de cet homme s'éclipse , comme cela est très-possible , qui l'empêchera de se jeter par la fenêtre ? ainsi , suivant la distinction du Dr.

Angelique *, le pouvoir dont il s'agit doit être entendu & pris *in sensu diviso* & non pas *in sensu composito*. Belle Distinction ! il vaudroit autant dire qu'un criminel dans le fonds d'un cachot, ou il a piès & poings liés peut se sauver, *in sensu diviso*, parceque si on lui ôte ses chaines & qu'on lui ouvre les portes de la prison, il n'y aura plus rien qui l'empêche de sortir. Cela s'appelle raisonner & raisonner comme un Ange ! Par cette petite distinction, il semble qu'on soit d'un sentiment bien éloigné de celui des Calvinistes.

* J'ai vû & j'ai connu très-particulièrement en France certains Docteurs qui passent pour J*** Si on leur demande de quelle maniere J. C. est dans l'Eucharistie: *Sacramentellement*, vous repondent-ils. Priez-les d'expliquer ce terme, ils le

* Thomas d'Aquin.

le refuseront : preuve que la Politique, ou le deguifement est le premier point de leur morale pratique, quoiqu'ils le defavouent dans la speculation.

* Les Cartesiens qui soutiennent que les trois dimensions longueur, largeur & profondeur, font l'essence du corps se contrediroient grossièrement, s'ils croïoient la presence réelle, puis que, selon les Theologiens de Rome, le corps de J.C. est dans l'Euchariste sans etendue : & à ce compte-là, il n'y est pas du tout, suivant les Philosophes modernes, puis que les Theologiens detruisent son essence. On s'est bien aperçu du coup que la Philosophie de Descartes portoit à la Transubstantiation. Mais les Disciples de ce Philosophe ne trouvant pas à propos de donner un soufflet à la Theologie, & craignant les peines infligées aux Here-

tiques : peu disposés d'ailleurs à abandonner leur sentiment, ont dit, pour se tirer de ce mauvais pas, qu'ils parloient en Philosophes & nullement en Theologiens, comme si la raison que l'on fait profession de suivre en Philosophie, étoit d'une autre espece que celle que nous devons consulter en Theologie.

* Copier ou imiter les modernes c'est Plagiat, au dire de certains beaux esprits : faire la même chose à l'égard des Anciens, c'est ce qu'on nomme Litterature. Quelle extravagance ! Trois ou quatre siècles de plus ou de moins, changent-ils la nature des Choses ? si cela est, ceux qui Copieront nos Auteurs d'aujourd'hui, dans quatre ou cinq cens ans, seront gens Lettres. Nous voyons à la Haye certains Auteurs satyriques, diffamez & *diffamatoires*

res † qui courent tant bien que mal quelques Lambeaux des Anciens, pour accuser un de leurs Confreres de Plagiat. Jugez, Lecteur, de la droiture de ce Procédé.

* Certain bel esprit de par le monde, condamne rigoureusement les Satyres & les Libelles, & vous remarquerez, s'il vous plait, qu'il donne ce noms aux portraits que l'on fait de lui d'après nature. Il dit même avec l'ingenieux Ecrivain du Spectateur Anglois * " que
 „ tout honnête homme doit se re-
 „ garder comme dans un Etat na-
 „ turel de guerre avec les fai-
 „ seurs de Libelles & de Saty-
 „ res, & les harceler par tout
 „ ou il les trouve sur son che-
 „ min : Qu'on ne fait que suivre la

† Ce terme peut leur fournir le sujet d'une Lettre S. & B.

* To. I. Disc. XXVIII. à la fin.

„ la Loi du Talion & agir avec
„ eux de la même maniere qu'ils en
„ uient avec les autres. ” Malgré
cela, cet honnête homme, dont
la plume est toujours au service du
plus offrant, enfante un Libelle
des plus execrables. Il s'est exposé
par cette infame production à la
haine de tous les honnêtes gens.
En cela, comme en bien d'autres
choses, il a visiblement agi contre
sa conscience, puis qu'il déclame
fortement contre les Libelles dans
le Libelle-même dont il vient de
regaler le Public. ” Il est vrai que,
„ selon la coutume des faiseurs de
„ Libelles, il s'est deguisé autant
„ qu'il a pû. Ces nuages dont il a
„ taché de se couvrir, sont un a-
„ veu qui lui a echapé sans y pen-
„ ser de la honte qu'il sent de sa
„ conduite, & de la crainte qu'il a
„ d'en etre puni. C'est un hom-
„ mage qu'il a rendu malgré lui à

„ la justice qu'il offensoit. ” *

* N'allez pas vous imaginer qu'il soit permis de se livrer indifferemment & sans examen, à tout ce qui nous frappe sous l'idée d'un Bien. Quoiqu'on goute du plaisir quand on s'abandonne à ses Passions, & qu'on éprouve des peines quand on y résiste, il ne faut pas suivre leur fougue. Un vindicatif, par exemple, regarde la vengeance comme un Bien. Pourquoi cela, s'il vous plait? C'est qu'il goute du plaisir dans le moment qu'il satisfait cette passion. Auroit-il raison d'en conclure que l'Auteur de la Nature veut qu'il se vange, & qu'il en recherche toutes les occasions? Une belle preuve, une preuve *assomante* qu'il au-
roit

* On ne fait qu'appliquer à l'Auteur des L. S. & B, les termes dont il s'est servi pag. 30. en parlant de la Lettre Critique sur le 1. to. de l'Etat present des Provinces-Unies par Janiſon.

roit tord de raisonner ainsi, c'est qu'il n'aura pas plutôt tué, ou voulu dif-famer son Ennemi, qu'il apercevra toute l'horreur de son crime. S'est-il vengé par un Libelle? Il defa-vouë hautement une Production qui ne peut que le couvrir de hon-te; ce qui prouve encore, pour le dire en passant, qu'il y a dans tous les hommes une *Notion* generale & constante du Bien, & que la diffe-rence de sentiment qu'on remarque entr'eux à l'égard de quelques biens particuliers ne peut raisonnable-ment autoriser à croire que cette *Notion* depende uniquement, dans l'etat de nature, du jugement de chaque personne. Et même c'est une Doctrine constante en bonne Theologie, qu'il y a, dans la natu-re & dans l'essence de certaines choses, un bien ou un mal moral qui precede le Decret Divin: C'est à dire, pour parler le langage po-pulaire, que les choses Saintes sont

aimées de Dieu, à cause qu'elles sont Saintes, mais qu'elles ne sont point Saintes à cause qu'elles sont aimées de Dieu. Autrement, comme le remarque le *Doctissime* Bayle *, ne faire tord à personne feroit une bonne action, non pas en soi-même, mais par une disposition arbitraire de la volonté de Dieu. Il s'ensuivroit que Dieu auroit pû donner à l'homme une Loi directement opposée en tous les points au Commandement du Decalogue. Cela fait horreur. C'est ce qui a fait avouer aux Philosophes Chrétiens que les essences des choses sont éternelles, & qu'il y a des propositions d'une éternelle vérité; & par conséquent que les essences des choses, & la vérité des premiers principes sont immuables.

* A quoi pensez vous, Lycidas,
de

* Pensées diverses. 10. 4.

de fronder impitoïablement ceux qui ont écrit avant vous sur la matière que vous traitez aujourd'hui, peut-être avec beaucoup moins d'ordre & de discernement qu'eux ? Quelle ingratitude ! Dechirer des Auteurs de qui vous empruntez tout ce qu'il y a de bon dans le Grand Ouvrage dont nous avons déjà deux volumes *in folio* ! N'y avoit-il pas d'autre moyen de satisfaire votre amour propre ? Falloit-il donner tant de prise à la critique, en affichant un monument de votre vanité au frontispice d'un ouvrage, que, selon toutes apparences, vous ne terminerez pas à votre honneur ? Quel homme êtes-vous ! Jusques dans un miserable Discours qu'Arlequin auroit honte de debiter sur le theatre, vous faites paroître votre humeur atrabilaire & Càustique. Vous y chargés d'injures les plus grossieres, Juste Lipse & Scaliger le Pere, deux

ſçavans qu'on ne ceſſera d'admirer que quand on pourra vous eſtimer. Savez-vous bien que l'on redoute infiniment plus vos louanges, que vos Satyres? On dit dans le monde que vous faites l'Eloge de tous ceux que vous blamez, & que vous avez une humeur chagrine qui s'eſt accoutumée de longue main à criailler & à dire des injures. Vous perdez la plus grande partie de votre vie à un metier auquel il vous eſt impoſſible de réuſſir; je veux dire à la Critique. Vous avez aſſez d'Erudition, mais la principale pièce vous manque, ſavoir le gout & le ſentiment des vraies beautés, & c'eſt ce que l'Erudition toute ſeule ne donne point. Votre G. D. G. & C. que vous eſtimez tant par les Recherches ſavantes que vous croyez y avoir rasſemblées, eſt, dit-on, un chef d'œuvre d'impertinences d'un bout à l'autre, pour ce qui regarde le faux jugement

ment & le mauvais gout. Vous decidez de tout & de tout *sottement* & *Bêtement*. Vous avez un grand attirail de Grammaire, & d'Antiquitez Grecques & Romaines, mais pas le moindre gout pour ce qui regarde le veritable bel Esprit; une infensibilité stupide pour ce que les Grecs appelloient *Atticisme*, les Latins *Urbanité*, & ce que nous appellons en François Elegance & delicatesse.

Voilà le Portrait qu'on fait de vous, voilà cet homme qui se croit le plus sçavant & le plus judicieux critique de l'Univers. N'a-t'on pas bien raison de rejeter vos decisions, comme d'un juge incompetent sur la *Bibliothèque Raisonnée*? Mais vous & vos pareils, auriez dû faire une Reflexion un peu mortifiante pour votre Orgueil à la verité, mais qui vous auroit épargné la honte d'une si impertinente Critique. C'est que les Tournebroches

& les Palefreniers des Auteurs de la *Bibliothèque Raisonnée*, sont plus capables de juger du vrai prix, & du degré d'elegance des Auteurs modernes, que tous le Lycidas passez, presens & à venir. *

* Damon petit fat en Original, s'imagine que depuis 5. ou 6. ans qu'il écrit, il a trouvé le secret de se faire un stile inimitable. Les productions des autres sont *dures* & maldigerées, à son avis: Il regarde avec un orgueilleux mepris tous les ouvrages qui ne sortent pas de sa plume, quoiqu'au jugement de toutes les personnes de bon gout, il soit incapable de rien faire qui en approche. Lycidas a dit qu'une Traduction de ce Faquin a paru si-belle

* On n'a presque fait dans ce Portrait qu'appliquer à Lycidas les traits dont il a crû noircir Juste Lipse & Scaliger le Pere, dans un discours sur les Satyres d'Horace,

belle à quelques personnes, qu'elles l'ont prise pour un Original. Cet éloge est mal appliqué, mais il n'a pas laissé de flatter agréablement l'Amour propre de Damon, qui est vain par temperament. Sa vanité ne se borne pas à ses Ouvrages. Tout, jusqu'à son Origine heterolite, & à la naissance distinguée de son Epouse, contribue à le bouffir d'Orgueil. Sa demarche cadancée le fait reconnoître d'aussi loin qu'on peut l'apercevoir. Vous le voyez toujours mis comme un petit Abbé de Cour, ou comme un Chanoine qui auroit des Benefices par douzaines. Il est donc fort à son aise? Cela pourroit être, s'il faisoit servir sa Table moins delicatement qu'un Bourguemaistre. Et, preuve que l'Amour propre se fourre par tout, c'est que Damon se vante de cette sottise, comme de quelque chose d'admirable.

* Michée, aiant essuyé une petite disgrâce, dans une fameuse ville, dont il n'approche plus que de douze lieuës, tant il a peur d'y trouver son salaire; Michée, dis-je, est venu se transplanter dans le plus beau village de l'Europe, ou, avec sa chere famille, il a goûté quelque tems le plaisir de tromper le tiers & le quart.

Pour dissiper les soupçons que le Souverain avoit justement pris de sa fidelité, il a cru se remettre en bonne odeur, en tachant de sacrifier un homme, dont il se disoit ami, & qu'il croyoit être dans le même cas que lui. Mais n'ayant rien pû découvrir de tout ce qu'il s'etoit imaginé, il s'est déclaré son Ennemi. Il a publié mille faussetez sur son compte. Cependant il n'a trouvé dans toute la ville que deux fourbes comme lui, qui ont ajouté foi à ses paroles. Enfin, le denouëment de la Comedie fait connoître

Mi-

Michée, & l'injustice de ses Calomnies. Son nom se trouve plus de 20. fois dans une sentence infamante & assurément on n'y fait pas son Eloge. Diriez-vous pourtant qu'il s'en glorifie ? En vérité, il faut que l'Amour propre se transforme en des figures bien bizarres, puis que Michée voudroit se faire honneur dans le monde, d'une chose qui feroit mourir de chagrin, tout autre, moins accoutumé que lui à de pareils affronts. Il court à la gloire par le chemin de l'infamie.

* Lycidas, Damon & Michée se font mis aux gages d'un honnête homme dont voici le Portrait, dans l'Epigramme suivante :

Duron frayant avec trois beaux esprits
Tel qu'un Crapaud échapé de la Bourbe ;
Vomit sur nous tous les flegmes pouris
De son Esprit lourd & noir comme tourbe,
Puis il grimace un ris fournois & fourbe,
Et semble dire, amis, sçais-je honnir ?

Au bel Esprit vais-je pas parvenir ?
 Hé! pauvre sot! Grenouille ainsi frayante
 Au bel Esprit peut non plus parvenir
 Qu'on ne devient fripon lorsqu'on te hante.

* Nous avons insinué ailleurs, que le Plaisir est le grand mobile de nos Actions. Dieu nous en a rendu susceptibles afin de nous engager à travailler à notre propre conservation. Aussi le Plaisir est-il la chose du monde à la quelle nous sommes plus sensibles, & tout ce qui peut nous en procurer, semble faire véritablement notre bonheur. Le plaisir est donc un Bien. On ne peut se refuser à la vérité de cette conséquence; mais une Reflexion facheuse, triste, accablante, c'est de penser que nous ne sommes plus dans cet Etat heureux, ou le plaisir auroit toujours été innocent. Peu s'en faut qu'à présent, il ne soit toujours criminel, non par lui-même, vû que la nature, ou l'essence des choses est incorruptible,

ble, mais par le mauvais usage que nous en faisons. Et, bien que tout bonheur, même celui des Saints, consiste essentiellement dans le Plaisir, tout plaisir ne constituë pas le véritable bonheur. Dieu seul, je le dis du plus grand sérieux, peut nous faire goûter des plaisirs parfaits, & nous ne les cherchons point en lui. Dans l'Etat d'innocence, rien ne nous auroit fait plaisir que par rapport à Dieu. Pourquoi donc, me direz vous, ne nous y a-t'il pas laissé? Taisez vous, curieux. Vous saurez seulement que, corrompus par le peché de notre premier Pere, nous courons après des biens chimeriques. Un avare trouve du plaisir à se priver de toutes les commoditez de la vie pour accumuler trefors sur trefors. Un ambitieux, à occuper un poste élevé, après lequel il a couru long-tems, comme

un chien de chasse après le Gibier. Un savant à se mettre sous presse, &c. &c. Mais sont-ce là des plaisirs solides? Un homme de bon sens, peut-il fixer son attention sur des objets si fragiles? L'Avare voit enlever ses trésors par des voleurs. L'ambitieux, est cassé aux gages, & privé d'une dignité qui l'occupoit entierement, & qui l'empêchoit de pratiquer ses devoirs d'honnête homme & de Chrétien. Le savant mêle parmi quelques bonnes choses, cent impertinences qui le font survivre long-tems à sa reputation. Il vouloit immortaliser son nom au prix de son repos & de sa santé, mais après avoir blanchi sur les Livres, il met au jour une sottise production qui le rend méprisable. La raison veut qu'on s'abstienne de ces Plaisirs criminels qui entraînent après eux des pertes considerables, de la honte de l'opprobre, des dangers, des chagrins
des

des douleurs, &c. Je voudrois donc, suivant ce Principe que J*** ne s'enivrat plus, que L. M*** ne fit plus tort à personne, & qu'il se contentat d'un ordinaire proportioné à son état; que B*** ne calomniât plus un homme qui lui a fait tous les biens imaginables, & que s'il n'en vouloit point marquer de reconnoissance, il ne fit pas au moins eclater son ingratitude dans un Ecrit Public. Ces trois Messieurs croient-ils être heureux en se livrant à la volupté? Si c'est là leur idée, elle est fausse & ridicule. Quel plaisir trouve-t'on à boire sans regle, ni mesure? Quelle satisfaction de se voir à tout moment exposé à mille avanies de la part de ses Créanciers? Quelle joie de se faire haïr de tout le monde, non seulement par l'impiété, mais par des Calomnies infames? Après tout, la volupté est si ennemie du repos qu'il est impossible de s'y livrer

livrer fans devenir miserables & criminels. Elle blesse l'ame & le corps d'un même coup, dit le P. Senault, * elle affoiblit l'un & corrompt l'autre; ce sont des remedes pires que le mal dont elle nous veut guerir, ses desordres causent toujours celui de notre santé, & ses excès nous sont si pernicious qu'il les faut prendre avec mesure, pour en recevoir quelque satisfaction.

* On ne doit point etre surpris qu'un Auteur en titre d'office, prenne plaisir à se voir loué dans les Journaux Litteraires, & qu'il ne puisse souffrir au contraire qu'on y parle mal de ses Ouvrages. Les Journalistes doivent redouter sa plume Satyrique s'ils sont assez hardis pour relever ses bevûës. On auroit beau dire qu'un honnête homme qui juge d'un Livre, en doit

* De l'usage des Passions VI. Traité, Dis c. 1.

doit donner une idée juste, & avec toute la sincérité dont il est capable, pour ne point tromper le Public & ne pas commettre sa Reputation, ce feroient là des raisons inutiles ! Un Auteur veut être loué, & goûter cette volupté d'Ambition & de vaine gloire, après laquelle il soupire. C'est flatter son ambition que de dire qu'il a fait un Ouvrage excellent.

* Il y a une volupté de haine & de vengeance qui nous fait dire quelquefois.

Puiffay-je de mes yeux y voir tomber la
foudre,
Voir ces maisons en cendres & tes lauriers en
poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir
Moy seul en être cause, & mourir de
plaisir,

C'est à peu près ce langage que
tenoient hier au Caffé de Roselli,
quatre *faquins* à *Nazardes*, tou-
chant
P chant

chant un Philosophe dont la sincerité leur est insupportable. Dans ce Caffé, fameux par les aventures de l'Italien qui l'a établi, & dont il a conservé le nom, se rendent à certaines heures les Grands Seigneurs & les beaux esprits de la Haye. J'y vis entrer peu de tems après moi un homme gros & gras que je pris d'abord, à son air hypocrite pour un Jesuite travesti. Un de mes amis qui étoit venu avec moi, me le fit remarquer; & je lui demandai s'il le connoissoit. Parfaitement, me repondit-il du plus grand serieux. C'est un animal dont le corps est petri d'eau bourbeuse & de beurre, & dont l'ame (car il faut croire qu'il en a une, quelque peu d'attention qu'il y fasse) a été detrempée dans six verres d'absynthe, quatre de vinaigre, trois onces de fiel, six dragmes de mauvaise foi, trois grains de fourberie Voilà, interrompis-je,

je , une excellente Recette pour faire un honnête homme ! mais, Monsieur le Docteur, ce n'est pas là ce que je vous demande. Son nom. Ah ! ah ! dit-il, c'est donc ce que vous voulez sçavoir ? apprenez qu'il se nomme V. D * * * qu'il est L * * * de sa profession , & que sa Boutique , ou vous cherchiez inutilement un bon Livre, n'est qu'à trois ou quatre portes de ce Caffé. Pouvez-vous bien parler ainsi de vos Compatriotes, repris-je ? car cet original sans copie me paroît être H * * *. Ne vous en étonez pas , repondit-il ; D * * * n'est pas la seule ville du monde qui peut se vanter d'avoir vû naître des fripons, des vindicatifs, des scelerats, &c.

Au moment que mon ami prononçoit ces derniers paroles, nous vîmes entrer J * * *. L. M * * * & B * * * qui coururent embrasser V * * * D * * * tour à tour. Je

demandai à mon Docteur s'il comprenoit quelque chose à ce manège, mais avant qu'il eut le tems de me repondre, j'en appris plus que je n'en voulois sçavoir. Ces quatre personnes s'étant rassemblées au tour d'une petite table, se firent servir du Chocolat que l'un d'entr'eux aimoit beaucoup. Ils tournerent leur Conversation sur des affaires particulieres, & quoiqu'ils parlaient mystérieusement, je compris que les nouveaux venus estoient des especes de sçavans qui s'etoient prêtez au ressentiment de V * * * D * * * pour le venger d'un homme qui lui étoit devenu odieux pour avoir dit la verité, & qui n'avoit pû se refoudre à parler avantageusement de quelques livres dont on ne pouvoit dire que du mal. Ils s'applaudissoient entr'eux & se felicitoient de la victoire qu'ils croyoient avoir remportée sur le Philosophe à qui ils vouloient. La volupté

lupté de la haine & de la vengeance étoit peinte sur leurs visages; mais V * * D * * paroissoit le plus content. Enfin, ma patience étant à bout, car vous saurez que je n'en ai pas plus que de raison, je dis à mon ami: " Je veux vous regaler
,, d'une excellente pièce de Poësie,
,, par la quelle deux sçavans de ma
,, connoissance, repoussent les at-
,, teintes d'une troupe de marauds
,, qui les dechirent & dans les Caf-
,, fés & ailleurs par des Calomnies
,, les plus indignes. " Je tirai en même tems de mon Porte-feuille la Quintessence * du 11. Aout, ou je lus à haute voix l'Epigramme suivante:

Monstres affreux , de l'Enfer échapez,
Vils imposteurs, ranimez votre rage.
De mille traits en vain vous me frapez
Vos coups ne font qu'échauffer mon courage:

P 3

Sur

* C'est une feuille très-curieuse qui s'imprime deux fois par semaine à Amsterdam chez Uitwerf.

Sur vous un jour retombera l'orage ;
 En attendant, je suis déjà vangé :
 De tels faquins & la haine & l'outrage
 Sont un trophée à ma gloire erigé.

Ce fut là un coup de foudre pour ces Calomniateurs, qui, se reconnoissant dans ce Portrait, delogèrent au plus vite. Je ne fais même s'ils payerent leur Chocolat ; du moins est-il certain qu'ils n'avoient pas l'air fort pecunieux.

* *Coribule*, quoi qu'interieurement persuadé qu'il y a un Dieu, vit comme s'il n'en croyoit rien. Il tâche d'effacer cette verité de son Esprit, pour avoir ses *coudées franches*, dans la jouissance des plaisirs criminels auxquels il se livre aveuglément. Point de charité, point de ménagement pour la Reputation du Prochain ; en un mot, vous ne trouvez rien en lui de tout ce qui fait le veritable Chrétien. Comme s'il n'étoit au monde que
 pour

pour lui seul, il prend de tous cô-
tez à credit, & vit ainsi aux de-
pens du Boulanger, du Boucher,
du Marchand de vin, &c. sans se
mettre en peine qui payera. Tou-
jours en colere & abreuvé de fiel,
il ignore la vertu de pardonner, &
il n'épargne rien des qu'il s'agit de
vengeance. Bien loin d'avoir jamais
gouté le plaisir de faire du bien à
quelcun, il usurpe frauduleusement
ce qui ne lui appartient point. Voi-
là ce qu'on appelle un Athée de
pratique, & il n'y en a point d'au-
tres.

* Aimer Dieu à la Jesuite, & croi-
re qu'on travaille utilement à son
salut, en pratiquant certaines cere-
monies fort inutiles, c'est se trom-
per grossierement. Ainsi, Corian-
the, apprenez que vous n'accom-
plissez point le precepte de l'A-
mour de Dieu en assistant regulie-
rement à la Messe & à vêpres, ni
vous, impudent Zoïle, en fré-

quendant périodiquement l'Eglise Wallone, puis que cette Devotion extérieure, ne vous rend ni meilleurs, ni plus sages, & que malgré toutes ces belles apparences, vous n'en êtes pas moins calomnieux, & scelerats à *triple fagot*. Pour vous, mignon Alcippe, qui faites profession publique d'irreligion (ce terme ne doit pas être pris tout à fait en mauvaise part) il semble que je n'ai rien à vous dire. Je veux pourtant bien vous avertir que la probité étant le premier principe du Déisme, je voudrois que vous fussiez un peu plus sage, & que, par une conduite irréprochable, vous vous fissiez regarder comme un vrai Philosophe, délivré de toute superstition, & qui adore en Esprit & en vérité le Dieu qui l'a créé. Apprenez de Cicéron *

que
* *Ad Divos ad eundem castè, pietatem adhibendo: qui secus faxit, Deus ipse vindex erit.* Cic. de leg. l. 2.

que l'on s'approche des Dieux avec un cœur pur : que l'on se présente devant eux en esprit de Religion, & que quiconque en usera autrement Dieu en fera le vengeur.

* Alcippe, Devot à triple étage, est muni d'un scapulaire & de reliques qu'on dit qui ont la vertu d'empêcher qu'on ne se noye, ou qu'on ne se pende par un coup de desespoir. Il observe les Carêmes & les vigiles ; il ne peut souffrir qu'un heretique à *fagots* se moque de ses Devotions. He ! que n'a-t'on pas à craindre de lui ? S'il ne peut assez se venger par la médisance, il a recours à la Calomnie. Il faudroit donc le menager & ne pas dire ouvertement qu'on le regarde comme la proye du Diable, en qualité de Normand, de mauvais chrétien, &c.

De là je conclus que la superstition n'empêche point qu'on ne soit

très-méchant. A peine Coribule, dit trois mots, sans jurer le nom de Dieu. Il charge d'imprecations execrables ceux dont il croit avoir sujet de se plaindre. Il parle en tout tems & en tout lieu de ses prétenduës bonnes fortunes, & il s'explique là dessus, en termes si obscenes, qu'il faudroit être de la dernière impudence pour ne pas rougir, quoique lui-même ne rougisse de rien. C'est d'ailleurs un homme qui en prend à toutes mains. Il ment & médit éternellement. Il trompe tous ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à lui: il sacrifie tout à la vengeance: il fait des Debauches horribles, & à peine trouve-t'il sur le P*** assez d'Autels pour sacrifier à Venus la faloppe, si non d'effet, du moins de cœur & d'affection, persuadé que la Déesse aura toujours pour agréables ses foibles & impuissans efforts. On peut le comparer à la
Rei.

Reine Marguerite, fille de Catherine de Medicis, qu'on nous a peint comme un monstrueux assortiment de vertus exterieures & de vices réels. „ Ce fut au faux-bourg „ St. Germain, dit Mezeray parlant de cette Princesse, qu'elle „ tint sa petite Cour le reste de ses „ jours, melant bisarrement les voluptez & la Devotion, l'amour „ des Lettres & celui de la vanité, „ la charité Chrétienne & l'injustice ; car comme elle se piquoit „ d'etre vuë souvent à l'Eglise, „ d'entretenir des hommes savants, „ & de donner la dixme de ses „ revenus aux Moines, elle faisoit „ gloire d'avoir toujours quelque „ galanterie, d'inventer de nouveaux divertissemens, & NB. „ *de ne payer jamais ses dettes.*

* A la honte des Chrétiens, nous trouvons, en feuilletant les vieux livres, que les Payens nous surpassoient de cent Piques en tendref-

dresse, en humanité, & en Amour pour le Prochain. Toutes les Sectes des Philosophes se sont réunies sur cet article. Platon le Divin ou le Diabolique, mettoit entre les principales perfections celle d'aimer les hommes, & cette opinion lui étoit commune avec les Philosophes *Ambulants*, ou Peripateticus.

* L'Amour que nous devons avoir pour le Prochain, nous engage à bien plus qu'à ne le pas hair, & je defie les Moralistes les plus relâchez, Mrs. les Jesuites, de contester mes principes sur ce sujet. Nous devons procurer aux autres toutes les commoditez que nous recherchons pour nous mêmes, & leur faire tout le bien dont nous sommes capables. Le Paganisme est en cela du plus parfait accord avec le Christianisme. Un Simplicius, idolatre *Brulable*, nous dit que l'honnête homme doit faire du bien à
tout

tout le monde. Un Marc Antonin nous apprend que la nature humaine exige de nous que nous ayons soin de tous les hommes. Mais voici quelque chose de plus. Un ancien Poëte Grec, quoique la *Penaille* Poëtique ne vaille pas grand argent, s'explique presque dans les mêmes termes de l'Écriture*. C'est Phocilide, si ma mémoire ne me trompe qui dit: „ Donnez retraite „ à ceux qui n'ont point de cou- „ vert. Conduisez les aveugles. „ Ayez pitié de ceux qui ont fait „ naufrage, car la navigation est pe- „ rilleuse & difficile. Tendez la main „ à ceux qui sont tombez secou- „ rez ceux qui n'ont personne au- „ près d'eux qui puisse les tirer du „ danger où ils se trouvent „ si une Bête, fut-elle à votre En- „ nemi, est tombé sur votre che- „ min,

* V. *Exod.* XXIII, 4. & *Déuteron.* XXII. I. &c.

„ min, relevez la. Ne vous de-
 „ tournez point pour éviter de
 „ rendre service à une personne
 „ qui s'est égarée, ou qui est bat-
 „ tuë d'une furieuse tempête. *C'est*
 „ *ainsi que* Dieu qui nous a fait
 „ mortels, veut que nous nous as-
 „ sistions* les uns les autres, &
 „ que par ces secours mutuels cha-
 „ cun tache de détourner de dessus
 „ la tête d'autrui, les malheurs
 „ qu'il appréhende pour lui-même.
 „ Et ce n'est pas tant affection ou
 „ respect pour ceux à qui l'on rend
 „ de Pareils offices, que crainte
 pre-

* *Voluit nos ille mortalium artifex Deus in
 commune succurere, & per mutuas auxiliorum
 vices in altero quemque quod pro se timeret asserere.
 Nondum hæc caritas est, nec personis impensa re-
 verentia, sed similibus accidentium providi merus,
 & communium fortuitorum religiosus horror. In
 aliena fame sui quisque miseretur. Sic cibus obsi-
 dio partitur, sic inopiam pariter navigantium fre-
 quenter unius alimenta paverunt. Hinc & ille
 venit affectus, quod ignotis cadaveribus humum
 congerimus, & insepultum quodlibet corpus nulla
 festinatio tam rapida transcurrit, ut non quantu-
 locumque veneretur agestu. Quintil. Declam. V.*

„ prevoïante de semblables accidens
 „ & frayeur Religieuse des revers
 „ de la Fortune, auxquels nous
 „ sommes tous sujets; en un mot
 „ ce sont tous sentimens interessez.
 „ Dans la disette † d'autrui, cha-
 „ cun a pour ainsi dire, compassion
 „ de lui-même. C'est ainsi que pen-
 „ dant un siege, on partage les
 „ provisions avec les autres Assie-
 „ gez; & que quand les vivres
 „ viennent à manquer sur Mer,
 „ une seule personne en fournit sou-
 „ vent à tous ceux qui sont dans
 „ le vaisseau. De là vient encore
 „ ce mouvement de compassion
 „ qui porte à ensevelir les corps
 „ morts que l'on trouve, & à jet-
 „ ter du moins dessus quelques
 „ poignées de terre, si pressé que
 „ l'on soit de continuer la route.

* II

† C'est ce qui est bien exprimé par cet an-
 cien vers:

*Homo qui in homine calamitoso est misericors
 meminit sui.*

* Il y a bien peu de personnes qui fassent attention aux paroles remarquables d'un Ancien †. *Je ne pense pas*, disoit-il, *qu'il soit d'un bonnête homme de vouloir qu'on lui ait Obligation, quand il n'a rien fait qui le merite.*

* Franchement, l'ingratitude est un vice fort rare ; car il y a très-peu de personnes qui rendent des services assez essentiels, pour faire des ingrats, ou qui ne diminuent, par des reproches, le prix de leurs bienfaits. Quand on voit le monde, on n'entend que plaintes sur l'ingratitude, mais doit-on croire les gens sur leur parole ? nullement. Dorillas dit par tout que Cariste devoit lui avoir de grandes obligations. Il l'a reçu chez lui ; il l'a admis à sa
table

† Ego, Charine, neutiquam officium liberi esse hominis puto.

Cum is nihil promereat, postulare id gratiæ apponi sibi.

Terence. *Adr.* Act. II. Scen. I. v. 33. & 34.

table : il étoit dans le dessein de lui rendre service en toutes Occasions, & de faire tout son possible pour le mettre en état de vivre aussi honorablement qu'un Auteur peut le faire. Que n'auroit-il pas fait pour ce Jeune etourdi, si, par son ingratitude, il ne s'étoit rendu absolument indigne de son attention ? Doucement, Dorillas. Ne vous échauffez point. Ecoutez les raisons de Cariste qui vous parle par ma plume. Il avouë que vous l'avez reçu chez-vous, mais il dit qu'il n'étoit pas sur le pavé. Vous l'avez nourri, il en convient, mais il a travaillé pour vous, &, loin de le payer, vous ne lui en avez pas temoigné la moindre reconnaissance, quoique vous lui eussiez fait de grandes promesses. N'est-il pas vrai qu'outre les Extraits auxquels il s'occupoit pour votre gros & grand Ouvrage, vous lui aviez promis de le guider dans la com-

Q

posi-

position de *quelque chose de Foli*, dont il auroit & l'honneur & le profit ? A quelques jours de là, ne lui dites-vous pas d'un air empresse, que pour lui temoigner vos bonnes intentions, vous vouliez l'occuper à une Collection d'Epigrammes, tradutes ou imitées de Martial ? Vous ajoutâtes que ce n'etoit pas là la seule recompense qu'il devoit attendre de vous, & que quand vos affaires seroient en meilleur état, vous lui donneriez des marques de votre reconnoissance. Il est vrai que vous ne vous engagiez pas beaucoup, car vous étiez alors dans une très-maigre situation; &, soit dit par parenthese, je ne crois pas que vous soyiez encore beaucoup remplumé. Mais, Cariste comptant sur le present, commença son Recueil. Lors qu'il fut fini, il vous le communiqua. Vous le trouvâtes alors si peu *Informe*, que vous le *Voituratez* chez
tous

tous les Libraires de..... mais pas un ne put, ou ne voulut l'imprimer. Dans la suite, vous avez voulu vous approprier ce Recueil, & quand vous avez-vû qu'il étoit annoncé dans les Gazettes, sous le nom de Cariste, vous avez poussé l'impudence jusqu'à dire qu'on vous l'avoit volé. Telle a été votre conduite à l'égard du Jeune homme que vous accusez d'ingratitude. Dites après cela que vous n'avez pas mérité de l'avoir pour Ennemi? Vous ne devez attribuer qu'à votre mauvaise foi son refroidissement à votre égard. Le revers de fortune qui vous à rendu invisible pendant quelques jours, n'y a pas la moindre part. Il n'a pas l'ame assez lâche, ni les inclinations assez rempantes pour mépriser dans l'adversité, ceux qu'il a aimé dans d'autres circonstances. Si Dorillas étoit honnête homme,

Q 2 *riche*

riche ou pauvre, il seroit l'ami de Cariste.

* Oh ! vraiment je me suis bien trompé dans mon Calcul : je croyois finir ici mes Reflexions sur l'ingratitude, mais voici une Lettre qu'on me prie d'y Joindre.

Monsieur le Moraliste.

„ JE m'adresse à vous pour la de-
 „ cision d'un cas qui boulever-
 „ se toute l'œconomie de ma pe-
 „ tite machine spirituelle. J'ap-
 „ prens que Blorinde, hardi & fade
 „ censeur, me fait passer dans
 „ le monde pour un ingrat. Voi-
 „ ci ce qui a donné lieu à cette o-
 „ dieuse accusation. Imaginez-
 „ vous, qu'il s'agit entre nous de
 „ la traduction d'un ouvrage La-
 „ tin, par exemple du *Leviathan*
 „ de *Hobbes*. Après avoir fait no-
 „ tre accord à tant par feuilles,
 „ j'ai travaillé à cet ouvrage. J'en
 „ avois

„ avois traduit deux ou trois feuil-
„ les , lorsque Blorinde me pria
„ de lui remettre l'original, disant
„ qu'il me le rendroit dans sept ou
„ huit jours. Ce terme étant expi-
„ ré, j'allai chez B * * qui me fit
„ dire honnêtement à la porte
„ qu'il n'étoit pas au logis. Cette
„ Scene aiant été réïterée plusieurs
„ fois, j'écrivis une Lettre fort vi-
„ ve à Blorinde, & depuis ce
„ tems-là, ce fat en trois lettres,
„ m'accomode de toutes pièces,
„ & me peint des plus noires cou-
„ leurs. Dites moi, Je vous prie,
„ si je suis ingrat, &c. ”

PHILEMON.

Tranquillisez-vous, Philemon;
si le fait est tel que vous le rapor-
tez, votre conscience est en bon
état; & pour vous dire tout natu-
rellement ce que j'en pense, je
crains bien que ceux qui liront vo-
tre Lettre, ne disent de Blorinde,

ce que Boileau diloit du fameux Rollet :

J'appelle un Chat un Chat, & B * * * un fripon.

* La pieté, non plus que toute autre vertu ne consiste point en de vains dehors; & le culte que nous devons à Dieu, est un culte plein de respect, un culte bon & saint, qui exige beaucoup d'innocence & de pieté, avec une inviolable pureté de cœur & de bouche.

Mais ce qu'on appelle aujourd'hui *Devotion*, qui est, dit-on, une suite nécessaire de l'Amour de Dieu, est une superstition toute pure. Bien loin qu'elle ait le moindre rapport à une pieté mâle, ferme & constante, rien n'y est plus contraire. Un ancien reconnoit * que la

* *Religentem esse oportet Religiosum nefas;*
Aulugelle l. IV. Co. 9.

la superstition est un crime, & un autre nous la fait envisager comme plus criminelle que l'Atheisme.

* L'Amour de Dieu est le devoir le plus essentiel, & le plus indispensable du Christianisme. Il ne faut pour s'en convaincre, que favoir lire & ouvrir les Livres sacrez. A l'aide du sens commun, on y trouvera à chaque page cette verité solidement établie. Deux motifs entr'autres doivent nous engager à faire à Dieu un entier sacrifice de nôtre cœur & de toutes nos facultez. Le 1. est fondé sur ce que nous lui devons tout, & le 2. sur ce que nous devons tout attendre de lui: motifs qui nous obligent à l'aimer & d'amour de bienveillance, & d'Amour de concupiscence. La Reconnoissance que nous devons avoir pour toutes ses bontez à nôtre egard, ne nous engage-t'elle pas à souhaiter qu'il soit glorifié,

& à y travailler même autant que nous le pourrons ? Ne devons nous pas souhaiter que sa volonté soit faite & par nous-mêmes, & par tout le reste du genre humain ? Ne devons nous pas être ravis qu'il possède autant de gloire & autant de perfections qu'il en a ? Tels sont du moins les sentimens de tous les véritables Enfans de Dieu. Or, c'est justement en cela que consiste l'Amour de bienveillance.

J'ajoute que l'homme peut & doit avoir pour Dieu l'amour de *concupiscence* ; c'est à dire, suivant mes solides & magnifiques idées, qu'on doit se souhaiter à soi-même & aux autres, la possession de cet Etre infini, qui nous commande, nous ordonne & nous enjoint expressément, de l'Aimer de tout notre cœur, de toute notre ame & de toutes nos forces *.

L'o-

* Deut. 6. 4.

* L'obligation d'aimer Dieu est si conforme aux lumières de la Raison, qu'elle a été connue des Païens mêmes: car, sans parler de ceux qui, prêchant les bienfaits de la Divinité, soutenoient par une conséquence nécessaire, la vérité que nous venons d'établir, combien n'y a-t'il pas eu de Philosophes qui ont déclaré expressement qu'il faut aimer Dieu? Seneque vouloit que les maîtres traitassent humainement leurs Esclaves, & s'en fissent aimer plutôt que de chercher à s'en faire craindre, de même que Dieu exige de nous plus d'Amour que de crainte. * *Je crains les Dieux, disoit l'Empereur Julien, je les aime,*

* *Quare non est quod fastidiosi te deterreant, quominus servis tuis, hilarem te prestes, & non superbe superbiozem; colant potius te, quam timeant: itane, inquit, prorsus colant tanquam clientes, tanquam salvatores, hoc qui dixerit, obliviscetur id Dominus, parum esse quod Deo satis est, qui colitur & amatur. Senec. Epist.*

47.

me, je les respecte comme de bons maîtres & de bons Peres.

* La volupté est la Passion la plus generale que l'on connoisse, puis qu'elle est celle de l'un & de l'autre Sexe, des Jeunes & des vieux, des Grands & des petits, des savans & des ignorans. Elle est d'ailleurs très forte, puis qu'elle triomphe de toutes les autres passions. L'histoire sacrée & prophane nous en fournit mille preuves. Et pour faire ici un petit étalage de Littérature, Alexandre, dit le Grand, l'homme le plus ambitieux qui fut jamais, & vainqueur de presque tout l'Univers, ne fut-il pas vaincu lui-même par la volupté? Hercule après avoir vaincu je ne fais combien de monstres, n'apprit-il pas à filer pour faire sa Cour à Omphale? Parcourons l'histoire Sacrée. A quels excès la volupté ne porta-t'elle pas Samson, David & Salomon, ce mignon de la sagesse?

Elle

Elle fit perdre la vie au premier, elle fit commettre au second deux crimes horribles, & jeta le troisiéme dans l'Idolatrie. Tant il est malaisé à ceux là mêmes qui font ce qu'il y a de plus difficile, & qui semblent triompher de tout, de résister au funeste pouvoir du plaisir.

* Avouons de bonne grace, qu'un Athée, qui, par ses habitudes criminelles, seroit venu à bout d'étouffer les remords de sa Conscience, & qui ne craindroit rien du coté des hommes, avouons, dis-je, qu'un genie de cette trempe, pourroit être le plus grand scelerat que la terre eut porté. Peut-être regarderoit-il ses desirs comme sa dernière fin, & comme la seule regle de toutes ses actions. Il se mocqueroit de ce qu'on appelle *vertu & bonnéteté*, & il ne suivroit, selon toutes apparences, que les mouvemens de sa convoitise.

tife. Il ne manqueroit pas de se défaire de tous ceux qu'il haïroit. Il feroit de faux sermens pour la moindre chose ; en un mot, il n'y a point de crime qu'on ne dût attendre de lui. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit être du moins retenu par la crainte des Dieux. * C'est par là qu'on a tenu de tout tems en bride les passions des hommes : & il est sûr qu'on a prevenu quantité de crimes dans le Paganisme, par le soin qu'on avoit de conserver la memoire de toutes les punitions éclatantes des scelerats, de les attribuer à leur impieté, & d'en supposer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on debita du tems d'Auguste à l'occasion d'un † Temple d'Asie, pillé par les Sol-

* *Si genus humanum et mortalia temnitis arma
At sperate Deos memores, fandi atque nefandi.*
Virgil. *Æneid.* l. 1.

† Balzac entret. 34. c. 3.

Soldats de Marc-Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse qui étoit adorée dans ce Temple, avoit perdu la vuë subitement, & étoit devenu Paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait, apprit d'un vieux Officier qui avoit fait le coup, non seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce tems-là, mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on debitoit de ceux qui avoient la temerité d'entrer, malgré la défense qui en étoit faite, dans un Temple d'Arcadie consacré à Jupiter; c'est que leur corps ne faisoit plus d'ombre après cette action*. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoïé des Latins, qui avoit parlé peu respectueusement de Jupiter

des

* *Theopompus apud Polyb.*

des Romains en plein senat, sur la quelle Tite Live * n'ose rien avancer de positif; à cause qu'il voyoit que les auteurs étoient partagez là-dessus, est une semblable fraude pieuse. † Mais s'il y avoit des Athées, qui eussent assoupi leur conscience, & éteint les lumieres de la raison, tout cela ne pourroit faire aucune impression sur eux; delorte que, s'ils étoient en même tems au dessus de la crainte des loix, ils seroient nécessairement les plus grands & les plus incorrigibles scelerats de l'Univers. Heureusement, la supposition ne peut avoir lieu, car sans compter qu'il n'y a point d'Athées, tous les Etats ont leurs loix, & partout on punit rigoureusement les crimes.

Bien

* *nam & vera esse, & aptè ad representandam iram Deum ficta, possunt.* Tit. Liv. Decad. I, l. 8.

† V. Bayle, *pensées diverses* t. I.

* Bien plus. Je suis d'opinion, qu'il est impossible de détruire entièrement les idées qui nous aprennent à distinguer le vice de la vertu. J'avouë pourtant que ces premières *Notions* étant déjà fort obscurcies par le Peché d'Adam, il est très facile à des gens qui veulent faire profession de debauché, de les obscurcir encore d'avantage. Au lieu que nous ne pouvons les rendre claires & lumineuses, sans qu'il nous en coûte des peines infinies. Il faut mediter incessamment sur ses devoirs, tâcher de ne point contracter de mauvaises habitudes, & sur tout, lire souvent l'Écriture Sainte; car elle est une lampe à nos pieds, & une lumière à nos sentiers*. C'est un remède universel, & applicable à tous nos maux. D'où vient que St. Basile a dit que
la

* Pseaume 118. vs. 105.

la meditation des Divines Escritures est la voïe la plus commune & la plus usitée que l'homme puisse suivre, pour découvrir ses devoirs. Outre qu'on y trouve des preceptes qui nous obligent à faire certaines actions, on y voit une description vive & pour ainsi dire animée de la conduite qu'ont teuuë de saints personnages, ce qui peut mieux que toute autre chose, nous porter à imiter leurs bonne œuvres *. Le même Docteur fait beaucoup valoir les prerogatives & l'utilité de l'Erudition & du sçavoir. L'ame sans ces secours, n'est guere propre à la vertu, de même qu'un champ en

* *Via amplissima ad invenienda officia est meditatio scripturarum divinitus inspiratarum. In his enim præterquam quòd actionum præcepta inveniuntur, etiam vita sanctorum ac beatorum hominum præscripta ac tradita, quasi imagines quedam viva, & spirantes conversationis viteque secundum Dei voluntatem instituenda, imitatione bonorum operum, proposita sunt.* Basil. ad Gregor. Theol. Epist. 1.

en friche & qui n'est pas arrosé, ne peut ni nourrir, ni donner l'accroissement à la semence qu'il renferme dans son sein.

* Ainsi, quoique tout homme à Reflexions connoisse, ou soit en état de connoître ses devoirs, il est toujours utile, de les lui remettre à toute heure devant les yeux. Il y a très-peu de personnes qui consultent les lumières de la raison, ou qui cherchent dans l'Écriture à connoître la volonté de Dieu. Ceux même qui le font, y apportent d'ordinaire certains prejugez qui rendent toutes leurs Recherches inutiles.

* Que croiroit-on que les Paiens exigeoient de ceux qu'ils recevoient liberalement chez eux, & qu'ils combloient de bienfaits? Rien autre chose que de la reconnoissance. Quelle generosité! Ou trouveroit-on aujourd'hui de pareilles gens? Je ne sache qu'un homme au monde

R

de

de qui fasse du bien, par le seul plaisir de tirer un homme de la misere. Cela est si vrai, que quoiqu'il ait été souvent payé d'ingratitude, il est toujours prêt à obliger le premier venu. Il se sacrifie, pour rendre service, à un homme qui se trouve dans l'embarras. Chrysisphon, sorti de son couvent pour un Commerce de galanterie, se refugie dans un País Protestant, où, ne sachant que faire, il abjure sa Religion, & endosse la Reforme de Calvin. Mais comme on fut aussitôt las de cet animal que de tous ses semblables, il se vit réduit à la dure nécessité d'implorer le secours des bonnes Ames. Malgré son extérieur hypocrite, personne ne fit cas de lui; & enfin il s'avisa, dans cet *abandon* general, d'exposer *archi-patbetiquement* sa misere à nôtre Philosophe. Il en fut bien reçu, & après avoir demeuré quatre ans chez lui, le premier pas

pas qu'il fit vers l'ingratitude, ce fut d'en fer sa fervante. Et quelques années après, il publia un infame libelle contre son bien-faiteur. Quelle damnable lacheté! Un homme qui se fait gloire d'être Philosophe, peut-il agir d'une manière si opposée à la loi naturelle? Les seules lumieres du bon sens, & de la raison, nous prescrivent la reconnoissance. Bien plus. Elles nous apprennent que nous ne devons jamais recevoir aucun bienfait, que nous ne soyons dans l'intention de faire tout nôtre possible, pour empêcher que le bienfaiteur n'ait lieu de se repentir de ce qu'il a fait pour nous. Si nous ne sommes pas dans cette disposition, il faut refuser tous les services qu'on veut nous rendre. Car, selon la Judicieuse remarque de Ciceron *

il

* *Nullum enim officium referendâ gratiâ magis necessarium est. Quod si ea, qua utenda acceperis, majora mensura, si modo possis, Jubet reddere*

il n'y a point de devoir plus indispensable que de faire du bien à ceux de qui on en a reçu. Que si le Poëte Hesiode veut que ceux qui ont emprunté quelque chose, le rendent, s'il est possible, avec usure; que ne devons nous pas faire pour temoigner nôtre reconnoissance à ceux qui nous ont prevenu par leurs bienfaits? Ne devons nous pas imiter ces terres fertiles, qui raportent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu. Si nous rendons volontiers service à ceux de qui nous esperons quelque bien, avec quel empressement ne sommes nous pas obligez de nous employer en faveur

Hesiodus: quid nam beneficio provocati facere debemus? An imitari agros fertiles, qui multò plus afferunt, quam acceperunt? Et enim si in eos, quos speramus nobis profuturos, non dubitamus officia conferre: quales in eos esse debemus, qui jam profuerunt? nam cum duo genera liberalitatis sint, unum dandi beneficij, alterum reddendidemus, nec ne, in nostra potestate est: non reddere viro bono non licet, modo id facere possit sine injuriâ. De Offic. l. I. c. 15.

faveur de ceux qui nous en ont déjà fait ? il y a deux sortes de Liberalitez, dont l'une consiste à faire du bien par pure generosité, & l'autre à en faire par reconnoissance. La premiere depend de nôtre bon plaisir, mais l'autre est un devoir dont un homme de bien ne sauroit se dispenser, du moment qu'il peut s'en acquiter sans faire tort à personne. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron renferme la Reconnoissance dans l'idée de la Liberalité, par ce que, dit Puffendorff *, ni l'une, ni l'autre de ces deux vertus ne suit point des regles aussi fixes, que celles de la justice, qui ordonne de rendre precisement ce que l'on doit par Contract.

* Chez les anciens, comme chez les modernes, tous les honnêtes gens

* Droit de la nature & des gens liv. III. ch. III.

gens ont eu horreur de l'ingratitude, & on l'a toujours regardée comme un vice propre aux gens brutaux & sottement orgueilleux, qui croient que tout leur est dû, ou aux stupides qui ne font aucune reflexion sur les bienfaits, qu'ils reçoivent, ou aux ames basses, qui sentant leur foiblesse, & leur indigence, implorent humblement le secours d'autrui, mais après l'avoir obtenu, haïssent leur bienfaiteur, par ce que n'ayant pas la volonté de rendre la pareille, ou desespérant de le pouvoir faire, se figurent tout le monde aussi intéressé & aussi mercenaires qu'eux, en sorte, que, selon leur opinion, personne ne fait du bien que dans l'esperance d'en recevoir à son tour, ils croient avoir été la Duppe de ceux qui leur ont rendu service. *

Sene.

* Descartes *des passions*; Artic. CXCIV.

* Seneque dit hardiment, que l'homicide, la Tyrannie, le larcin, l'Adultere, le rapt, les sacrileges, la trahison & en un mot tous les plus grands crimes viennent de l'ingratitude *. Ce Philosophe raconte ensuite la maniere singuliere dont le Roi Philippe punit un Ingrat. Un Soldat avoit fait naufrage, & aiant été bien reçu par un Macedonien, auprès de la maison duquel il avoit été jetté par la violence des flots, quoiqu'il n'en fut pas connu, témoigna en être fort reconnoissant. Cependant il alla saluer le Roi auquel il étoit recommandable par sa bravoure. Il lui conta l'accident qui lui étoit arrivé, & demanda pour

* *Erunt homicida, tyranni, fures, adulteri, raptores, sacrilegi, proditores, infra ista omnia ingratus est, nisi quod omnia ista ab ingrato animo sunt, sine quo vix ullum magnum facinus accrevit, hoc tu Cave. tanquam maximum crimen ne admittas. Senec. de benef. l. i. c. 19.*

pour dedommagement de la perte qu'il avoit soufferte, le bien de son Hôte, dont il faisoit les bons offices qu'il en avoit reçu. Philippe lui accorda sa demande. L'hôte surpris & irrité, écrivit très-librement au Roi, & lui manda tout ce qu'il avoit fait pour le Soldat. Le Prince, à la lecture de cette Lettre, entra dans une colere très-vive. Il ordonna que l'ancien maître reprendroit son bien, & qu'on marqueroit sur le front du Soldat le crime qu'il avoit commis.

* On doit laisser aux hommes la Liberté de croire ce qu'ils veulent, & de professer la Religion qui leur semble la meilleure. Dieu seul étant maître de nos Consciences, c'est empiéter sur ses droits que de donner atteinte à cette liberté. C'est à Dieu à voir si nos erreurs viennent de quelque mauvais principe. Il n'y a que lui, à qui on
soit

soit obligé d'en rendre compte, comme il n'y a que lui qui puisse juger de la droiture ou de l'obliquité de nos intentions.

* Cependant, on ne doit point inferer de ce Principe, qu'on doive tolerer dans une même Societé Ecclesiastique *toutes sortes de sectes & de Religions.* J'ai seulement voulu dire qu'il n'est point permis de les persécuter, ni d'exclure legerement de nôtre corps ceux qui ne seroient pas de nôtre sentiment.

„ C'est ce que la modestie, la
 „ Charité Chrétienne, & le bien
 „ de la Paix demandent également
 „ La simple Communion qu'on en-
 „ tretient avec quelqu'un, n'est
 „ nullement une marque qu'on ap-
 „ prouve ses sentimens. On temoi-
 „ gne par là seulement qu'on ne
 „ les regarde pas comme dange-
 „ reux pour le salut: & y a-t'il,
 „ rien ou l'on doive être plus re-
 „ servé, qu'à porter un jugement

» contraire ; sur tout s'il ne s'agit,
» comme il arrive souvent que de
» matieres de pure speculation, ou
» d'Opinions que l'on croit sujet-
» tes à de mauvaises consequen-
» ces, mais que les Partisans de
» ces Opinions ne reconnoissent
» ni en elles mêmes, ni comme
» suivant de leurs Principes? Crai-
» gnons d'empiéter sur les Droits
» de Dieu, & de faire tord à sa
» bonté & à sa sagesse, toutes les
» fois qu'il s'agit d'exclurre du sa-
» lut, autant qu'en nous est, des
» gens que nous excluons de nô-
» tre société, pour des erreurs qui
» nous paroissent damnables, mais
» qu'il n'y a que Dieu qui puisse
» savoir certainement si elles le
» sont. Il est d'ailleurs fort à crain-
» dre que de telles condamnations
» ne soient secretement suggerées
» par un tout autre principe, que
» par la crainte des mauvais effets
» de l'Opinion qu'on profcrit. La
haine

„ haine pour les personnes se me-
„ le aisement à l'horreur qu'on a
„ de leurs sentimens. Et l'attache-
„ ment qu'on a aux siens propres,
„ inspire aisément cette horreur
„ pour ceux d'autrui. Il empêche
„ du moins qu'on ne voie, ou
„ qu'on ne vueille voir les inter-
„ pretations favorables, que peu-
„ vent recevoir des opinions, qui
„ d'ailleurs paroissent fausses, ou
„ le sont effectivement. C'est un
„ abus de s'imaginer que la plus
„ ferme persuasion ou l'on est soi-
„ même, & la plus grande Evi-
„ dence qui nous frappe, soit in-
„ compatible avec des sentimens
„ de modestie, & de charité, par
„ rapport à ceux qu'on croit être
„ dans l'erreur. Quand on voit sur
„ tout que des opinions qu'on ju-
„ ge dangereuses, n'ont aucune
„ influence sur la conduite de ceux
„ qui les professent, qu'ils sont
„ autant ou plus exacts à remplir
les

22 les devoirs de la vertu & de la
 22 piété, que les plus zelez pour le
 22 sentiment contraire; qu'elle re-
 22 pugnance ne doit-on pas avoir à
 22 temoigner le moins du monde
 22 que l'on regarde comme exclus
 22 du salut, ou en danger de l'être,
 22 des gens en qui l'on voit briller
 22 les marques les moins équivo-
 22 ques d'une disposition salutaire.*

Cela étant, que doit-on penser du
 synode de * * * * qui a condamné si
 severement les Arminiens? Quel-
 les étoient leurs erreurs, pour être
 traités avec si peu de ménagement?
 Et qu'y a-t'on gagné? On a mul-
 tiplié le nombre des Partisans de
 cette Secte, en sorte que les Acade-
 mies de Geneve, de Lausanne, &
 bien d'autres, sont aujourd'hui rem-
 plies de Remontrants. Bien plus.
 On préche publiquement dans ces
 Eglises l'universalité de la Grace,
 &

* Barbeyrac *Traité de la morale de Peres.*
 Ch. XII. §. 24.

& c'est aujourd'hui le système des Theologiens & du Peuple. Cela est si vrai qu'étant à Geneve en 1727. un Jeune Ministre, nommé Mr. Deroches, prêcha cette Doctrine dans l'Eglise de St. Pierre. J'en fus scandalisé, & je refutai son Sermon par une Lettre en forme de Dialogue : il me fut impossible de faire imprimer ce petit ouvrage, & en aiant semé quelques copies manuscrites, je m'aperçus bien-tôt que j'avois revolté contre moi mes meilleurs amis, gens qui, pour la plupart, n'entendoient point la matiere. A Lauzanne, outre tout ce qui s'y est passé au sujet du *Consensus*, le Conseil de Berne a été obligé d'y mettre depuis peu un nouveau Professeur, très-honnête homme, & Zélé Orthodoxe, pour s'opposer aux progres de l'Arminianisme, mais ses soins ne réussissent guere. Or, je soutiens que la Secte d'Arminius n'est devenuë si nombreuse, que
par

par la rigueur des Canons du sino-
 de de * * * Moins de severité,
 auroit été plus conforme à l'Es-
 prit de l'Evangile, & plus conve-
 nable à des gens qui déclament fort
 & ferme contre les Decrets du Con-
 cile de Trente. ” Ce qu'il y a au
 „ moins de certain, c'est que, si
 „ l'on s'est fait une Loi de ne pas
 „ souffrir dans la société Ecclesias-
 „ tique de certaines opinions
 „ qu'on croit dangereuses pour le
 „ salut, on n'a ici encore d'autre
 „ droit, que de déclarer paisible-
 „ ment à ceux qui les soutiennent
 „ & qui y persistent, que n'ayant
 „ pas les Qualitez requises dans
 „ les membres d'un tel corps, on
 „ ne peut plus les regarder comme
 „ tels: de même qu'on en use dans
 „ toutes les autres Societez con-
 „ tractées volontairement, & sous
 „ certaines conditions. Du reste,
 „ on ne peut legitimement user en-
 „ vers eux de la moindre vexa-
 tion

tion. * „ Il seroit à souhaiter que Calvin eut été imbu de ce Principe, & qu'il n'eut pas fait à sa mémoire une tâche ineffaçable en faisant bruler Servet le 27. Octobre 1553, Quoiqu'aient pû dire certains Auteurs pour Justifier ce savant & Zélé Reformateur, si l'on examine le fait sans prevention, je m'assure que l'on avouera, sans difficulté que ce n'est pas là le plus bel endroit de sa vie.

* Je dois parler maintenant de la *Tolerance Civile*. Elle consiste à l'aïsser dans un Etat la liberté de conscience à ceux qui ne sont pas de la Religion dominante, ou qui s'en sont separez, ou en ont été exclus pour quelques opinions particulières. Il me paroît incontestable que les Souverains n'ont point le Droit de priver leurs Sujets de cette Liberté, moins encore de les

con-
* Barbeyrac ubi sup. §. 25.

contraindre à embrasser tels ou tels sentimens qu'ils croient faux. La Religion considérée en elle-même est hors de la juridiction des Princes. Leur pouvoir, à cet égard, ne s'étend que sur ceux qui enseigneroient, sous ce pretexte, quelque chose qui fut contraire aux bonnes mœurs ou défendu pour des raisons d'Etat, quoiqu'indifferent de sa nature. Le Souverain peut & doit punir les *troubles-repos*, qui font des choses certainement mauvaises, & contraires à l'ordre établi dans un Etat; mais il n'en est pas de même des erreurs. Quelques pernicieuses qu'on les croie pour le salut, elles ne causeront jamais de desordres dans la Société civile, pour vû que le Souverain ait le soin de tenir la balance égale entre les gens de divers partis, pourvû que les uns & les autres n'aient point de sentimens qui les portent à la revolte. "Rien n'est plus

„ plus faux qu'une maxime de Po-
„ litique toute contraire dont les
„ Ecclesiastiques éblouissent les
„ Souverains, pour dominer eux
„ mêmes sur les Consciences, &
„ pour avancer d'ailleurs leurs in-
„ terêts temporels. Ils font sonner
„ fort haut que le bien d'un Etat
„ veut qu'il n'y ait qu'une Reli-
„ gion, parce, disent-ils, que la
„ diversité de Religions produit
„ des Divisions & des troubles.
„ Mais ce n'est nullement la diver-
„ sité des Religions, qui cause
„ par elle-même ces mauvais effets:
„ c'est au contraire l'Intolerance,
„ qui veut élever un parti sur les
„ ruines de l'autre.* ” Mais enfon-
„ çons la matiere.

Si les Princes avoient droit de
géner les Consciences, il faudroit
qu'ils l'eussent reçu de ceux qui se
font

* Barbeyrac Traité de la morale des Peres.
ch. XII. §. 32.

font fournis à eux volontairement ; car je comprends bien qu'on ne dira pas qu'ils le tiennent de Dieu. Or il est certain que les hommes, en se réunissant pour vivre en Société & former les Etats, ne se sont point dépouillés du plus beau & du plus considérable de leurs privilèges, qui est, sans contredit, celui de servir Dieu de la manière que chacun croit lui être la plus agréable.

J'ajoute que quand-même ils l'auroient fait, & qu'ils se feroient pleinement fournis en matière de Religion au jugement & à la volonté du Souverain, celui-ci n'en auroit pas acquis plus de Droit, comme le remarque Barbeyrac ; parce que ce n'est pas une des choses, dont il est libre à chacun de disposer à sa fantaisie. " Un homme ne peut jamais donner à un autre homme un pouvoir arbitraire sur sa vie, dont il n'est pas maître lui.

„ lui-même. Mais il est encore
„ moins maître de sa conscience,
„ dont l'Empire appartient telle-
„ ment à Dieu que les autres hom-
„ mes, quoi qu'ils vucillent, quoi-
„ qu'ils fassent, ne sauroient veri-
„ tablement y en exercer aucun.
„ Les plus grands efforts de la vio-
„ lence n'aboutissent ici qu'à faire
„ des hypoctites. On peut faire
„ semblant de croire, mais on n'en
„ croit pas plus pour cela. Quel-
„ qu'envie même qu'on ait de
„ croire, on ne sauroit se persua-
„ der à soi-même le contraire de
„ ce qui nous paroît vrai, tant qu'il
„ ne se presente aucune raison ca-
„ pable de faire impression sur nos
„ esprits. Or, bien loin qu'une
„ force exterieure puisse produire
„ cet effet, elle en produit un tout
„ opposé. Dieu lui-même ne se sert
„ ici de sa puissance infinie, que
„ d'une maniere proportionée à la
„ nature de la Religion, & de nos

„ Entendements si par lui-même,
 „ ou par ses ministres, *il** *emmene*
 „ *toutes nos pensées captives*, &
 „ *les soumet à l'obéissance de Jesus*
 „ *Christ*, s'il triomphe de nos er-
 „ reurs, ce n'est que par l'éclat
 „ victorieux de la verité, par des
 „ *Armes non Charnelles* †. l'Apotre
 S. Paul, qui, avant sa conversion,
 en avoit emploïé de *Charnelles*, est
 celui qui depuis déclare hautement,
 qu'elles ne conviennent point à sa
milice: & qu'il a eu besoin de tou-
 te la *Misericorde de Dieu*, pour avoir
 été un *Persecuteur*, un *homme vio-*
lent, quoiqu'il agit alors par igno-
 rance & de bonne foi ‡. D'ou je
 conclus que la persecution est une
 de ces choses si hautement & si vi-
 siblement condamnées par la loi na-
 turelle, qu'il est bien difficile de
 s'en disculper.

D'ail-

* II. *Corinth.* X. v. 5.† II. *Cor.* Ch. X. v. 3.‡ I. *Timoth.* I. v. 13.

D'ailleurs, la Liberté de conscience étant très-avantageuse à l'Etat, il n'est guere convenable aux Souverains de la ravir. Que cette liberté soit un bien, c'est ce dont on ne peut douter. Nous en avons un exemple sous les yeux. Qu'étoit-ce que la Hollande sous le Gouvernement des Espagnols, & quand *l'inquisition* y faisoit les plus horribles ravages ? Qu'étoit ce avant qu'on y jouit de cette précieuse liberté qui y fait maintenant fleurir le commerce, & qui la rend la plus belle, la plus riche, la mieux Peuplée, & la plus puissante Republique, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde entier ? Les Reformez, les Juifs, & les Catholiques Romains y professent librement leurs Religions, sans qu'il en naisse le moindre inconvenient. Il en seroit de même partout ailleurs si les Souverains connoissoient bien leurs intérêts. Qu'en revient

il après tout de persecuter les gens?
 La Religion ne peut être forcée.
 C'est ce qu'a fort bien remarqué
 Tertulien † qui dit, parlant aux
 Païens: „ Puisque le service des
 „ Dieux est un pur acte de volon-
 „ té, il semble qu'il y ait de l'in-
 „ justice de contraindre des hom-
 „ mes libres, à leur offrir des sa-
 „ crifices, & que ce soit chose ri-
 „ dicule de les obliger d'honorer
 „ les Dieux malgré eux, attendu
 „ que de leur propre mouvement,
 „ ils doivent être portés par leur
 „ intérêt à rechercher leur faveur,
 „ si ce sont de vrais Dieux; il ne
 „ faut par leur ravir l'avantage que
 „ leur donne la liberté de leur na-
 „ ture. Il leur doit être permis
 „ de dire: je ne veux pas que jupi-
 „ ter me soit favorable: Qui êtes
 „ vous vous qui voulez faire violen-
 „ ce sur ma volonté? je ne crains
 „ point

†. Tertul. *Apologet.* C. 28.

point Janus, je me ris de sa co-
lere, de quelque coté de ses deux
visages qu'il me regarde. Quel
pouvoir avez-vous de vous mêler
de ce qui me touche?

Il fuit de tout ce que nous
venons de dire, que quand même
il y auroit dans la société civile
des Athées de speculation, on ne
deyroit pas les punir pour cela seul
qu'ils seroient Athées. S'ils ne
troublent point le repos public,
en tachant d'ébranler & détruire
l'opinion reçüe de l'existen-
ce d'un Dieu, à quoi bon
& en vertu de quoi les pu-
nirait-on? †, La nature & le but
des peines que les Tribunaux hu-
mans infligent, ne demande
pas, ce me semble, qu'elles
soient mises en usage contre de
telles gens. Ils font assez punis

S 4

par

† Barbeyrac Not. I. sur le §. 4. du ch. 4.
l. III. du Droit de la nature & des Gens.

„ par leur propre impieté, s'ils y
„ perseverent jusqu'à la mort.
„ Mais peut être qu'ils en revien-
„ dront, si l'on s'y prend comme
„ il faut pour dissiper peu à peu les
„ veines subtilitez, aux quelles ils
„ se sont laissez éblouir. „ En un
mot le Souverain doit seconder les
vûes de Dieu, qui *ne veut pas la
mort du Pecheur, mais sa Conver-
sion.* Ce seroit fort mal s'y prendre
pour guerir une Personne de l'A-
théisme que d'employer la voïe
des peines & de la violence.



DISSER-

DISSERTATION

SUR

L'ADULTERE.

Facunda culpa secula nuptias

Primum inquinaverè, & genus & domos:

Hoc fonte derivata clades

In patriam populumque fluxit.

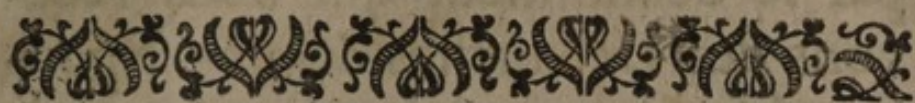
Horace Ode VI. liv. III.

Notre siecle si fecond en vices à premiere-
ment corrompu les mariages, les familles, les
maisons, & c'est de nos frequens Adulteres
qu'est sortie cette source de maux qui a inon-
dé notre Patrie, & submergé presque tout le
Peuple.



AVERTISSEMENT.

LA Dissertation suivante a été écrite en Anglois par un auteur anonime, qui a fait usage de diverses lectures, pour en composer ce petit ouvrage, en rapprochant plusieurs beaux endroits des anciens & des modernes. Voyant qu'elle avoit un raport nécessaire avec l'Art de connoître les Femmes, je l'ai traduite, & je la donne au Public, sans avoir en rien alteré l'original. Il me semble que la Lecture ne peut qu'en être agreable à toutes les personnes de bon gout. Je plaindrai ceux qui ne seront pas en cela de mon avis.



DISSERTATION

S U R

L'ADULTERE.

I, **L**Es loix naturelles Ecclesiastiques & civiles qui concernent l'Adultere ne sont pas, à beaucoup près si favorables aux Femmes qu'aux hommes. Il est par exemple manifestement contraire à la loi naturelle qu'une Femme ait commerce avec plusieurs hommes; au lieu que parmi plusieurs Peuples & même chez les anciens juifs les hommes pouvoient avoir plusieurs Femmes en même tems. Mais, si d'un coté les loix nous favorisent un peu, de l'autre, il semble que cette douceur soit contrebalancée
par

par le dèshonneur que nous recevons des Debauches de nos Epoufes, bien que les plus grands excès ou nous puiffions nous livrer ne leur faffent aucun tord. Elles deshonnorent notre front par un commerce illegitime, & nous ne faisons aucune brèche ni à leur honneur, ni à leur reputation. Je ne vois point quelle peut être la raifon de cette bifarrerie; mais, puis que l'ufage le veut ainfi, peut être nous accuferoit-on d'extravagance, fi nous voulions moralifer là deffus. Je remarquerai pourtant què l'antiquité ne decide pas en faveur de cet ufage. Il paroît qu'autrefois, on ne fe formalifoit guere de ce que pouvoit faire une Femme. Les maris d'alors, gens très endurans & très-pacifiques, voioient d'un air tranquille leurs Femmes careffer des Etrangers, & ils n'y faifoient non plus d'attention que fi elles leur avoient été

abfo.

absolument indifferentes. C'est ce que nous apprend Juvenal qui dit que les Femmes de son siecle ne redoutoient aucunement la presence de leurs Epoux, & qu'elles ne faisoient pas difficulté, dans les assemblées même ou ils se trouvoient, de se retirer à l'écart & d'y parler, la tête élevée, & la gorge decouverte, avec des Generaux ou d'autres Officiers d'armée. * Il ajoute même qu'il connoissoit des Maris assez debonnaires, ou peut être assez prudens, pour faire semblant de regarder au Plancher, ou de ronfler à table, tandis qu'on caressoit leurs Femmes. †, Et veritablement, quelque grand que soit le pouvoir des maris sur leurs Fem-

* *Cumque paludatis Ducibus, presente marito,
Ipsa loqui recta facie, strictisque mamillis*
Juv. sat. 6.

† - - - *Doctus spectare Laennar,
Doctus & ad calicem vigilantem stertere naso.*
Juv. sat. 1.

„ Femmes, ils font très-fagement
 „ de n'en point user, parceque,
 „ par un usage qui a prevalu, &
 „ auquel ils ont eux même prêté
 „ la main, ils ne peuvent l'exer-
 „ cer que leurs Femmes n'y veuil-
 „ lent bien consentir. C'est juste-
 „ ment une Puissance preciaire tel-
 „ le que Tacite appelle la Puissan-
 „ ce des Princes deja vieux, qui
 „ ne sont les maîtres qu'autant
 „ qu'on ne se soucie point de les
 „ maîtriser, & qui ne peuvent com-
 „ mander, qu'autant qu'on ne veut
 „ point commander en leur place.*”

Après tout, Moliere n'a-t'il pas eu raison de dire.

Quel mal cela fait-il? la jambe en devient elle

Plus tortuë après tout, & la taille moins belle.

En un mot il n'y a point de ver-
tu

* V. Les amours d'Horace.

tu plus nécessaire à un Mari, comme je l'ai remarqué ailleurs, qu'une entière indifférence sur la conduite de sa Femme. " Le seul
,, moyen qu'il ait d'être heureux
,, c'est de ne rien voir, ce n'est
,, pas le grand jour qui fait la
,, beauté du mariage; il y faut des
,, ombres comme dans la Peinture;
,, il y faut même à proprement
,, parler, une nuit éternelle. "

Peut être se résoudroit-on facilement à prendre ce parti, n'étoit que la Religion Chrétienne, a beaucoup *rogné* de nos privilèges. Avant J. C. la raison seule suffisoit, il est vrai, pour faire voir à l'homme que le mariage d'un avec une, est infiniment plus honnête & plus avantageux. Cependant, quoiqu'en put dire la raison, la Polygamie étoit en usage. De saints personnages, tels qu'un Abraham, un Jacob, & tant d'autres dont l'Écriture fait mention, couchoient

choient, fans scrupule avec leurs fervantes. Mais depuis l'établissement du Christianisme, tout homme qui a commerce, même avec une fille de condition libre, *sui Juris*, comme parlent les Jurisconsultes, est Adultere. J'avoue que le nombre des coupables de l'un & de l'autre Sexe, fait que le crime reste impuni, mais les loix qui statuent certaines peines contre ceux qui le commettent en font elles moins justes? l'impunité, en nous garantissant d'un opprobre public, ne nous justifie pas *in foro Conscientiæ*.

II. Aussi les Poëtes les Philosophes, les Legilateurs, se sont-ils tous déclaré contre l'Adultere; en voici des preuves tirées de leurs Ecrits.

1. Bellerophon est loué dans Homere (a) de n'avoir pas voulu con-

(a) Iliade liv. 6. vf. 360.

consentir aux poursuites d'Antée.

2. On ne se faisoit point alors un honneur de fouiller le lit de son Prochain, & même ç'eut été inutilement que les Femmes auroient fait toutes les avances. La chasteté chez les Anciens, étoit une vertu si fort en recommandation, qu'Hippolite a reçu de grandes louanges pour ce sujet. Medée demande à Jason qui lui avoit fait infidélité, *s'il croit que les Dieux, n'ont plus de pouvoir, ou s'il s'est imaginé que les anciennes loix avoient changé.* L'Honnête homme, selon Menandre, ne doit ni corrompre les vierges, ni commettre Adultere.

3. La Nourrice de Phedre fait ce qu'elle peut pour chasser de l'Esprit de cette infortunée Princesse la flamme impure qui la devoit; & Phedre convient de son crime.

4. Pytagore recommandoit aux maris de n'avoir commerce qu'avec leurs Femmes; & ses exhortations firent tant d'impression sur les Crotomates, qu'après les avoir entendus, ils chasserent leurs Concubines.

5. Le Divin Platon taxe l'Adultere d'injustice, & Aristote fouhaitoit que ceux qui le commettroient fussent notez d'infamie. Les Stoïciens & même les Epicuriens defendoient l'Adultere.

6. Seneque prétend qu'on ne doit pas donner de l'argent à un homme, qu'on fait devoir s'en servir pour en faire present à une Femme avec que l'on fait qu'il est en mauvais commerce. Il croit de plus que l'obligation de garder la foi conjugale, regarde autant les maris que les Femmes.

7. L'histoire de Lucrece fournit un exemple de l'horreur qu'on avoit de l'Adultere dans ces premiers
tem-

tems. Après avoir souffert malgré elle, dit-on, la violence de Tarquin, elle envoya chercher son Mari; il vint & lui demanda comment elle se portoit. Helas! lui répondit elle dolemment, une Femme qui a perdu sa pudicité peut-elle être en bonne santé? Neanmoins dit là dessus l'Auteur de qui j'emprunte cette morale des Païens*, elle se trompoit fort de croire que n'ayant point consenti à cette violence, elle eut cependant commis quelque faute.

A parler franchement, je serois très-porté à croire que Lucrece trahit son secret par sa reponse, & qu'elle n'eut eu garde d'avertir son mari de ce qui s'etoit passé, si elle n'avoit jugé à propos de prévenir l'indiscretion de Tarquin, se doutant bien que ce Prince dont le
carac-

* V. L'histoire de la Philosophie Payenne, §0. 2.

caractere étoit peu different de celui de nos petits maîtres, la deceleroit tot ou tard, & qu'elle auroit alors la honte de voir le Public persuadé que sa prétenduë Chasteté n'étoit autre chose que l'effet de la plus fine politique, & d'une hypocrisie bien conduite: car la chronique scandaleuse dit que Lucrece avoit accordé plus d'une fois les dernieres faveurs à Tarquin. Mais pourtant, comme je n'ai jamais servi de Mercure à ces deux amans, ni à d'autres, soit dit par Parenthese, je ne peux dire au juste si c'est medilance ou calomnie. Pour en revenir à mon sujet, ceux même qui ne craignoient pas de commettre une simple fornication, se seroient fait un scrupule d'avoir commerce avec des Femmes mariées. C'est ce qui est arrivé à Alexandre le Grand au raport de Plutarque. " Un soir bien tard on
lui amena quelque jeune Garce
pour

„ pour coucher avec lui, il lui de-
„ manda pour quelle cause elle é-
„ toit venue si tard, elle repondit
„ qu'elle attendoit que son mari
„ fut couché, & alors il censura
„ bien les gens, pour ce, dit-il,
„ qu'il ne s'en est gueres fallu que
„ je n'aye commis adultere. ”

„ Semblablement, dit ailleurs
„ Plutarque, Alexandre, ne voulut
„ point aller voir la Femme de Da-
„ rius bien que l'on lui dit que c'étoit
„ une fort belle jeune Dame; ains
„ allant visiter sa mere qui étoit
„ deja vieille, s'abstint de voir
„ l'autre, qui étoit belle & jeune:
„ mais nous jettans les yeux jus-
„ ques aux Littières des Femmes
„ & nous pendans à leurs fenê-
„ tres, ne cuidons commettre au-
„ cune faute en laissant ainsi la cu-
„ riosité glisser & couler à tout ce
„ qu'elle veut. ”

III. Oublierions nous de rapor-
ter les beaux sentimens del'Amou-

reux *Horace* sur la matiere que nous traitons ? gardons nous en bien. Son temoignage a d'autant plus de force, qu'il etoit lui-même dans le cas de l'Adultere, par le commerce un peu trop familier, qu'il entretenoit avec la Femme d'un *Toscan*. Pour éloigner les honnêtes gens de l'Adultere, il peint avec les couleurs les plus vives les dangers aux quels on s'expose en visitant la Femme de son voisin. Il fait voir toutes les peines, & tous les embarras, ou on se trouve de tous côtez, & il dit sans détour que les plaisirs qu'on cherche sont corrompus par la douleur, & qu'ils sont même fort rares. Remarquez bien que cet honnête homme parloit par experience; l'un, dit-il, a été obligé à se jeter du toit, l'autre a été battu de verges jusqu'à la mort. Celui-ci en fuyant, est tombé la nuit entre les mains des voleurs, celui là a donné une grosse somme d'ar.

d'argent pour se racheter. Plusieurs ont été abandonnez aux plus vils esclaves, & nous en connoissons même que l'on a honteusement & proprement *devirilisez*. Tout le monde dit que c'est à bon droit. Galba seul est d'avis contraire*. Mais faut-il s'en étonner? Le Seigneur Galba compatit charitablement au malheur de ses Confreres. Car étant lui même un Adultere du premier ordre, il ne pouvoit souffrir que ceux qui estoient dans le même cas, fussent traitez si cruellement il prenoit toujours leur parti.

* *Audire est opera pretium, procedere rectè
 Qui moechis non vultis, ut omni parte laborent:
 Ut que illis multo corrupta dolore voluptas.
 Atque hac rara cadat dura inter sapè pericla.
 Hic se precipitem tecto dedit: ille flagellis
 Ad mortem casus: fugiens hic decidit acrem
 Prædonum in turbam: dedit hic pro corpore
 nummos:*

*Hunc operminxerunt Calones. Quin etiam illud
 Accidit, ut cuidam testes, caudamque salacem
 Demeteret ferrum. Jure, omnes, Galba negabat.
 Horacé Sat. II, Liv. I.*

ti. Peut être même que le malheur dont *Horace* parle lui étoit arrivé ; Car les maris le vangeoient souvent de cette maniere. *Plaute* fait allusion à cette belle coutume dans la seconde Scene du IV. Acte du *Pænulus*, ou le valet *Syncerastus* dit : *Je fais ce que les Adulteres ne font pas d'ordinaire. Mi. he quoi ? Syn. Je raporte mes pièces de menage en bon état.**

Au reste, dit Mr. *Dacier*, si *Horace* ne détourne de l'Adultere que par la vuë des difficultez qu'on trouve ordinairement dans ces fortes de recherches, ou des dangers dont elles sont toujours accompagnées, ce n'est pas qu'il n'eut de meilleures raisons, & qu'il ne connut que c'étoit un Peché qui attireroit la colere de Dieu, puisqu'il le dit formellement dans ses Odes.

Mais

* *Facio quod manifesto moechi haud fermè solent, Mi. quid id est ? Syn. Refero vasa salva.*

Mais aparemment il croyoit que ces raisons ne feroient pas beaucoup d'impression sur les Romains, & que celles-ci les toucheroient d'avantage. Long-tems avant la loi écrite, la loi naturelle avoit donné aux Gentils une grande horreur pour ce Peché. Nous en voyons un Exemple bien remarquable dans l'histoire d'Abraham. Etant allé à Gerare dans l'Arabie Petrée ou regnoit le Roi Abimeleck, il dit que sa Femme Sara étoit sa sœur. Abimeleck envoya prendre Sara; mais Dieu lui apparut en songe & lui dit qu'il étoit mort à cause de la Femme d'Abraham qu'il avoit prise à son mari. Abimeleck s'excuse sur son ignorance, & dit qu'il a fait cette action dans la simplicité de son cœur & dans la pureté de ses mains; & le lendemain il fait venir *Abraham*, & lui dit: *Que nous avez-vous fait? & qu'avions nous fait contre vous, que vous avez voulu*

attirer sur moi, & sur mon Royaume, la punition d'un si grand Peché? On voit par là, ajoute Mr. *Dacier* que si les Gentils regardoient l'Adultere comme un si grand Peché, qu'ils le punissoient du feu, ils regardoient la simple fornication comme permise. Aussi dans le même livre de la Genese, nous voyons *Juda* se réunir sans scrupule à *Thamar*, qu'il regardoit comme une Courtisane. Ces sentimens se sont conservez parmi les Payens. C'est celui de *Caton* dans cette Satyre d'*Horace*, & celui de *Micion* dans *Terence* comme l'a remarqué *Grotius*. La Loi naturelle avoit deja commencé à s'effacer & à se corrompre. Il est vrai qu'il y a eu quelques payens plus sages qui l'avoient conservée, & qui regardoient la simple fornication comme un crime, parce qu'elle étoit contraire à l'ordre établi de Dieu. Mais comme ces Payens étoient en
petit

petit nombre, & que le desordre étoit presque general, il a fallu que la Loi de l'Evangile vint ressusciter, reproduire, recréer la loi naturelle, en defendant la fornication. C'est pourquoi dans les Actes des Apôtres XV. les Apôtres & toute l'Eglise écrivent aux Gentils d'Antioche, de Syrie & de Cilicie de s'abstenir entr'autres choses *de la fornication.*

IV. Certains maris d'autrefois avoient bonne opinion de la vertu de leurs Femmes quand les enfans ressembloient à leurs Peres *Presumptifs*, & ils prétendoient connoître les veritables Peres à cette ressemblance, jusques-là qu'ils prenoient pour illegitimes ceux qui ne ressembloient point. Et ce sentiment étoit fort ancien, car Hesiod de même compte parmi les felicitez des gens des bien que leurs Femmes ont des Enfans qui leur ressemblent. C'est ce qui a fait dire à *Iheocrite*

te

te que le cœur de la Femme qui n'aime point son mari vole toujours après son Amant, mais que les Enfans font bien aisez à connoître, car ils ne ressembtent jamais au mari. Aussi Catulle souhaite à Manlius que son fils lui ressemble si fort qu'il soit reconnu de tout le monde, & qu'il porte par là sur son visage les marques de la chasteté de sa mere *. De là vint la coutume de certains Peuples dont les Femmes étoient communes, de donner les enfans à ceux à qui ils remarquoient à peu près les mêmes traits. Il y a déjà long tems qu'on a reconnu que ces marques pouvoient être trompeuses, & les Physiciens en donnent de bonnes raisons; mais je ne sai, dit Mr. *Dacier*, si la condition des Femmes en est aujourd'hui plus heureuse;

* *Es pudicitiam sue.
Matris indicet ore.*

se ; car si d'un côté on ne juge pas plus mal d'une Dame lorsque ses enfans ne ressembloient point du tout à son mari, on n'en juge pas mieux aussi quand le contraire arrive. Du tems d'*Auguste*, il se trouva un homme de Province qui ressembloit si parfaitement à cet Empereur qu'il attiroit les yeux de tout le monde, & qu'*Auguste* même voulut le voir. On le lui amena & il fut si frappé de cette ressemblance qu'il lui demanda : *votre mere n'est elle jamais venue à Rome.* Le Provincial qui sentit bien ce que le Prince vouloit dire, retorque la plaisanterie contre lui, & repondit : *Non, Seigneur, mais mon Pere y est venu fort souvent*

V. De ce faux Principe, naissoit la Jalousie, qui pourtant ne fut jamais à beaucoup près si commune dans l'Antiquité, qu'aujourd'hui. Mais ceux qui étoient atteints

teint de cette maladie, prenoient des précautions incroyables, & extravagantes, pour empêcher que des étrangers ne liassent commerce avec leurs Femmes. Ils leur donnoient des Gardes ou des Espions; comme Ovide le reproche * à un certain *quidam*: *Cruel mari*, lui dit-il! *Pourquoi avez vous donné une Garde à votre tendre Epouse?* Les Femmes de qualité ne paroiffoient dans les ruës que dans des chaises qui étoient proprement appellées *Lecticae*, & qui étoient fermées & vitrées. Cette invention des chaises produisit bien tôt celle des Litières, qui ne differoient des chaises qu'en ce que celles-ci étoient portées par des hommes, & les Litières par des mulets. Ces Litières sont parfaitement décrites dans une ancienne Epigramme, qui

* *Dure vir imposito tenera Custode Puella.* Ovidi
lib. III. amor. Eleg. IV,

qui marque aussi qu'elles servoient
à porter les Dames dans les Ruës.
„ Une Litière dorée & vitrée des
„ deux côtez, enferme les chastes
„ Femmes de qualité. Elle est sou-
„ tenuë sur un brancard par deux
„ mulets qui portent à petits pas
„ cette espece de cabinet suspendu.
„ Et la precaution est fort bonne,
„ pour empêcher que les Femmes
„ mariées en allant par les Ruës, ne
„ soient corrompuës par les hom-
„ mes * „ Il y avoit aussi une
chaise de Chambre, fermée & vi-
trée, ou les Dames se tenoient.
Elles travailloient dans cette chai-
se, & de là elles parloient à ceux
qui les approchoient. Suetone ap-
pelle cette Chaise *Lecticulam lucu-*
bra-

* *Aurea matronas claudit basterna pudicas,
Quæ radians latum gestat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo
Provehit & modico pendula septa gradu.
Provisum est cautè ne per loca publica pergens
Fucetur visis casta marita viris.*

bratoriam, lorsqu'il dit qu'Auguste se mettoit après souper dans une de ces chaises pour travailler. Je conclus de tout cela, que dans tous les siècles, il s'est trouvé des hommes qui n'ont pas eu fort bonne opinion de la vertu des Femmes. Et, pour en donner une preuve directe, il suffit de remarquer que la plupart des Anciens ne cherchoient point d'autre raison de la sagesse du Sexe, que l'avarice des Amans. Car on ne peut pas dire proprement que la crainte des châtimens rendoit les Femmes Chastes avant la loi *Julia*, puisque le mari n'avoit alors le droit de tuer sa Femme surprise en Adultere, que quand il la surprénoit avec un Affranchi, avec un Esclave, ou avec un Comedien. Mais il pouvoit toujours tuer l'Adultere. Il avoit plus de droit sur l'Amant corrupteur, que sur sa propre Femme. On n'ignoroit pas alors: combien
le

le beau Sexe est fragile , & avec quelle facilité , il cede aux instances d'un homme beau , bien fait & de qualité ; mais il étoit juste de punir les Femmes que la bassesse animoit , ou qui n'avoient de passion que pour des Esclaves , ou pour ces fortes de gens vigoureux , & toujours prêts au combat. Nous voyons encore des Dames qui ne cedent en rien à celles dont il est parlé dans *Petrone* * qui se sentent portées à aimer des Gladiateurs , des Muletiers couverts de crasse , & des Baladins reputez infames , pour paroître sur les Theatres. Tant il est vrai qu'il n'y a pas une Femme si reservée qu'elle pût être qui ne fut capable de commettre une infidelité , & de pousser sa passion

* *Quadam enim foemina sordibus calent ; nec libidinem concitant , nisi aut servos viderint , aut statores altiùs cinctos. Harena aliquas accendit , aut perfusus pulvere multo , aut histrio scena ostentatione traductus. Petronius.*

sion jusqu'au dernier emportement. Pour prouver ce que j'avance, il n'est pas besoin des exemples que fournissent les Tragedies Anciennes, & de ces noms connus dans les siècles les plus reculez; mais il ne faut que raconter l'histoire de la Matrone d'Ephese.

VI. * Il y avoit une Dame à Ephese dont la vertu faisoit tant de bruit,

* *Flavien* au raport de *Jean de Sarisberi*, assure que cette histoire est veritable, & que la veuve qui en est l'heroïne fut punie, *impietatis sua, & sceleris parricidialis, & adulterii, in conspectu Populi*, à la vuë du Peuple d'Ephese, ce sont ses termes. Et il ajoute que *S. Jerome* dit que *Petrone* n'est pas le seul qui a decrit ainsi le vrai caractère des Femmes, & montré leurs foiblesses, *ridendis*, qui meritent de servir de risée à tout le monde. Enfin, quoiqu'il en soit, cette histoire étoit fameuse dans l'Antiquité. *Apulée* l'a decrite, mais avec bien moins d'agrément que *Petrone* qui est tout charmant dans cette narration. On en en a fait plusieurs traductions en diverses langues: il s'en voit même de fort anciennes: entr'autres une en vers françois qui a 500. ans. Mais il n'y en a point ou les graces de l'Auteur & la fidelité soient conservées, à la reserve d'une que *Mr. de St. Evremond* a faite, qui est assez fidele.

bruit, qu'elle fit naître aux Femmes des Provinces voisines la curiosité de la voir. Son mari étant mort, elle ne se contenta pas de suivre la Pompe funebre toute déchevelée suivant la coutume, & de se fraper le sein à la vuë de tout le monde, elle voulut encore accompagner le corps jusques dans le Tombeau, ou on l'enterra à la maniere des *Grecs* & le garder en re- pendant jour & nuit une grande abondance de l'armes. De sorte que ses Parens & ses Amis la voyant outrée d'affliction, & dans le dessein de se laisser mourir de faim, firent leur possible pour l'en détourner ; mais ils ne purent rien obtenir, non plus que les Magistrats, qui s'y transporterent pour le même sujet. Ce rare exemple d'Amour, parut d'autant plus touchant à tous ceux qui le virent, qu'il y avoit déjà cinq jours que cet-

te Femme n'avoit pris aucune nourriture.

La pauvre affligée avoit auprès d'elle, une suivante fort affectionnée qui pleuroit par complaisance, & avoit le soin d'entretenir la lampe qu'on avoit mise dans le tombeau, toutes les fois qu'elle étoit prête à s'éteindre. Cette nouveauté faisoit le sujet de toutes les conversations de la ville, & chacun demeuroid d'accord qu'il ne s'étoit jamais vû de Femme si honnête & si tendre que celle-là.

Dans ce même tems il arriva que le Gouverneur de la Province fit pendre deux voleurs proche du tombeau, ou cette Dame pleuroit la perte qu'elle venoit de faire de son mari. Et la nuit d'après cette execution, le Soldat qui gardoit les croix, afin d'empêcher que les Parens des pendus ne vin-

sent

sent enlever leurs cadavres pour les enterrer aiant aperçu à travers l'obscurité une lumière dans le sepulchre, & entendu les soupirs d'une personne affligée, porté par cet esprit de curiosité qui est naturel aux hommes, voulut savoir qui c'étoit, & ce qu'on faisoit là dedans. Il y descendit donc, & aiant d'abord envisagé une très-belle Femme, il fut si surpris qu'il crut voir un Fantome: mais après avoir considéré un corps étendu par terre, & cette Femme fondante en larmes, le visage déchiré de coups d'ongles * comprenant aisement que la cause de cette affliction venoit

* Cette marque d'une extrême affliction, étoit une coutume que les Femmes observoient dans ces occasions, pour temoigner l'excès de leur douleur. Mais la Loi des douze tables abolit cette coutume chez les Romains. Les Femmes s'imaginoient sacrifier aux Manes de leurs maris par cette effusion de sang. Ce n'est pas qu'elles fussent meilleures qu'elles le sont aujourd'hui, mais elles gardoient plus d'exterieur.

venoit de la perte de son Epoux il apporta dans le sepulcre le peu qu'il avoit pour son souper, & il exhorta cette belle affligée de ne point s'abandonner à une douleur inutile disant qu'il ne lui serviroit de rien de s'alterer ainsi les poulmons à pousser des sanglots, que la mort étoit commune à tous les hommes; & que le tombeau étoit nôtre dernière demeure. Enfin il lui allegua toutes les autres raisons dont on se sert d'ordinaire, pour guerir les Esprits accablez d'une pareille douleur. Mais cette Femme qui ne vouloit recevoir aucune consolation, se déchira le sein avec encore plus de fureur qu'elle n'avoit fait: & s'arrachant les cheveux, elle les jeta sur le corps qui étoit étendu à ses pieds.

Toutes ces difficultez ne rebute-
rent point le Soldat: il s'éforça a-
vec des discours, aussi touchans
que

que les premiers de faire prendre un peu de nourriture à cette pauvre Femme pendant que la suivante qui s'étoit laissé surprendre par l'odeur agreable du vin, tendit d'abord la main à cet homme aussi persuasif que charitable; & après qu'elle eut bû & mangé, elle entreprit de forcer l'opiniatreté de sa Maîtresse *. A quoi vous servira, lui dit-elle, de vous laisser mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & de vouloir que vôtre Ame se separe de vôtre corps, avant que le Ciel l'ait ordonné?

Tous ces gemissemens, ces funestes transports

Ne touchent point la cendre, ou les Manes des morts.

Pre-

* On fait agir ici la suivante pour corrompre la maîtresse, parce qu'une Femme se laisse aller plus facilement aux persuasions d'une autre Femme. C'est encore le tableau Original des mœurs d'aujourd'hui. Les Suivantes font les Conquêtes les plus difficiles.

Prenez-vous, malgré le destin rendre la vie à ce Cadavre ? Croiez moi ; defaites-vous de l'erreur de nôtre Sexe, & jouissez du Plaisir de vivre. Le corps que vous voyez étendu par Terre, vous fait connoître que vous ne devez songer qu'à la conservation de vos jours.

Comme il est très-rare de résister à de telles persuasions, sur tout quand il y va de la vie, cette Dame extenuée par l'abstinence qu'elle avoit gardée depuis quelques jours, laissa vaincre sa constance, & elle se mit à manger d'aussi bon appetit, que sa suivante avoit fait un peu auparavant. Au reste, comme vous n'ignorez pas ce qui nous tente pour l'ordinaire, quand nous sommes bien rassasiés, je vous dirai que le Soldat attaqua la chasteté de la Dame, avec les mêmes agrémens dont il s'étoit servi pour obtenir d'elle la conservation de sa vie.

vie. Cette prude trouvoit que le Jeune homme n'étoit point mal fait & parloit bien. Ajoutez à cela les bons offices de la suivante, qui disoit en sa faveur à sa maîtresse, pour la faire ressouvenir des plaisirs qu'elle avoit pris avec son defunt Mari, & la porter à en goûter de semblables avec ce nouveau Champion de *Venus*:

Quoi! vous resisterez à des soins empressez?

Ne vous souvient-il plus de vos plaisirs passez?

Enfin pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens, je vous dirai que cette Femme ne garda aucune moderation à l'égard de ce qu'on peut s'imaginer, Car le Soldat devint victorieux de ses charmes secrets, ainsi qu'il l'avoit été de sa bouche. Ils passerent donc ensemble, non seulement la nuit qui fit cette conquête, mais en-

core les deux jours suivans, aiant si bien fermé les portes du Tombeau sur eux, que quiconque y fut venu soit de la connoissance de la veuve, ou autres, se seroit persuadé que cette vertueuse Femme étoit tombée morte de douleur sur le corps de son Mari. Enfin le Soldat charmé de la beauté de sa maîtresse, & de ce que son bonheur étoit inconnu à tout le monde, employoit le peu d'argent qu'il avoit, pour acheter ce qu'il trouvoit de meilleur, & le portoit dans le sepulcre aussitôt que la nuit étoit venuë.

Cependant les Parens d'un des Pendus s'apercevant que la sentinelle s'étoit relachée de son devoir, enleverent de nuit le corps & l'enterrent. Mais le Soldat qui s'étoit laissé surprendre de la sorte pour avoir demeuré trop attaché à son plaisir, voyant le lendemain qu'il manquoit un corps à une des
croix,

croix, craignit le supplice qu'il meritoit, & alla raconter à la maîtresse ce qui étoit arrivé, disant qu'il ne vouloit pas attendre sa condamnation, & qu'il étoit resolu d'emprunter le secours de son Epee pour punir lui-même sa negligence: qu'elle eut donc à songer à disposer un lieu dans ce fatal tombeau, pour y mettre aussi son corps, afin qu'il put servir à son Mari, & à son Amant tout ensemble.

Cette Femme qui avoit autant de pitié que de pudeur s'ecria: Aux Dieux ne plaise! qu'en un même tems je souffre la perte de deux personnes si cheres, j'aime beaucoup mieux que le mort soit pendu, que de voir pendre le vivant. Dez qu'elle eut prononcé ces paroles, elle fit tirer le corps de son mari du Cercueil, & l'attacher à la même croix ou il en manquoit un. Ainsi le Soldat se servit très-utilement

ment de l'expedient que lui donnoit une Femme si avisée, & le lendemain le Peuple admira comment il s'étoit pû faire qu'un corps mort fut retourné de lui-même au gibet.

VII. Tout le mal qu'il y a dans l'Adultere, si nous en voulions croire S. Augustin, consiste dans *le desir du commerce charnel*: sur quoi Mr. De Barbeyrac observe fort judicieusement que le desir de coucher avec une Femme & de ne pas dormir auprès d'elle, ne peut être moralement mauvais que pour deux raisons, ou parce que le desir du commerce d'une Femme est mauvais de sa nature, ou par ce qu'il n'y a que certaines Femmes qui soient l'objet legitime de ce desir. " Si l'on dit le premier, continue-t'il, un mari pechera en desirant d'avoir commerce avec sa propre Femme, & le mariage sera un Etat de peché habituel: si l'on

„ l'on se restreint au dernier com-
 „ me il le faut necessairement, on
 „ doit rendre raison, pourquoi il
 „ est permis de satisfaire le *desir*
 „ naturel, innocent en lui-même,
 „ avec une Epouse, & non pas a-
 „ vec la Femme d'autrui. Or c'est
 „ surquoy S. Augustin demeure
 „ muet. ”

VIII. La morale de St. Ambroise ne paroît pas être des plus severes ; car il s'explique sur l'Adultere de maniere à le faire regarder comme n'étant pas toujours un crime. Ce Pere dit nettement *qu'avant la loi de Moïse, & celle de l'Evangile l'Adultere n'étoit point defendu.* Quand il s'est exprimé de la sorte il vouloit justifier le Commerce qu'Abraham eut avec Hagar sa servante ; & voici ce qu'il dit là dessus. *Considerons premierement qu'Abraham vivoit & avant Moïse, & avant l'Evangile ; auquel tems l'Adultere ne paroissoit pas de*

defendu. La peine du crime n'a lieu que depuis la Loi, qui le defend : personne ne peut être condamné comme criminel avant la Loi, mais depuis la Loi & en vertu de la Loi. Abraham ne pecha donc point contre la loi, mais il la prévint. Dieu avoit bien loué le mariage dans le Paradis Terrestre, mais il n'avoit pas condamné l'Adultere. Car il ne veut point la mort du Pecheur : & ainsi il promet les recompenses, mais il n'exige point la peine. Car il aime mieux engager par la douceur qu'épouvanter par la severité. Vous avez peché, pendant que vous étiez encore Gentil, vous êtes excusable. Etes vous entré dans l'Eglise? avez vous entendu la Loi, Tu ne commettras point d'Adultere? Vous n'avez plus d'excuse, &c. Un peu plus bas, dans le même Chapitre, après avoir raporté l'Allegorie des deux alliances, que

St.

St. Paul dit être représentées par les Descendans d'Isâc & d'Esau; nôtre Docteur ajoute, en parlant du commerce d'*Abraham* avec *Hagar*: ce que vous croyez être un Peché vous voyez que c'est un mystere; par lequel étoient revelées les choses qui devoient arriver dans les derniers tems Reconnoissons donc, que ces choses, qui arrivoient en figures aux Patriarches, n'étoient point criminelles en eux mais elles le seront pour nous, si nous ne voulons pas prendre garde à ce qui a été écrit pour nôtre correction; &c. " Quiconque fait lire & ne veut
,, pas s'aveugler, verra dans ces
,, passages, que *St. Ambroise* re-
,, garde comme un veritable A-
,, dultere le commerce dont il s'a-
,, git, & que cependant il n'y
,, trouve aucun crime, parce que
,, Dieu n'avoit defendu l'Adultere;
,, ni dans le Paradis Terrestre, ni de-

„ depuis, jusqu'à la loi de *Moïse*.
 „ Et l'Adultere lui paroît ici d'au-
 „ tant plus innocent dans le Pa-
 „ triarche, qu'il donne lieu à un
 „ *Type* de ce qui devoit arriver
 „ sous l'Evangile. * „ Aussi ne voit
 on pas la moindre trace, ni de la
 repentance d'Abraham, ni d'une
 marque que Dieu ait desapprouvée
 l'action. Neanmoins, dans le mê-
 me lieu d'ou on a tiré les deux pas-
 sages precedens, St. Ambroise ne
 paroît pas tout à fait bien d'accord
 avec lui-même. Voici ce qu'il dit.
 Quoique Pharaon fut d'une Na-
 tion feroce & Barbare (c'est à dire
 Egyptien) il fit voir (en parlant
 ainsi à Abraham : pourquoi ne
 m'avez vous pas dit que Sara est
 vôtre Femme, &c.) que les *E-*
trangers & les *Barbares* mêmes
 respectent la pudeur & croient de-
 voir

* Barbeyrac *Traité de la morale des Peres*.
 c. XII. n. 10.

voir s'abstenir de l'Adultere
Et faut-il s'étonner si un Barbare
connoit le droit naturel? Parmi les
Bêtes mêmes, qui ne sont soumises
à aucune Loi, il s'en trouve que-
ques unes qui non seulement gardent
la fidelité à leurs compagnes, mais
encore qui ne s'accouplent qu'une
fois, comme par chasteté. Desorte
que la Loi de Nature a plus de
force que les Loix écrites, &c.
Mais on conviendra pourtant que
la morale de S. Ambroise est très-
juste, si l'on fait attention que tou-
te la difficulté ne consiste que dans
le terme d'Adultere, qui est em-
ployé par ce Pere pour signifier 1.
le Commerce d'Abraham avec Ha-
gar, bien que ce ne fut pas un
Adultere avant la loi de Moïse, &
2. pour exprimer un Adultere réel
& proprement dit qui consiste dans
un commerce entre un homme
marié & une Femme qui l'est aussi.
Le mot d'Adultere, pris en ce

dernier sens, est réellement un crime énorme, & reconnu pour tel dans tous les tems, comme nous l'avons vû plus haut, en rapportant les sentimens des Poëtes & des Philosophes Païens sur cette matiere. Mais, pris dans le premier sens, il est certain que les hommes ont pû avoir Commerce avec d'autres personnes que leurs Femmes legitimes, sans blesser, ni les loix de la nature, ni les loix Divines. Il n'est point nécessaire, pour justifier l'action d'Abraham, de dire avec St. Augustin que *Sara pouvoit en se servant du Droit qu'elle avoit sur le corps de son mari, l'engager à prendre Agar pour Femme; & qu'elle exigea ainsi de lui ce qu'il lui devoit, usant de son Droit dans le ventre d'une autre Femme.* Ailleurs ce Pere se propose cette Question: " Si un mari peut sans se rendre coupable de fornication, prendre, avec la permission

„ sion de sa Femme, ou sterile,
„ ou qui ne veut pas lui rendre le
„ devoir Conjugal, une autre
„ Femme qui ne soit ni mariée,
„ ni repudiée de son Mari? ” Je l’ai
deja dit, cela se pouvoit inno-
cemment avant la Loi de Moise;
mais sous l’Evangile, S. Augustin
a bien raison de repondre que non:
*Autrement il faudroit, ajoute-t’il,
dire aussi qu’une Femme peut, avec
la permission de son Mari, avoir
Commerce avec un autre homme;
ce qui est contraire au sentiment de
tout le monde.*

IX. En effet, l’Amour propre,
la bonne Politique, les premiers
principes de la Religion; en un
mot toutes sortes de raisons con-
courent à faire regarder l’Adultere
commis par une Femme, comme
un des plus grands crimes. Tous
les Peuples en ont eu horreur. Les
Lacedemoniens ne crurent pas de-
voir faire une loi contre ce crime,

parce qu'ils ne pouvoient se figurer qu'on dut le commettre. Dans presque tous les autres Païs, il y avoit des loix qui punissoient très-rigoureusement ceux qui ne respectoient point la Couche nuptiale. On donnoit mille coups de verges à celui qui étoit coupable, & on coupoit le nez à la Femme. Dragon les condamnoit à mort, aussi bien que la Loi Julienne chez les Romains. Il est bien vrai qu'on n'y regardoit pas de fort près, & qu'on n'observoit pas cette Loi à la rigueur. Mais du moins on en peut conclure qu'ayant été publiée par un Empereur qui faisoit metier du crime qu'il defendoit par sa loi, ou en peut conclure, dis-je, que ce Prince impudique, n'avoit pû encore étouffer les semences de la vertu, ni les remords de sa conscience, qui lui faisoient sentir l'énormité du crime

me

me qu'il commettoit en ravissant la Femme d'autrui.

X. Avant la loi *Julia de Adulteriis*, on avoit vû à Rome des maris transporter à d'autres le Droit qu'ils avoient sur leurs Femmes. Je me contenterai de citer l'exemple du plus sage de tous les hommes; je veux dire du vertueux Caton.

* Le fameux Orateur, Hortensius fut le trouver un jour pour le prier de lui remettre Porcie sa fille, qui étoit mariée à Bibulus, dont elle avoit eu deux enfans. " Je vous
 „ la demande, lui dit-il, comme
 „ une terre fertile & de bon rap-
 „ port, ou je puisse semer des en-
 „ fans. Ma proposition vous pa-
 „ roit, sans doute, étrange: mais
 „ vous, qui pensez si sagement
 „ de toutes choses, vous vous a-
 per-

* Plutarch. in *Cat. Utic.* V. aussi les ann. d'Hor.

„ percevrez bientôt qu'il n'est rien
„ de plus beau & de plus utile que
„ de ne pas laisser en friche le
„ champ fecond d'une jeune Fem-
„ me, qui peut donner des fujets à
„ la Republique; & de ne point
„ permettre d'autre côté qu'elle
„ accable de trop d'enfans, une
„ maison dont les revenus suffi-
„ roient peut être à peine à sa trop
„ grande fecondité. Sans compter,
„ ajouta-t'il, que cette communi-
„ cation mutuelle des Femmes en-
„ tre les honnêtes gens, fait cir-
„ culer la vertu, & la repand
„ dans un plus grand nombre de
„ familles, & forme en même
„ tems beaucoup plus d'alliances
„ parmi des Citoïens qui ne lau-
„ roient tenir par trop de Liens les
„ uns aux autres.

„ Je crains à la verité, conti-
„ nua Hortensius, que Bibulus,
„ charmé de Porcie, n'ait de la
„ peine à s'en deffaisir entierement.

Mais

„ Mais je ne la demande qu'en for-
„ me de Prêt ; j'ai dessein de la
„ lui rendre , après m'en être servi,
„ & en avoir eu des enfans, qui
„ resserrent plus que jamais les
„ nœuds qu'un agreable commer-
„ ce d'Amitié a deja formés depuis
„ long-tems entre vous , Bibulus
„ & moi. ”

* L'histoire ne dit point ce qui
empêcha ce marché. Elle nous ap-
prend seulement , que Caton ne
trouva pas à propos d'en parler
aux parties interressées. Peut-être
apprehenda-t'il d'allarmer la juste
delicateffe de Bibulus ; peut-être
craignit-il encore plus d'offenser la
vertu de Porcie, une des Femmes
de Rome qui avoit l'esprit le mieux
fait, & l'Ame la plus noble. C'est
celle-là même qui aiant appris que
Brutus, qu'elle avoit épousé en se-
condes nôces , s'étoit tué, se fit
mou-

* Amours d'Hor. p. 274.

mourir en avalant des Charbons ardens.

Mais, continue l'Auteur des Amours d'Horace, il importoit peu à Hortensius, que Caton lui refusat la Demande; ce n'estoit qu'une feinte de cet Orateur. Il favoit trop bien les souplesses & pour ainsi dire les fouterrains de son Art, pour devoiler du premier coup son dessein: il y alloit par un chemin detourné, & comme ces gens qui en font aux mains, il menaçoit son Ennemi d'un côté, pour le frapper plus sûrement d'un autre. Hortensius n'en vouloit qu'à Marcia, la propre Femme de Caton.

Il avoit déjà ébranlé ce grand homme par son éloquence; il avoit eu le secret de balancer dans son cœur la tendresse Paternelle; il se promit de faire taire en lui l'Amour conjugal. Il y réussit. Marcia étoit telle que la souhaitoit Hortensius, c'est

c'est à dire fort jeune ; & ce fut cela même qui fit penser à Caton, que, pour le bien de la Patrie, elle seroit mieux entre les mains de son vigoureux ami qu'entre les siennes. D'ailleurs, il avoit déjà autant d'enfans qu'il convenoit d'en avoir à un homme dont les Richesses n'égalotent pas le mérite.

Ainsi l'affaire fut conclüe, à condition néanmoins que Martius, Pere de la Dame voudroit bien y consentir. Martius apparemment étoit aussi un homme d'une vertu Antique, & fort au dessus des Prejuges vulgaires. Il donna les mains à tout ce qu'on voulut. Aussitôt Marcia, quoiqu'aimée de son mari (du moins, ajoute l'Auteur que je copie en cet endroit, sa grossesse temoignoit qu'elle n'étoit point trop mal avec lui) passa au pouvoir d'Hortensius qui ne tarda pas à essayer, si elle seroit bien

pre à donner de petits Orateurs à la République.

Lorsque Marcia en fut veuve & heritiere tout ensemble , elle retourna chez Caton. Lucain suppose qu'elle le supplia très-humblement de la reprendre , & voici à peu près les discours qu'il lui fait tenir. ” Je ne suis plus en âge
 „ d'avoir des enfans; je ne vous
 „ demande que de reconnoître les
 „ nœuds sacrez qui me lient à vous.
 „ Accordez moi une faveur; dai-
 „ gnez m'appeller encore vôtre
 „ Femme; je n'en veux que le ti-
 „ tre, & je consens de n'en faire
 „ auprès de vous les fonctions que
 „ pour vous consoler dans vos dis-
 „ graces, en partageant avec vous
 „ tous les embarras, & toutes les
 „ fatigues que vous éprouvez dans
 „ la malheureuse situation des af-
 „ faires de la Patrie. ”

Caton attendri à ces paroles, rentra en communauté avec Mar-
 cia,

cia, hormis en une chose qui ne se dit point ; mais dont il y a bien de l'apparence qu'il se dispensa, moins par scrupule, que parce qu'il n'y étoit plus propre. Marcia de son côté, ajoute Lucain, ne l'embrassa que comme une mere son Enfant, & elle garda toujours ses habits de veuve.

„ Voilà pourtant, conclut l'Au-
 „ teur des Amours d'Horace, voi-
 „ là un des plus grands hommes
 „ qui ayent jamais été, le voilà
 „ qui partage sa couche nuptiale
 „ avec un autre.” Cependant le
 Divin Caton avoit tant d'éloigne-
 ment pour l'Adultere, que voiant
 un homme de qualité sortir d'un vi-
 lain lieu, il lui dit : *cela est fort
 bien, mon cher, continuez ; c'est
 là qu'il faut aller quand vous sen-
 tez les feux de l'Amour, au lieu
 de vous amuser à corrompre la Fem-
 me, de vôtres prochain.*

Stras-

Strabon * pretend que c'étoit autrefois l'usage des Tapyres, Peuples voisins des Parthes, & même des Romains. Plutarque dans le *Paralele de Lycurgue* & de *Numa Pompilius*, soutient que l'un & l'autre de ces grands Legislatateurs permirent aux Maris de prêter leurs Femmes à leurs voisins. Franchement cet usage est encore fort à la mode : & St. Augustin tout saint qu'on le fait, n'a pas crû que cela fut si condamnable, puis qu'il suppose † *qu'il peut y avoir des cas ou une Femme même semble devoir se prêter à un autre, pour son mari du consentement de celui-ci.* Là dessus, il raporte l'histoire suivante, qu'on dit être arrivée à Antioche, sous l'Empire de Constance. " Acindymus, dit il, Gouverneur alors de cette ville, & depuis Consul, voiant qu'un homme

* Lib. XI. p. 355.

† *De serm. Dom. in monte l. I. c. 16. n. 49.*

„ me qui devoit au fisc une livre
„ d'or, ne payoit point, & irrité
„ contre lui, je ne sai pourquoi
„ (malheur auquel on est souvent
„ exposé de la part de ces Puissan-
„ ces, à qui il est permis de faire
„ ce qu'il leur plait, ou plutot à
„ qui on le croit permis) menaça
„ cet homme avec ferment & d'u-
„ ne maniere très positive de le
„ faire mourir, s'il ne s'acquitoit
„ pas dans un certain jour qu'il lui
„ marquoit. Cependant il le tenoit
„ gardé étroitement en prison, &
„ le jour fatal approchoit, sans
„ que le debiteur trouva aucun
„ moien de satisfaire Acindynus.
„ Ce pauvre homme avoit une Fem-
„ me très-belle, mais qui n'avoit
„ point d'argent, pour tirer son Mari
„ d'affaires. Un homme riche qui
„ étoit amoureux d'elle, sachant
„ l'embarras où se trouvoit son
„ mari, lui offrit la livre d'or, à
„ condition qu'elle passeroit une
„ nuit

„ nuit auprès de lui. Comme elle
„ favoit que *son corps n'étoit pas*
„ *en sa puissance, mais en celle de*
„ *son mari*; ella alla le trouver en
„ priton & lui communiqua les
„ offres qu'on lui faisoit, déclarant
„ qu'elle étoit toute prête d'y
„ consentir pour l'Amour d'un
„ mari, si lui, qui étoit maître
„ du corps de la Femme, & à qui
„ toute sa chasteté appartenoit,
„ vouloit en disposer ainsi, com-
„ me de son bien, pour sauver sa
„ propre vie. Le Mari l'en remer-
„ cia, & lui ordonna d'accepter
„ le parti, dans la pensée qu'il n'y
„ auroit point là d'Adultere, par-
„ ce que la Femme ne s'y portoit
„ point par Debauche, mais par
„ l'effet d'un grand amour pour
„ lui, son Mari, du consentement
„ & par l'ordre de qui elle le fai-
„ soit. La Femme alla donc trou-
„ ver le Galant à une maison de
„ Campagne ou il étoit, & fit
tout

„ tout ce qu'il voulut , prêtant
„ néanmoins par là son corps à
„ son seul mari , qui alors souhai-
„ toit de vivre , & non pas qu'elle
„ lui rendit le devoir Conjugal à
„ l'ordinaire. Elle reçut l'or qu'on
„ lui avoit promis en payement :
„ mais le brutal , qui le lui avoit
„ donné , le lui ôta adroitement ,
„ en trouvant moïen de mettre à
„ la place une bourse toute sembla-
„ ble , ou il n'y avoit que de la
„ terre. La Femme de retour chez
„ elle , s'étant appercuë de la
„ tromperie , divulgua aussitôt l'af-
„ faire : la même tendresse pour
„ son mari , qui l'avoit fait resou-
„ dre à une telle complaisance ,
„ l'obligea à se plaindre publique-
„ ment. Elle s'en alla trouver le
„ Gouverneur , lui raconta tout ,
„ & lui representa comment on
„ l'avoit trompée. Le Gouverneur
„ se declara d'abord lui même cou-
„ pable , d'avoir été cause , par ses
ri-

„ rigueurs & ses menaces, que le
„ Mari & la Femme en étoient
„ venus à une telle extremité, &
„ prononçant de dessus son Tribu-
„ nal, comme s'il se fut agi d'une
„ autre personne, il condamna
„ Acindynus à payer au fisc la li-
„ vre d'or. Puis il adjugea à la
„ Femme le bien de Campagne
„ d'ou avoit été prise la Terre
„ qu'on lui avoit mise en place de
„ l'or. Pour moi, dit S. Augustin,
„ je ne decide rien sur ce cas, ni
„ pour, ni contre: chacun en pen-
„ slera ce qu'il voudra. Car l'his-
„ toire n'est pas tirée de l'Ecritu-
„ re Sainte. Je puis dire néanmoins,
„ qu'à considerer le fait avec tou-
„ tes ses circonstances, le com-
„ merce charnel auquel cette Fem-
„ me se livra, par ordre de son
„ mari, ne repugne pas au senti-
„ ment commun des hommes. ”

Pour moi, je suis plus decisif que
ce Docteur, & je ne craindrai
point

point de dire que ce Commerce Charnel , étoit un pur Adultere. Car quand L'Apotre a dit que le *Corps de la Femme est en la puissance de son mari*, il n'a point pretendu qu'un homme put disposer du corps de sa Femme en faveur d'un autre : il en est le maître, mais ce n'est que pour son propre usage. Il en est de même de *Caton d'Utique*; car bien qu'il n'ait pas vécu sous l'Evangile, il étoit néanmoins coupable & on ne peut disculper Marcia d'Adultere, non plus que l'Orateur Hortensius, parce que ces trois personnes agirent contre la Loi naturelle & les Lumieres de la raison. Aussi voyons nous, que des Peuples qui n'avoient pas la moindre connoissance du vrai Dieu, ne laissoient point l'Adultere impuni. Je dis plus: c'est un crime si infame, & si contraire à la raison, & à l'honnêteté naturelle, que des Nations Athées

en ont reconnu toute l'horreur. J'en donnerai pour preuve, un trait que j'ai lû, il y a quelques jours, dans la 4. *Denonciation du Peché Philosophique* : Mr. Arnauld qui est l'Auteur de cet ouvrage, parle ainsi : " Tous les habitans des An-
 „ tilles étoient Athées, avant
 „ qu'elles eussent été découvertes
 „ par les Chrétiens Ce-
 „ pendant on n'ignoroit pas dans
 „ ces Isles que l'Adultere ne fut u-
 „ ne mechante action. Car un des
 „ Auteurs qui nous ont donné
 „ l'histoire de ce País là raporte
 „ qu'un de ces Insulaires aiant tué
 „ sa Femme parce qu'il avoit dé-
 „ couvert qu'elle s'abandonnoit à
 „ un autre, vint trouver son beau
 „ pere & lui dit : j'ai tué ta fille,
 „ parce qu'elle m'étoit infidelle,
 „ à quoi le beau Pere repondit :
 „ Tu as bien fait : mais la jeune
 „ sœur est plus belle qu'elle, je te
 „ la donne si tu veux. "

XI. Mais, il faut avouer que quoique l'Adultere fut punis par autorité publique, chez les Nations Civilisées, les peines statuées contre ce desordre, n'étoient pas uniformes. Dans certains païs, la rigueur étoit poussée à l'excès, dans d'autres, la punition étoit comique; & enfin ailleurs, elle étoit tout à fait douce.

XII. A Rome, par exemple, on a vû pendant un certain tems que les Femmes qui avouoient de plein gré leurs debauches aux Ediles n'étoient plus sujettes aux charimens. Cette loi fut d'abord établie pour les Femmes du menu Peuple, qu'on croyoit seules capables d'un Libertinage si honteux; le Senat s'étant contenté, comme nous l'apprend Tacite* de défendre à celles de qui l'Ayeul, le Pere, ou le Mari avoient été Chevaliers

* Tacit. *Annal.* Lib. 2. 85.

liers Romains, de faire l'indigne metier de Courtifanne. On a vû auffi dans la même ville que les Femmes surprises en flagrant délit étoient condamnées à se tenir dans une petite Chambre, & à s'y livrer, sans scrupule, & sans façon à tout venant. Ce qui pouvoit plutôt s'appeller une grace qu'un chatiment, n'eut été que ceux qui les alloient voir devoient se charger de Clochettes, afin que par leur son tout le monde put s'apercevoir du chatiment qu'ils exerçoient sur ces Femmes, dans le tems même qu'ils y procedoient avec le plus de violence & de fureur. Cette loi subsista à Rome jusqu'au tems de l'Empereur Theodose qui l'abolit *. Dans la suite, on s'ivisa de punir plus rigoureusement ceux qui se trouvoient coupables d'Adultere. On les condamnoit à la mort & au ban-

* V. *Les Amours d'Horace*,

nissement dans quelque isle deserte; au fouet & à être faits Eunuques. *Lucien* dans la mort de *Peregrinus* dit que ce Philosophe aiant été surpris en Adultere, fut contraint de se jeter du haut en bas d'une maison, avec une rave dans le derriere, après avoir été bien frotté. Il arrivoit aussi de tems en tems qu'on exposoit les hommes à la fureur d'un Taureau qui les déchiroit avec ses cornes, & c'est ainsi qu'on les punissoit pour en avoir fait naître de metaphoriques.

De plus: Les loix déclaroient les Adulteres infames, & incapables de pouvoir rendre aucun témoignage en justice. Celles d'Athenes permettoient au Pere de la Femme, au mari & même au frere de tuer impunément un homme surpris en Adultere. Nous avons sur cela un discours fort Eloquent de *Lysias*, que le Lecteur peut

lire s'il lui en prend envie.

XIII. Quoique la pluralité des Femmes fut en usage parmi les *Parthes*, *Justin* nous apprend que ces Peuples punissoient l'Adultere plus rigoureusement que tous les autres crimes *.

XIV. Chez les Lombards, il y avoit une loi qui permettoit expressement au Mari de tuer sa Femme, & celui qu'il surprendroit en Adultere. Et *Luitprand* qui regna sur ces peuples, statua qu'une Femme prise sur le fait seroit rasée, & ensuite fouettée dans les Ruës.

XV. Chez les Saxons, avant qu'ils eussent embrassé l'Evangile, une fille, ou une Femme, mariée qui auroit eu commerce criminel, avec un homme devoit être étranglée & brulée, & on pendoit sur son

* *Uxores dulcedine varia libidinis singuli plures habent; nec ulla delicta adulterio gravius vindicant. Justin. histor. l. 41. c. 3.*

son tombeau celui qui l'avoit corrompuë. Quelquefois on se contentoit de la fouetter d'importance de ville en ville, jusqu'à ce qu'elle mourut sous les coups.

XVI. Dans une certaine ville de Grece dont j'ai oublié le nom, si je l'ai sçu autrefois, on mettoit une Couronne de Laine sur la tête d'un homme Convaincu d'Adultere. On le condamnoit aussi à une Amende pecuniaire, & on le declaroit incapable d'exercer jamais aucun Emploi. Les Egyptiens avoient une loi qui condamnoit un Adultere à mille coups de verges, & la Femme à avoir le nez coupé, apparemment pour la rendre si difforme que personne n'eut plus envie de coucher avec elle.

XVII. Chez les Juifs, ce crime sentoit tellement les fagots qu'il conduisoit droit au feu, les Femmes qui en étoient convaincuës. Après que Moïse eut donné sa loi, on se

tenta de les Lapidier, selon l'ordre de Dieu : C'étoit leur faire beaucoup de Grace !

XVIII. Comme l'Adultere étoit puni de mort chez la plupart des anciens Peuples, les Femmes payoient leurs Amans pour les engager au secret. C'est ce qui a fait dire à Petrone :

- - - Un seducteur de Femmes mariées.

Trouve sa recompense & ses nuits sont payées *.

Cette loi est encore en usage chez les peuples les moins corrompus, comme en Allemagne. Il y a, dit-on, des lieux en Hollande, où l'on a changé la rigueur de cette loi, en peine pecuniaire assez plaifamment ; car le Mari paye une Amende de 300. fl. quand la Fem-

* *Et qui Solicitat nuptas, ad premia peccat,*
Petronius.

Femme est convaincuë de ce crime.

XIX. Mais dans la Germanie, ou la Chasteté, au raport de Tacite, n'étoit point corrompue, par les festins, les assemblées, ni les Spectacles, on n'y donnoit, & on n'y recevoit point de Poulets. De sorte qu'il y avoit peu d'Adulteres dans un si grand Peuple, & quand il s'en trouve, ajoute-t'il, on en fait sur le champ la punition. " Le

„ Mari rase sa Femme, & l'ayant
„ depouillée en presence de ses Pa-
„ rens, la chasse de chez lui à
„ coups de bâtons, & la promene
„ de la sorte par le village. Il ne
„ faut pas après qu'elle attende de
„ pardon, ni d'excuse. Ni son age,
„ ni les richesses, ni sa beauté ne
„ lui trouveroient point un autre
„ Mari. Car on ne rit point là des
„ vices, & l'on ne dit point que
„ la galanterie est à la mode. Ils
„ font encore mieux en quelques

„ Provinces , continuë le même
 „ Auteur , car on n'y souffre pas
 „ même de secondes nôces, & u-
 „ ne Femme prend un Mari, com-
 „ me on prend un corps & un a-
 „ me. Elle n'étend point au delà
 „ ses pensées, ni ses esperances. ”

Le même auteur nous apprend qu'*Emilia lipida* étant accusée d'Adultere fut condamnée à l'interdiction de l'eau & du feu qui étoit une espece d'exil. Et il nous dit encore qu'Auguste donnoit aux Adulteres des Princesses le nom de crime de Leze Majesté.

XX. Jean Van Neck nous apprend dans une de ses Relations, que l'Adultere est puni de mort à Patane , & dans les autres Païs voisins , principalement parmi les Nobles, & les Officiers de la Couronne. Le Pere du criminel, ou si le Pere est mort, le plus proche de ses parens , est obligé de faire l'exécution; mais le coupable choi-
 fit

fit le genre de supplice dont il veut mourir.

XXI. A Madagascar, celles qui sont convaincues d'infidelité envers leurs maris, sont punies, de mort. Une Femme convaincue d'Adultere dans le Royaume de Lao perd la Liberté pour l'expiation de son crime, & devient Esclave de son mari, qui en use envers elle comme il lui plait. Il peut même, conformément aux Loix, pour se vanger de l'injure qu'il en a recüe, la condamner à une amande pecuniaire.

XXII. La punition d'une Adultere est douce chez les Guinois. Si elle ne veut être chassée, elle paye pour amande à son Mari quelques onces d'or. Mais chez les Orientaux de Bengale, & chez les Mexicains, on coupe le nez & les oreilles aux Femmes. Divers autres Peuples Barbares les punissent de mort.

XXIII.

XXIII. Les Peguans sont si rigoureux en ces rencontres, & ont tant d'horreur de ce crime, que chez eux les Adlteres sont enterrez vifs, hommes & Femmes. Les Caraiques ne connoissoient point ce peché avant leur communication avec les Chrétiens, mais aujourd'hui, si le Mari surprend sa Femme s'abandonnant à quelqu'autre homme, ou que d'ailleurs il en ait une connoissance assurée; il s'en fait lui-même la justice, & ne lui pardonne guere; mais il la tue quelquefois d'un coup de bâton, quelquefois en lui fendant le ventre du haut en bas avec un rasoir, ou une dent d'agouti, qui ne tranche guere moins subtilement. Cette execution étant faite, le Mari va trouver son Beau-pere & lui dit froidement: *j'ai tué ta fille parce qu'elle ne m'avoit pas été fidèle.* Le Pere l'en louë, & lui en fait bon gré.

XXIV.

XXIV. Les Caffres ne font pas si severes , on se contente-d'infliger chez eux la peine du fouet aux Adulteres. Voilà des Exemples qui devroient faire trembler les Chrétiens, car si les Tribunaux Civils ne punissent pas les Adulteres aussi severement qu'ils le meritent , & qu'ils n'en fassent pas des recherches aussi exactes qu'ils semblent y être obligez, Ceux qui se souillent de ce crime en seront punis plus rigoureusement par la Justice de Dieu, à laquelle ils ne pourront échaper.

F I N.

AVERTISSEMENT

Sur l'Épître Dedicatoire.

J' Ai été fort surpris de voir que les Auteurs des Lettres serieuses & badines, aient eü l'impudence de dire que mon ouvrage seroit commentaire à la Puttana errante de Venerio, & aux Ragionamenti d'Arctino. Je puis dire que ma conduite ne peut me faire soupçonner d'une pareille infamie. Quoique je n'ai point mis mon nom au frontispice de ce Livre, je ne veux point être inconnu. On ne me reprochera jamais d'avoir monté le Theatre ou fait quelqu'autre bassesse de cette nature. Ainsi, je n'ai pu digérer l'affront que ces Messieurs m'ont fait. Je ne les tiens pas quittes de cette sottise pour l'Épître Dedicatoire. Je leur prepare encore quelque'autre chose, ou ils verront qu'ils ont eu tort d'avancer qu'ils sont les seuls qui puissent écrire d'un stile badin & ironique. Ce seroit un desordre dans la société s'il étoit permis à un Octave de Comedie & à ses Confrere de déchirer les honnêtes gens mal à propos. Je m'abaisserai jusqu'à eux toutes les fois qu'il m'en donneront le sujet.



